LE DÉPIT
ET LE VOYAGE
POEME,
AVEC DES NOTES;
Suivi des LETTRES VÉNITIENNES.

BRITISH MUSEUM

LE DÉPIT

ET

LE VOYAGE,

POÈME,

AVEC DES NOTES,

SUIVI

DES LETTRES VÉNITIENNES.

A LONDRES,

Et se trouve à PARIS,

Chez J. P. COSTARD, Libraire, rue Saint Jean de Beauvais.

M. DCC. LXXI.

BRITISH MUSEUM

BRITISH
29 JU 76
MUSEUM

LE DÉPIT
ET
LE VOYAGE.

CHANT PREMIER.

QUAND on ne veut que briller dans le monde,
Plaire aux eſprits que ce monde a gâtés,
Fixer ſur ſoi tous les yeux à la ronde,
Et ſubjuguer les plus rares beautés,
Il ne faut pas qu'un air honnête & ſage
Annonce un cœur délicat & conſtant,
Ni débiter ces mots du vieux langage
Qu'on a proſcrits avec le ſentiment.
L'impertinence eſt le ton à la mode,
Les airs légers ſont le premier talent;
Rien de plus ſûr, & rien de plus commode:
On l'apprendra dans le Conte ſuivant.

Monſieur Damis étoit un petit homme
Très-peu pourvu de mérite & de bien;
Dame Nature avoit réduit en ſomme,
A cet égard, ſon lot a preſque rien.
Pour la figure, hélas! c'étoit tout comme
Ces ſapajous vantés par leur laideur;
Pour la naiſſance, & même pour l'honneur
Son apanage étoit encor plus mince;
Mais de l'audace, & des airs de bonheur,
Il en avoit autant, & plus qu'un Prince.

On croiroit preſque en voyant de tels traits,
Qu'Amour ainſi l'avoit fait naître exprès
Pour corriger le caprice des Belles,
Qui trop ſouvent font de très-mauvais choix:
On croiroit mal. Juſques aux plus cruelles,
Il rangeoit tout ſous ſes honteuſes loix.
Quel art puiſſant le rendoit maître d'elles?
Il ſe vantoit: c'eſt leur plus grand écueil;
Un indiſcret peut troubler cent cervelles;
Et qui ſe vante, eſt ſûr d'un doux accueil.

Ainſi qu'on voit au Théâtre comique
Femme & mari (ne pouvant ſe ſouffrir,)
Rendre une Scène avec un art magique,
Et s'entr'aimer juſqu'à vous attendrir;

De même on voit quelquefois dans le monde
Une Beauté, coquette avec éclat,
Feindre d'aimer, avec fureur, un fat,
Et déguiſer la peine ſans ſeconde,
D'être docile aux loix de ſon état.
Monſieur Damis, recherché par des folles,
Ne l'étoit pas toujours de bonne foi:
La vanité lui donnoit des paroles;
On les tenoit bien ſouvent malgré ſoi.

La jeune Églé, victime de l'uſage,
Montroit pour lui le plus tendre penchant,
Mais en ſecret, d'un ſentiment plus ſage
Son cœur goûtoit le doux épanchement:
Le beau Lindor étoit l'heureux Amant
Dont chaque inſtant lui retraçoit l'image.
Par un malheur, cruel à raconter,
Ce beau jeune homme à peine avoit ſçu plaire,
Que par un ordre émané de ſon Pere,
Il s'étoit vu contraint de la quitter.
C'étoit depuis, dans le tems de l'abſence,
Pendant un tems où l'on doit s'affliger,
Qu'avec Damis feignant de s'engager,
Elle avoit fait la terrible imprudence
De ſe livrer au faux air de changer.

Lindor bientôt doit revenir près d'elle ;
Damis n'eſt plus qu'un objet de froideur :
Que ne peut-elle avancer ſon bonheur,
Et par l'attrait d'une beauté nouvelle,
Rendre nouveau le préſent de ſon cœur !
Il faut pourtant, par une dure entrave,
Qu'elle paroiſſe aimer toujours Damis ;
Elle en prévoit les plus cruels ennuis,
Mais de ſa gloire une femme eſt eſclave ;
Elle ne peut s'honorer d'un Amant
Qui n'eſt point fat, ou ne feint pas de l'être,
Il en faut deux, inévitablement,
Un pour charmer, & l'autre pour paroître.

Lorſqu'elle a fait ce doux arrangement,
Par un billet dont ſon ame eſt ravie,
Le beau Lindor l'avertit tendrement
Que dans deux jours ſon abſence eſt finie.
Dans ſon Epître, on ne voit point ces tours,
Ces jeux d'eſprit qui ſont honte aux Amours :
Plus d'un Amant, amoureux ſans tendreſſe,
Les fait briller dans ſon ſtyle apprêté ;
De leur éclat le cœur n'eſt point flatté :
Il faut écrire avec délicateſſe,
Mais trop d'eſprit eſt pure vanité.
Lindor ne dit que ce qui l'intéreſſe ;

Son éloquence eſt la ſimplicité:
Églé ne lit ces phraſes innocentes,
Ces ſentimens capables de ravir,
Qu'en répandant des larmes plus touchantes,
Et chaque mot eſt payé d'un ſoupir.

Je ne ſais point ſi la coquetterie
A des plaiſirs capables de charmer,
Mais je ſais bien qu'au printems de ma vie,
Le plus grand bien pour mon ame attendrie,
L'unique bien que je puſſe eſtimer
Etoit de lire un billet de Julie:
Elle écrivoit comme l'on doit aimer.

Vous avez vu quelquefois dans la plaine,
Un chien fidèle écouter les échos,
Puis détaler juſques à perdre haleine,
Puis parcourir dans ſa route incertaine
Prairie & bois, boccages & hameaux,
Puis s'arrêter dans ſa recherche vaine,
Ne voyant point le maître qu'il attend?
Il apperçoit de loin certain paſſant,
Dans ce moment l'eſpérance l'agite,
Il fait vingt pas, mais il revient bien vîte,
Et ſon erreur redouble ſon tourment:
De ce paſſant qui chemine & s'avance,

En vain la voix veut attirer le chien ;
Il reſte ferme, & par ſa réſiſtance,
Il fait ſentir qu'on ne goûte plus rien
Quand on languit dans les maux de l'abſence.
De même on voit Églé porter ſes pas
Dans tous les lieux où Lindor peut paroître ;
Elle le cherche, & ne ſe laſſe pas ;
Elle parcourt juſqu'au réduit champêtre,
Juſqu'au verger où ſes premiers ſermens,
De ſon amour devinrent les garants :
Il eſt bien ſûr que Lindor n'y peut être,
Mais quand on cherche un objet adoré,
Tout eſt ſaiſi, rien n'eſt conſidéré.
De l'amuſer, Damis n'eſt plus le maître,
Rien ne peut plus diſtraire ſon eſprit .....
A la douleur ſuccéde le dépit,
Elle revoit la date de la lettre :
Deux jours ! dit-elle, eh ! pourquoi le promettre ? ....
Au vif chagrin, le noir ſoupçon s'unit,
Lindor, hélas ! eſt inconſtant peut-être ?

Au même inſtant on apporte un billet,
Il eſt ſigné de la main qu'elle adore ;
Avant la nuit elle verra l'objet
Que ce moment lui rend plus cher encore.
Tranſports charmants d'un amour ſatisfait,

Que l'on doit plaindre un cœur qui vous ignore!
D'Églé bientôt le beau front ſe colore,
Et dans ſes yeux, éteints par la langueur,
Du plus beau jour naît la brillante aurore:
Rien n'embellit autant que le bonheur.

Après avoir ſatisfait la tendreſſe,
La gloire parle, & veut avoir ſon tour:
On eſt encor loin du déclin du jour,
Damis l'attend, elle a fait la promeſſe
De le conduire en un cercle brillant,
On y verra pour elle ſa foibleſſe;
Faut-il donc perdre un triomphe éclatant?
Dans ſon miroir ſe voyant plus jolie,
Elle raiſonne avec philoſophie,
Elle prévoit qu'il l'en aimera mieux;
Et concluant que ce ſeroit folie
Que d'immoler un deſtin glorieux,
Elle ſe livre à la coquetterie;
Rien n'eſt plus fol, rien n'eſt donc moins douteux.

Du tendre Amour telle eſt la loi puiſſante,
Tel eſt le droit dont il jouit le mieux,
Que malgré nous notre ame eſt mécontente
Lorſqu'un moment elle trahit ſes feux:
Quelque plaiſir que l'eſprit lui préſente,
Joignez-y même un ſéduiſant éclat,

Elle repouſſe une chaîne brillante ;
Plus on l'excite, & plus elle combat :
Malgré nos mœurs, être tendre & conſtante,
Sera toujours ſon véritable état.

Ainſi d'Eglé l'eſpérance eſt trompée ;
L'Amour l'accuſe, & l'ennui la ſaiſit :
En vain Damis ſe plaint avec dépit ;
Malgré ſa plainte, elle n'eſt occupée
Que de l'Amant qu'elle vient de trahir.
Damis piqué !.... Loin de s'enorguellir
D'un mouvement qui prouve ſa victoire,
Elle s'endort dans le ſein de la gloire ;
La vanité le céde au repentir.

Monſieur Damis, qui voit qu'on le remarque ;
Et qui rougit d'être ainſi remarqué,
Prenant un ton, & tranchant du Monarque,
Lui fait ſentir qu'il eſt aſſez moqué,
Qu'il faut partir, ou qu'il s'éloigne d'elle :
» En vérité, pourſuit le beau Seigneur,
» Je conçois peu cette choquante humeur,
» Et ce qui peut troubler votre cervelle !
» Vous êtes femme, & je le vois très-bien,
» Capricieuſe, inégale, infidelle ;
» Mais on s'obſerve, au moins, en ſon maintien ;

Suis-je

» Suis-je donc fait pour un pareil caprice ? . . . .
» Vous êtes fait, lui répondit Églé,
» Pour me connoître, & vous rendre juſtice ;
» Avec ce ton d'aigreur & de fierté,
» On humilie, & l'on ne touche guère ;
» Vous n'avez plus le bonheur de me plaire,
» Rompons, Monſieur, & dès ce même inſtant...,
» Très-volontiers, Madame, aſſurément ;
» Je ne ſuis plus dans l'âge d'un Novice ;
» En me quittant vous me rendez ſervice ;
» Vous auriez pu, peut-être, quelque jour,
» Me faire encor un plus ſenſible tour ;
» Je dois le croire en homme raiſonnable ;
» Qui brave tout, de tout eſt très-capable. . . . .
Il dit encor quelques mots offenſants,
Puis il ſe leve, & puis gagnant la porte
Va dévorer le courroux qui l'emporte,
Ou s'y livrer aux dépens de ſes gens.

Il n'eſt donc plus de fat qui nous obſéde ?
Non, de l'erreur l'amour eſt le reméde ;
La belle Églé va bien changer de ton,
Et nous allons jouir de ſa raiſon :
Raiſon de femme eſt choſe aſſez légere,
Je le conçois ; mais quand l'amour l'éclaire
La femme penſe, & ſouvent mieux que nous :

Rendons juſtice, il n'eſt rien de plus doux.

Quand Philomèle enchante nos boccages,
Que les Zéphirs écartant les nuages,
Rendent la nuit plus pure que le jour,
Un tendre Amant près de joindre ſa belle
Ne penſe pas qu'ainſi que Philomèle,
Il va bientôt par un affreux retour
Voir ſuccéder la tempête cruelle
A cette nuit qui flatte ſon amour.
Nous ſommes nés pour les incertitudes;
Je vois par-tout les fauſſes quiétudes;
Pour le bonheur il n'eſt point de garants
Et notre ſort eſt l'image du tems.
Celui d'Églé va bientôt nous l'apprendre.
Dans ſon ſommeil mille ſonges charmants
Ont peint les feux de l'Amant le plus tendre;
Sommeil bien court, cent fois interrompu:
Le jour eſt loin, Lindor eſt attendu:
L'heure trop lente en vain trompe ſa flâme,
L'illuſion trompe encor mieux ſon ame;
A chaque inſtant des phoſphores légers
Lui font goûter des plaiſirs menſongers;
Elle croit voir, elle croit reconnoître
Le cher objet..... délicieux moment!
De ſon tranſport ſon cœur n'eſt plus le maître....

L'erreur s'enfuit ; mais l'eſpoir conſolant
Vient remplacer un plaiſir ſi touchant ;
Demain, du moins, on le verra paroître ;
Penſer à lui, c'eſt le rendre préſent.

Au point du jour, plus belle que la roſe,
Belle des feux dont brille le deſir,
Elle ſe leve, & tandis qu'on repoſe,
Elle ſe livre au ſoin de s'embellir :
De ſes beaux yeux elle paroît contente,
Dans ſon miroir elle voit le plaiſir ;
Lindor, bientôt ſur ſa bouche brillante,
Verra l'éclat d'une fleur ſéduiſante,
Par un baiſer il la voudra cueillir.

Tandis qu'Amour ſubjugué par ſes charmes
Pour la ſervir avance les momens,
Le ſort, hélas ! lui prépare des larmes ;
L'orage ainſi ſuccéde au plus beau tems.
Lindor écrit..... Quelle Lettre effroyable!
Quel noir chagrin ! quel ſtyle épouvantable!
La jalouſie & la ſombre douleur
Dans chaque ligne ont tracé leur fureur.
» Je ne vivois que pour être fidele,
» Je vous croyois auſſi tendre que belle,
» A mon retour je ſuis déſabuſé ;

» L'illuſion pouvoit être éternelle ;
» Heureuſement vous n'avez pas oſé,
» En me cachant un feu mal déguiſé,
» Me faire encore une injure nouvelle :
» De votre Amant confirmez le bonheur,
» Pour premier gage offrez-lui mon erreur ;
» Elle fut douce, elle devient cruelle ;
» Vous l'apprendrez un jour par mon malheur. »

Les Aquilons déchaînés dans la plaine,
En un moment, par leur cruel effort,
Peuvent briſer le chêne le plus fort :
La triſte Églé céde avec moins de peine
Au coup affreux que lui porte le ſort.
En vain l'Amour par ſon effervescence
De ſa jeuneſſe anime la vigueur ;
En vain ſon ſang qu'enflâme ſon ardeur
Dans ſes canaux coule avec véhémence ;
Le ſentiment expire dans ſon cœur ;
Dans ſon fauteuil elle perd connoiſſance.

De prompts ſecours la rappellent bientôt
A cette vie, hélas ! trop miſérable,
Qui lui prépare un remords trop durable ;
De ſa conduite elle voit le défaut ;
Elle ſe plaint, non d'un ſort déplorable,

Mais d'un penchant qui la rendit coupable.
Lindor lui-même arrêteroit ſes pleurs
S'il écoutoit ſon diſcours lamentable ;
Mais le dépit & toutes ſes horreurs
Ont emporté cet Amant eſtimable
Au fond des bois, aſyle des douleurs.

Le cœur d'Églé reſpectoit la décence ;
Juſqu'à ce jour elle avoit évité
De ſe livrer à cette indépendance
Qui trop ſouvent dégrade la beauté,
Et qui toujours, contraire à la prudence,
N'eſt qu'un abus dont on eſt révolté.
Mais ſon malheur lui donne des idées,
Que ſa raiſon veut en vain condamner ;
De ſes tourmens, les ames poſſédées,
A quelque excès peuvent s'abandonner
Sans qu'on ait droit de blâmer leur conduite.
Par cette erreur elle eſt bientôt ſéduite ;
Et ſur le champ préſumant qu'un billet
Sur ſon Amant produiroit peu d'effet,
A l'aller voir elle ſe croit réduite,
Et ſans rien dire elle fait le trajet.

En arrivant, que devient cette belle
Lorſqu'elle apprend que Lindor eſt parti ?

De cent poignards l'atteinte eſt moins cruelle:
O déſeſpoir, non encore ſenti!
Il faut aimer, & perdre ce qu'on aime,
Le perdre, hélas! par un crime puni.
Figurez-vous-en ſon déſordre extrême;
Une douleur ſans agitation,
Un regard fixe, & nulle expreſſion,
Nul mouvement, nul ſoupir, nulle plainte,
Une pâleur, image de la mort,
Des bras pendans, & roides ſans contrainte,
Tel eſt l'état où la réduit le ſort.

Après qu'on l'a foiblement ſecourue,
De ſon Amant elle croit que la vue
Adoucira ſon deſtin rigoureux;
Elle demande à le revoir encore:
Quoique touché de ſon état affreux,
On lui répete: » il eſt loin de ces lieux » ....
Quoi, ſon ami! quoi, celui qu'elle adore
L'a condamnée à d'éternels adieux! ....
Son ame alors épuiſée, accablée,
Avec l'Amour ſemble s'être envolée;
Et le néant régne dans ſes beaux yeux.

NOTES.

Page 1.

L'impertinence eſt le ton à la mode;
Les airs légers ſont le premier talent.

Je demande à tout homme ſenſé, & ſur-tout à tout homme ſenſible, s'il peut y avoir rien de plus effrayant que ce tableau ?..... Il n'appartient pas ſeulement aux vices d'anéantir les mœurs ; les ridicules ont, comme eux, ce funeſte avantage : or quand les mœurs ſont perdues, tout n'eſt-il pas exactement perdu?... Ce ridicule qui plaît, quand il nuit aux ſentimens honnêtes & néceſſaires, fait bientôt le plus grand mal, parce qu'il eſt bientôt adopté comme un nouveau moyen de plaire ; & que cette adoption, en reſſerrant le lien qui unit les mauvais cœurs, cauſe un relâchement inévitable à la chaîne qui lie les eſprits juſtes. On condamne d'abord un fat qui manque de diſcrétion & de probité envers une femme ; mais s'il a l'affreux talent & la cruelle audace de prévenir la ſévérité du jugement qu'on peut porter de lui, par un vernis d'impertinence capable d'éblouir, bientôt la foibleſſe de ſes juges le laiſſera jouir de l'impunité, & la turpitude de ſes imitateurs le fera jouir du triomphe..... Je veux bien ne regarder que comme un ridicule ce caractère de légereté qui fait manquer de probité & de diſcrétion envers les femmes eſtimables ; mais cette tache venant à s'étendre, couvre bientôt la ſurface du monde poli, & doit avoir les plus triſtes ſuites. Eſt-il un peuple au monde qui,

partageant avec les femmes, les plaiſirs, les honneurs, les richeſſes, les intrigues, les droits de ſociété, ne les jette dans de terribles excès par le défaut de probité & d'honnêteté dans le point qui les intéreſſe le plus ; & n'y ſoit lui-même enſuite jetté par l'effet inévitable de leur juſte vengeance ? Eſt-il un peuple au monde qui ne mépriſe bientôt mille devoirs de l'humanité, lorſque la révolution dont je trace le tableau ſera une fois arrivée ? Eſt-il un peuple au monde qui puiſſe conſerver des mœurs quand il n'aura plus ni juſtice, ni calme, ni raiſon, ni ſentiment, ni délicateſſe ? Voilà pourtant l'état des choſes dans ce ſiécle & dans plus d'un Empire ; & l'on n'en eſt pas effrayé ?

Page 2.

Un indiſcret peut troubler cent cervelles ;
Et qui ſe vante, eſt ſûr d'un doux accueil.

C'eſt une ſuite de l'état des choſes. Les femmes voyant le malheur des ſentimens, ont cherché des conſolations dans les travers. Il eſt affreux de n'être rien, ou de n'être que victime : à coup ſûr, on n'eſt rien, ou l'on eſt un être bien trahi, bien moqué, bien infortuné, dans un ſiécle où la nature ne parle plus, quand on s'obſtine à conſerver un cœur à qui elle parle uniquement. Les femmes les plus tendres ont été les plus épouvantées : par dépit, par mépris, par déſeſpoir, & pour ne conſerver aucun ſouvenir de leurs premieres diſpoſitions, elles ſe ſont jettées dans l'extrémité contraire à l'amour. La folie a remplacé le ſentiment ; l'éclat a remplacé le myſtère : on n'a plus vu de mal qu'à bien penſer. La réputation n'a plus été ambitionnée que par l'amour-propre en délire ; elle s'eſt vu proportionnée

proportionnée à l'audace de l'eſprit ; les hommes vantés ont été les choix les plus convenables ; & les hommes qui ſe vantoient ont éclipſé tous les autres .... On ſe plaint du déſordre ; mais eſt-ce un déſordre dont on doive ſe plaindre, quand on a fait tout ce qu'il falloit pour conduire les choſes au point où on les voit ? Tout le monde a tort ; les épigrammes viennent trop tard, & elles ſont inutiles ; mais les femmes, qu'on oſe en accabler, qui en voyent le motif & la téméraire abondance, pourront toujours reclamer le droit d'en faire les premieres : nous les avons corrompues ; & c'eſt un point ſur lequel nous ne pourrons jamais les aveugler, ni nous aveugler nous-mêmes, malgré la mauvaiſe foi que nous cherchons à nous procurer par l'excès de nos injuſtices.

Page 4.

Elle ne peut s'honorer d'un Amant
Qui n'eſt point fat, ou ne feint pas de l'être ;
Il en faut deux inévitablement ;
Un pour charmer, & l'autre pour paroître.

C'eſt la femme que je plains le plus ; mais la triſteſſe de ſon état échappe aux yeux du monde corrompu. Les ſots la traiteront de folle ; les foux la traiteront de ſotte : formons le tableau de ſa ſituation. Vouloir jouir de ſon cœur, & vouloir briller dans le monde ; ſentir le charme d'un attachement, & s'efforcer à s'en diſtraire, pour courir après les erreurs de l'imagination ; concevoir tout le bonheur d'un cœur uniquement livré à ce qu'il aime, goûter ce bonheur pendant quelques inſtans, & s'éloigner d'un état ſi doux

pour ſe jetter dans le tourbillon ou dans le vuide ; ouvrir l'oreille la plus délicate aux accens les plus tendres, & courir enſuite après les ſons les moins harmonieux, mais les plus adoptés ; là, trouver tout ce qu'on poſſéde ; ici, chercher ce qu'on craint de trouver, ne poſſéder rien même en trouvant ; payer de cent grimaces coûteuſes des ſoins qui bleſſent, des louanges qui humilient, un triomphe qui avilit : raiſonner ſur tout cela : ſe condamner, ſe plaindre de ſon ſort, ſe conſoler avec ſon cœur, ſe rendre à ſa deſtinée, ſe fuir, ſe connoître, ſe déguiſer ſans ceſſe, ne s'abuſer jamais. Un tel état eſt cruel. L'eſprit commun en condamne les motifs, & n'en plaint pas les douleurs; l'homme inſtruit le voit tel qu'il eſt, & connoiſſant le principe qui en fait la néceſſité, n'outrage point l'objet qui en éprouve l'horreur.... Le monde a imaginé cent devoirs qui contrarient les penchans honnêtes ; il faut de la légereté, de la coquetterie, de l'audace, de l'impoſture, des travers brillans, des plaiſirs foux : on ne pardonne au cœur de ſentir qu'en diſſimulant bien : l'état dont on jouit dans le monde a des bienſéances qui exigent l'étourderie ; les amis qu'on fréquente impoſent tous les excès, exigent tous les ſacrifices, interdiſent toutes les réflexions ; un mari même eſt ſouvent ardent à ſermoner une épouſe honnête qui craint l'égarement : il faut en général qu'une femme, pour n'être pas ridicule, tourmentée & humiliée, goûte avec terreur les plaiſirs du ſentiment, & ſe livre avec éclat aux erreurs de l'imagination..... Si l'on peut être plus à plaindre, c'eſt d'avouer les horreurs d'un pareil état, & de n'être pas plainte.

Page 4.

Il faut écrire avec délicateſſe :
Mais trop d'eſprit eſt pure vanité.

Je ſais combien on aime l'eſprit ; mais l'eſprit peut-il s'abuſer ſur le délire qu'il fait naître ? Peut-il ignorer qu'il n'intéreſſe que la vanité, & que la femme qu'il enchante eſt dupe d'elle-même, lorſque dans l'illuſion elle fait l'aveu du retour qu'on attend d'elle ? ... L'impoſture eſt, ſans contredit, un moyen de plaire, mais elle ne l'eſt pas naturellement ; la nature n'a pas aſſujetti à ſes artifices la ſenſibilité de notre ame, c'eſt un avantage qu'elle ne doit qu'à la dépravation des mœurs & du goût. Or l'eſprit n'étant ici qu'impoſture, ne peut être qu'un moyen très-incertain d'inſpirer & de perſuader l'amour qui n'eſt qu'une conſéquence, ou, ſi l'on veut, qu'une émanation de la nature. On plaît à l'imagination par l'eſprit ; il peut exciter les ſens ; il obtient généralement le triomphe que les ſens deſirent ; mais il ne perſuade point le cœur, il n'attendrit point le cœur ; & ſi c'eſt le cœur qu'on deſire d'obtenir, ſi c'eſt par le cœur qu'on deſire de triompher, on s'éloigne néceſſairement de ſon but en employant le preſtige de l'eſprit. On doit être, ſur ce point, plus éclairé que l'objet qu'on ſéduit ; on doit être de bonne foi avec ſoi-même : rien n'eſt plus ſimple & plus facile, puiſque le jugement a ſa régle établie pour prononcer ſur le point dont il s'agit.

Page 9.

La femme penſe, & ſouvent mieux que nous.

Dans le Concile de Mâcon, un Evêque ayant ſou-

tenu qu'on ne pouvoit ni ne devoit qualifier les femmes de créatures humaines, la queſtion fut agitée pendant pluſieurs ſéances ; on diſputa vivement ; les avis ſembloient partagés ; mais enfin les partiſans du beau ſéxe l'emporterent : on décida, on prononça ſolemnellement qu'il faiſoit partie du genre-humain. *Saint-Foix*, Eſſais ſur Paris. *L'Abbé Velly*, Hiſtoire de France.

Tous les ſentimens qu'inſpirent les femmes ſeroient autant de réponſes à cette queſtion, s'il naiſſoit quelqu'un d'aſſez barbare pour la renouveller. Je me plais à prendre le parti des femmes, lorſqu'elles ſont injuſtement attaquées, & je ne regarde pas cela comme un mérite. Je vais traiter ſérieuſement cet objet ſi intéreſſant pour l'humanité & pour la ſociété : ceux qui m'accuſeront de me répéter, & de ne mettre aucun terme à leur éloge, ont beſoin de me lire.

Il éxiſte des hommes aſſez lâches pour affecter du mépris pour un ſéxe qu'ils craignent & qu'ils adorent ; il faut qu'ils ſachent que l'outrage ne déshonore qu'eux. Il éxiſte des hommes aſſez bornés, aſſez inſenſibles pour croire que les femmes ont tous les défauts que leur prête la malignité, & n'ont que des défauts avec quelques agrémens ; il faut qu'ils ſachent ce que l'on doit aux femmes, avec quelle honnêteté on doit leur parler, avec quel avantage on peut les voir, combien les Romans libres les repréſentent mal, combien les Romans tendres ſont plus dangereux qu'elles, combien il faut ſe mépriſer quand on les aime ſans eſtime, & combien on doit ſe croire mépriſable quand on leur manque en les eſtimant. Il éxiſte des hommes qui,

au mépris des Ecrivains les plus reſpectables des ſiécles réunis, de la vérité, de la publicité, ſont perſuadés que les femmes, plongées dans les abimes du néant, par un effet de leur nature, & par une condition de leur éxiſtence, ſont condamnées à ne franchir jamais les bornes de la végétation, & n'acquerront jamais une juſte & honorable aſſociation avec nous, par des actions ſemblables aux nôtres : il faut leur apprendre ce qu'ont été les femmes dans tous les tems, ce qu'elles ont fait, ce qu'elles font encore, ce qu'on a penſé d'elles, ce qu'on a reglé pour elles ; il faut emprunter de leurs actions le moyen d'éclairer & de diſſuader ceux qui les croyent ſans génie, ſans fonctions, ſans talents, ſans vertu. La vérité qui empêche d'être ignorant ne peut être trop écrite; la vérité qui empêche d'être injuſte, ne peut être trop publiée.

Les Nations ſemblent s'être accordées pour déférer au ſéxe un nom reſpectueux qui répond en chaque Langue à celui de *Dame*. Une Loi des Romains ordonnoit de céder la droite aux femmes en toute occaſion. L'Empereur Juſtinien y ajoûta qu'elles partageroient avec leur époux le nom des dignités, & le Roi d'Angleterre vient d'amplifier encore cette ancienne Loi en faveur des Dames Angloiſes : chez nous leur droit, plus ſolidement établi par le reſpect que par les Loix mêmes, diſpenſe d'aſſujettir à cet égard l'eſprit par l'autorité.

Chez les anciens Gaulois on n'entreprenoit rien d'eſſentiel ſans conſulter les femmes; & dans un traité avec Annibal, lorſqu'il traverſa les Gaules, ils ſtipulerent par un article particulier, que les Gauloiſes ſeroient

juges des plaintes des Cathaginois. Les Romains, ſuivant Tacite, faiſoient grand cas des avis de leurs femmes, & ils trouvoient un tel avantage à les ſuivre, qu'ils croyoient appercevoir en elles quelque choſe de divin. Remontons à des tems plus anciens, je parle de l'Hiſtoire des Patriarches : nous y liſons qu'Abraham, tout prudent qu'il étoit, reçut de Dieu un ordre poſitif de ſuivre ce que ſa femme lui conſeilleroit. Débora fut long-tems ſeule juge d'un peuple très-nombreux. Avec quelle ſageſſe Pulcherie ne gouverna-t'elle pas l'Empire dans des tems fort difficiles ? Galla-Placida, fille du Grand Théodoſe, que ſa beauté, ſes aventures, ſon courage & ſon génie rendirent célébre, étant tombée entre les mains des Goths, en même tems que Rome, ſçut plaire à Ataulphe, leur Chef, qui en devint paſſionnément amoureux : elle n'uſa du pouvoir qu'elle avoit ſur l'eſprit de ſon Amant que pour faire le bien de ſa Patrie ; à ſa priere, Ataulphe épargna Rome, ſortit de l'Italie, & du fond de l'Illyrie, envoya à l'Empereur Honorius des ſecours dont il ſe ſervit avantageuſement contre Conſtantin, Maître des Gaules, des Eſpagnes & de la Grande-Bretagne. (*Jornandès, Chron. des Goths.*) Zénobie, Reine de Palmire, livrée enfin à ſon ennemi, l'Empereur Aurélien, dans le tems qu'elle alloit paſſer l'Euphrate, toujours au-deſſus de ſon ſéxe, reçut ce coup infortuné avec le plus grand courage, & jamais elle ne montra plus de grandeur d'ame que dans ſa premiere entrevue avec l'Empereur. A peine eut-elle paru devant Aurélien, que ce Prince lui adreſſa ces courtes paroles : » Quoi ! Zénobie, vous avez

» eu la hardieſſe de tenir tête à des Empereurs Ro-
» mains? J'ignorois qu'il y en eût encore qui méritaſſent
» de porter ce nom, dit la Reine ; j'ai cru rendre ſer-
» vice à l'Empire que d'en partager le Gouvernement
» avec eux : la victoire a marché long-tems ſous mes
» étendards ; je m'imaginois qu'elle me reſſembloit,
» qu'elle étoit comme moi ferme & conſtante ; vos
» ſuccès m'ont ouvert les yeux : vous m'avez vaincue,
» Aurélien, & je vois enfin un Empereur. (*Haute-ville, Hiſt. de Zénobie.*) Les Reines de Marthéſie, de Lampeto & d'Erithie, furent admirées de toute la terre, ſuivant le témoignage de Juſtin. Sémiramis s'acquit un nom immortel ; Théodora la ſurpaſſa peut-être. Ce fut une Reine qui abolit les reſtes de la barbarie en Ecoſſe. L'Impératrice de Ruſſie gouverne ſes Etats par elle-même, éclaire ſes Conſeils, cultive les Sciences, récompenſe les Arts, dicte les Loix néceſſaires à un vaſte Empire, montre un génie plus vaſte que ſon Empire, & donne une étendue ſans borne & ſans illuſion au préſent immortel que le ciel fit aux Ruſſes en leur accordant Pierre I. dont elle exécute les grands projets qu'elle perfectionne. Quel talent pour la politique, quelle habileté dans Elizabeth, Reine d'Angleterre ! Quelle grandeur, quel éclat, quelle ſageſſe, quelle force, quelle ſenſibilité, quelle probité, quelle conduite dans Marie-Thérèſe ! La politique, la juſtice, la bonté, la reconnoiſſance, la raiſon, le génie, l'eſprit, toutes les vertus, toutes les hautes qualités, ſe réuniſſent dans la plûpart de ſes actions, & ne ſe diviſent dans le cours général de ſa vie que pour laiſſer à l'admiration le plaiſir des détails;

ſupérieure à ſon rang, à ſes entrepriſes, à ſes ſuccès, à ſes chagrins, à ſes ennemis, elle donne à ſon ſexe une grandeur nouvelle; & elle eſt ſimple, égale & tranquille au milieu de tant de gloire & de tant de travaux.... Il y a eu des Diaconeſſes dans la primitive Egliſe. Les femmes faiſoient autrefois, en France, l'office de Pair, & en cette qualité ſiégoient en Parlement: elles pouvoient être arbitres; elles rendoient la Juſtice, en perſonne, dans leurs terres; pluſieurs étoient admiſes dans les Académies Littéraires; pluſieurs le ſont encore, un plus plus grand nombre eſt digne de l'être: quelques-unes reçurent le bonnet de Docteur dans les Univerſités. Laure Barri, née à Boulogne, y reçut le Doctorat en Médecine en préſence du Sénat & de l'Univerſité; la Signora Agneſi fut nommée pour remplir publiquement les fonctions de Profeſſeur de Mathématiques dans la même ville. Hyparcie, fille de Téhon, Philoſophe & Mathématicien célébre, fit de ſi grands progrès dans la Philoſophie, la Géométrie, l'Aſtronomie & les Mathématiques, qu'elle paſſa pour la perſonne la plus ſçavante de ſon tems; elle tint la fameuſe Ecole d'Alexandrie, où tant de grands hommes avoient enſeigné avant elle; & l'on compte parmi ſes diſciples, Syneſius de Cyrène, qui fut depuis Evêque, très-célébre dans les Sciences, & qui dans ſes ouvrages appelle cette ſavante fille ſa mere, ſa ſœur, ſon maître en Philoſophie, & ſa bienfaitrice. Il a vécu à Lyon une femme digne des regrets de toute la ville, & du reſpect de tous les Philoſophes. J'ai lu ſon éloge dicté par le cœur, & écrit par l'eſprit; qu'il m'a

paru

paru vrai ! J'ai ſenti le malheur de ceux à qui le ſort ne laiſſe que la triſte douceur de déplorer à jamais une perte auſſi cruelle. J'ai cru voir des ames raſſemblées qui gémiſſoient autour d'une ombre gémiſſante comme elles, & qui les quittoit en verſant des pleurs. Cet éloge, preſque ignoré, & digne d'être connu, fait trop d'honneur à feue Madame la Préſidente de Fleurieu pour ne pas honorer ſon ſexe.

Je ſais que les Orientaux tiennent leurs femmes dans une perpétuelle captivité ; que d'autres peuples obligent les meres à devenir eſclaves de leurs enfans mâles dès le premier inſtant de leur viduité; qu'il y en a auſſi qui ne daignent écouter leurs épouſes que proſternées devant eux : triſtes climats ! terres infortunées qu'on ne devroit point habiter ! Heureuſement pour nous, ces Nations ſont au-delà des Colonnes d'Hercule, qui ſéparent notre monde du leur. Les Gaulois, les Germains qui habiterent nos contrées avant nous, penſoient & agiſſoient tout autrement que ces Peuples barbares : héritiers de leurs maximes, nous avons préciſément conſervé les uſages les plus aſſortis à notre nature ; & celui de reſpecter les femmes a conduit les eſprits raiſonnables au bonheur plus grand de les apprécier. Mais il reſte des ignorans, des barbares & des impertinens.

Page 7.

Du tendre Amour telle eſt la loi puiſſante ;
Tel eſt le droit dont il jouit le mieux,
Que malgré nous notre ame eſt mécontente,
Lorſqu'un moment elle trahit ſes feux.

On peut aimer encore, & avoir du penchant pour

un objet nouveau. C'eſt un état de trouble, d'inquiétude, d'agitation. Cet état caractériſe une ame honnête, & eſt le châtiment inévitable de l'infidélité qu'elle ſe fait à elle-même en ſe dégradant par l'inconſtance. Un nouveau goût n'eſt jamais qu'une foibleſſe, dont on a intérieurement l'opinion qu'on en doit avoir ; & un premier attachement qui ſubſiſte, ne ceſſe point de paroître un engagement ſacré : il en devient même plus puiſſant, quoiqu'il n'ait plus la même douceur ; on ne jouit qu'avec crainte du plaiſir couteux de manquer au devoir qu'il impoſe ; on n'oublie, dans aucun moment, combien la loi qui établit ce devoir eſt juſte, préciſe & poſitive ; on veut ſe dérober au jugement de ſon cœur ; on conſulte l'eſprit, on écoute l'eſprit ; on raiſonne ſur ce prétendu droit de liberté, qui eſt la grande chimère des eſprits légers, ou l'éternelle excuſe des cœurs ingrats ; la vérité tyranniſe, la conſcience prononce ; on eſt contraint d'être ſans indulgence pour ſoi, & ſans illuſion pour l'objet qu'on trahit. Voilà l'état d'une ame honnête ; & voilà la preuve que l'amour n'eſt qu'un ſentiment digne du même nom. Nous avons pu trahir ſes loix, nous ne pouvons les méconnoître. Nous avons pu nous avilir, nous ne pouvons nous aveugler. Cette réflexion peut ſauver des infidélités aux cœurs capables de remords.

BRITISH
29 JU 76
MUSEUM

C.L. Desrais inv. J.B. Chatelain sculp.

CHANT II.

LE jour renaît pour cette infortunée.
A la douleur triſtement ramenée,
Elle ne voit dans ſa perplexité,
Que des raiſons d'être plus agitée.
C'eſt pour jamais que Lindor l'a quittée;
Elle connoît ſa ſenſibilité,
Il eſt parti, l'ame trop affectée;
Il ſouffroit trop, pour pouvoir revenir....

Ainſi l'Amant qui la rendoit heureuſe,
Qui tous les jours ſavoit la prévenir,
Qui ne vivoit que par ce ſeul plaiſir,
Rougira donc d'une chaîne honteuſe;
Et ſon devoir ſera de la haïr!...
De ſes regrets l'amertume eſt affreuſe,
Et rien n'égale un ſi cruel tourment.
Pour l'adoucir, ou l'augmenter peut-être,
Elle demande avec épanchement
Que l'on l'oublie en cet appartement.
Eh! dans quels lieux pourroit-elle mieux être?
C'étoit celui qu'habitoit ſon Amant.
On obéit à ſa voix preſque éteinte;

On n'oſeroit contrarier ſes vœux ;
Mais on s'y rend avec quelque contrainte....
Bientôt l'amour vole, & fixe ſes yeux
Sur un portrait.... c'eſt l'image fidelle
Du cher objet qui ſoupira pour elle ;
Ce ſont ſes traits, ſa bouche, ſes cheveux ;
Oui, dans ſon cœur il ne fut jamais mieux.
Hélas ! faut-il qu'une trop juſte honte
De le fixer l'empêche en ce moment ?
Qu'à le baiſer ſa bouche ſeroit prompte !
Jamais tribut n'eût été plus charmant.
Au même inſtant, une enveloppe épaiſſe
Offre à ſes yeux un paquet cacheté ;
Elle veut voir ce que contient l'adreſſe ;
Que ce paquet ſoit porté chez Églé.
Ces mots tracés dans une circonſtance
Où ſon Amant cherchoit à la punir,
Loin de donner la plus foible eſpérance,
Annoncent trop ce qu'il peut contenir.
Ah ! dit Églé, quand il fuit ma tendreſſe,
Un ſoin flateur n'a pas du l'occuper ;
Mon cœur nâvré prévient par ſa triſteſſe
Le nouveau trait dont il va le frapper :
Ouvrons pourtant, voyons ſans réſiſtance
Ce que contient ce dépôt révéré ;
Tout ce qui peut ſervir à ſa vengeance

Doit m'être cher, & me devient ſacré.
Que vois-je ? ô ciel ! .... mes lettres réunies ! ...
Le mépris ſeul a pu les raſſembler.
Affreux effet de mes étourderies !
Affreux moment trop fait pour m'accabler! ....

Elle parcourt, en verſant mille larmes,
Quelques billets encor remplis de charmes,
Où ſon Amant, avec ſécurité,
Liſoit ſes vœux tracés par la Nature,
Et garantis par la ſimplicité.
Elle pourſuit. .... ſon œil eſt arrêté
Par un billet tout rempli d'impoſture,
Où, pour cacher ſon infidélité,
Elle employoit, ſans honte & ſans meſure,
Ces fleurs d'eſprit, indiſcrete parure
Qui bien ſouvent n'eſt que ſtérilité,
Et plus ſouvent n'eſt qu'une preuve ſure
D'indifférence & de légereté.
Ce fut alors, rentrant en elle-même,
Qu'elle ſentit ſon crime & ſon erreur :
Dans les accès de ſa douleur extrême
Elle n'avoit pu conſulter ſon cœur.
On ſe repent quand on perd ce qu'on aime,
Mais ſans ſonder la ſource de ſes maux ;
Pour s'accuſer, il faut plus de repos.

Déja ſon ame, à la honte livrée,
Avec effroi voyoit l'indignité
D'avoir trahi, par pure vanité,
Les nœuds ſi doux d'une chaîne ſacrée,
Et tout l'eſpoir d'un Amant enchanté.
Enſuite oſant, pour rougir davantage,
S'examiner dans toute la rigueur,
Elle voyoit un triſte perſifflage
Subſtitué ſans effort, ſans douleur,
Aux charmes vrais de ce tendre langage
De ces billets interprêtes du cœur,
Dont ſes ſoupirs ſont la touchante image.
Dans cet état levant les yeux au ciel,
Et peſant tout, pour ſouffrir plus encore,
Au repentir, dont le motif l'honore,
Elle va joindre un détail plus cruel;
Quand tout-à-coup elle voit une lettre
Dont l'écriture eſt facile à connoître.
Celui qu'elle a vivement inſulté,
Sans doute y trace une affreuſe rupture!
Il faut la lire; & toujours ſans murmure
Souffrir un ſort qu'on a trop mérité.

Une beauté dont la tête eſt légere
Et dont le cœur n'eſt qu'à demi touché,
En s'ennuyant d'un avis ſalutaire,

Forme tout bas le projet téméraire
De faire pis que le mal reproché :
De nos fadeurs c'eſt l'effet ordinaire.
Nous encenſons ce ſexe glorieux
Dans les accès d'un amoureux délire ;
Nous conſacrons ſes caprices honteux ;
Et ſon orgueil, jaloux de ſon empire,
Avec humeur interprétant nos vœux,
Ou nous répond par un éclat de rire,
Ou nous punit par un ton dédaigneux.
Mais de l'Amour admirons le miracle ;
Dès que ce Dieu, par ſes charmes vainqueurs,
Fait naître en lui de ſincères ardeurs,
A ſa raiſon rien ne fait plus obſtacle,
Et nos conſeils ſont autant de faveurs.
Églé l'éprouve en liſant une lettre
Dont ſa conduite eſt le triſte ſujet :
Jadis elle eût, loin de s'y reconnoître,
Avec dépit déchiré le billet :
Le repentir lui donne un nouvel être ;
Elle rougit, s'humilie, & ſe tait.

De cet écrit la morale importante
Peut être utile à plus d'une beauté ;
Il en eſt tant qui firent comme Églé,
Et qu'aujourd'hui le même ſort tourmente....

De mon eſpoir elles me ſauront gré.

» Dans cette lettre, où la vérité pure
» A dirigé mon eſprit ingénu,
» Églé reçoit la preuve la plus ſûre
» D'un ſentiment qu'elle a trop méconnu.
» En la quittant ſon intérêt m'anime ;
» Je veux encor lui montrer mon ardeur :
» Tout autre, hélas ! ne verroit que ſon crime,
» Je ne veux voir que ſa fatale erreur,
» Et l'empêcher d'en être la victime....
» Églé tranquille au ſein d'un faux bonheur,
» S'enorgueillit d'une fauſſe victoire,
» Et croit marcher ſur les pas de la gloire,
» En s'écartant des routes de l'honneur.
» J'ai défini cette coquetterie
» Dont les appas ſéduiſent aujourd'hui :
» Je ſuis fâché d'y voir de l'infamie ;
» Mais quand on trompe on eſt très-avili.
» De ce plaiſir le tribut ordinaire
» Eſt de cacher ſous un triple repli,
» Ses goûts, ſes vœux, ſon choix, ſon caractère ;
» Et ſous les loix d'un peuple enorgueilli
» De ſots, de fats, dont aucun ne peut plaire,
» Voir chaque jour ſon cœur enſeveli
» Dans le néant d'un dégoût volontaire.

Non

» Non, la beauté mérite un autre ſort ;
» Il dépend d'elle ; il eſt dans la tendreſſe ;
» Tout cet éclat qui l'éblouit ſans ceſſe,
» D'un tendre Amant ne vaut pas le tranſport :
» Il eſt plus doux de régner ſur une ame,
» De s'enivrer du plaiſir qui l'enflâme,
» De s'aſſurer par une égale ardeur,
» Qu'un nom ſi doux eſt le parfait bonheur,
» Que d'éprouver parmi vingt imbéciles,
» Souvent haïs, quoique toujours flattés,
» L'ennui ſecret des ſoins les plus ſtériles,
» L'ennui public des importunités.
» Églé n'a point d'une tourbe odieuſe
» Encor flatté les vœux aviliſſans ;
» Mais de l'amour qui la rendoit heureuſe,
» Elle a rompu les nœuds intéreſſans,
» Pour s'honorer d'une chaîne honteuſe ;
» Et ſon cœur faux, dans ſa marche trompeuſe,
» Oſe affecter ſes premiers ſentimens !
» Le crime eſt double : une telle impoſture
» Etonne l'ame, & choque les eſprits :
» Une coquette excite la cenſure,
» Une perfide inſpire le mépris.
» Puiſſe l'amour dans ſa juſte vengeance
» Ne la punir qu'en corrigeant ſon cœur !
» Puiſſent mes jours, coulés ſans eſpérance,

» Etre bientôt éteints par la douleur !

Un criminel courbé ſous la ſentence
Qui le condamne & qui proſcrit ſes jours,
Sent quelquefois une noble arrogance,
En écoutant un inſultant diſcours.
Mais ſi ſon juge eſt un homme paiſible,
Si la douceur s'unit au ſentiment,
Pour l'éclairer ſur ſon forfait horrible,
Alors, ſans doute, une douleur terrible
Eſt dans ſon cœur ſon premier châtiment.
Mon héroïne offre ce caractère ;
L'humilité, le repentir ſincere,
Des pleurs amers confirment ſon arrêt ;
Elle gémit de ſe voir ſi coupable,
Elle reſpecte un avis qui l'accable ;
Et ſes ſanglots expriment ſon regret.
Si de ſes jours la trame infortunée
Ne tenoit point aux jours de ſon Amant ;
Par ſes deſirs à la mort condamnée,
Elle voudroit mourir en ce moment ;
Mais elle croit que, quoique abandonnée,
Lindor encor conſerve ſon penchant,
Et qu'à ſes pieds quelque jour amenée
Il oublira ſon crime en l'écoutant.
Le repentir marche avec l'eſpérance,

Et pour les cœurs faits pour ſe corriger
Le regret même eſt une jouiſſance ;
Mais pour les cœurs qui ne ſauroient changer,
Tout eſt perdu juſqu'à la confiance.
Il faut chercher cet Amant regretté,
Il faut aller d'un & d'autre côté ;
C'eſt un effort dont la raiſon murmure,
Mais la raiſon, contraire à la nature,
Doit lui céder en cette extrémité.
Quoi ! tant d'appas vont courir l'aventure !
Tant de dangers ne la retiendront pas !
Eh ! ſonge-t'on qu'on ait une figure
Lorſque l'on touche aux portes du trépas,
Et qu'à l'amour l'on a fait une injure ?
Sans conſulter, ni même réfléchir,
Elle ſe leve, & plus prompte à ſortir
Que l'éclair même à traverſer la nue,
Elle détale, & marchant dans la rue
Sans prendre garde au tems, à la ſaiſon,
Elle ſe rend tout droit à ſa maiſon.
A peine eſt-elle en ſa chambre rendue,
Qu'elle requiert ſa chere Midelton :
Midelton vient .... Ta Maîtreſſe eſt perdue ;
Il faut ſçavoir ſi tu l'aimes aſſez
Pour mépriſer les craintes d'un voyage ....
» Je ne ſaurois répondre à ce langage ;

» Faites-moi part de ce que vous penſez . . . .
Je penſe, hélas ! que Lindor m'abandonne,
Qu'il eſt parti, que je l'ai mérité ;
Tu connois trop ma lâche indignité ;
Il faut le ſuivre : oui, l'Amour me l'ordonne ;
Point d'embarras, point de timidité ;
Viens avec moi, compte ſur ma bonté ;
Je ne tiens plus déſormais à perſonne,
Et mon bonheur eſt dans la liberté . . . . .
De Midelton la jeuneſſe exceſſive
Annonce un cœur plein de facilité ;
Cet âge heureux n'a point de volonté ;
Elle eſt du moins incertaine & paſſive ;
Peut-être auſſi la douce nouveauté
De ſes appas fit ſentir la puiſſance :
Quoi qu'il en ſoit, ſans prendre des détours,
Midelton dit : » Je vous ſuivrai toujours. »
Alors Églé reprenant la parole,
Lui dit, d'un ton à faire impreſſion,
Le préjugé des rangs eſt très-frivole ;
Je ne tiens pas à la condition,
Ou je prévois du moins qu'en ce voyage
Changer d'état ſeroit un parti ſage ;
Deviens Églé, je ſerai Midelton . . . . .
Le jeune eſprit de la vive ſoubrete
Sans raiſonner trouve qu'elle a raiſon ;

» Oui, rien de mieux que de changer de nom ;
» Madame eſt belle, & ſa taille eſt parfaite ;
» Il ſe pourroit .... tant de gens ... que ſait-on ? »
Bref, Midelton l'applaudit en coquette ....
» Quand partons-nous ?... Le voyage eſt-il long ?... »
Il ſera long .... c'eſt ce qu'elle ſouhaite ;
Elle en prévoit tout le revenant-bon.
Il faut d'abord ſonger à la toilette ....
Habille-toi d'une façon honnête :
Mais cependant point d'affectation ;
En voyageant ſans éclat & ſans ſuite,
Il ne faut pas qu'on prenne garde à nous ....
Ces derniers mots ne paroiſſent point doux ;
Pourquoi d'abord ne pas prendre la fuite
Pour prévenir cet ordre rigoureux ?
C'eſt ſa penſée : ah ! c'eſt aller bien vîte ;
On ſe repent d'un tranſport dangereux ....
Malgré ſa peine, une douce penſée
La fait voler au traveſtiſſement ;
Et ſa Maîtreſſe encor plus empreſſée,
Va ſe couvrir d'un triſte ajuſtement.

NOTES.

Page 29.

On ſe repent quand on perd ce qu'on aime,
Mais ſans ſonder la ſource de ſes maux :
Pour s'accuſer, il faut plus de repos.

D'abord on rougit machinalement d'avoir trahî ce qu'on aimoit ; mais bientôt on s'occupe avec réflexion du malheur de l'avoir perdu. Le délire du changement ne ſéduit que par intervalles ; l'ame a ſes momens de ſolitude ; elle les cherche quand elle a tort. C'eſt dans ces momens qu'elle penſe qu'elle s'étoit rendue avec réflexion, & qu'elle a cédé avec étourderie ; qu'elle a perdu des ſoins dont elle connoiſſoit tout le prix, & qu'elle s'eſt livrée à un objet qui ne mettra peut-être qu'un foible prix aux ſiens ; qu'elle a perdu le bonheur de dire innocemment : Je vous aime ; & qu'elle ſera obligé de ſe faire un bonheur nouveau qui eſt dans le mépris de cette même innocence. C'eſt la réflexion qui fait une ame qui a perdu ſon premier objet, lorſque cet objet eſt remplacé par un autre. Mais lorſqu'il n'eſt remplacé par aucun, lorſqu'elle s'eſt trompée ſur une fantaiſie qui n'a aucune ſuite, lorſqu'elle reſte ſans illuſion, ſans ſociété, ſans diſtinction, ſeule, abandonnée à ſes remords, à ſes regrets ; lorſqu'elle voit s'évanouir à la fois, la chimère qui l'avoit ſéduite un moment, & la réalité qui l'avoit long-tems enchantée ; alors la perte qu'elle a faite, la faute qu'elle a commiſe, le ju-

gement qu'elle emporte, les détails dont elle nourrit ſa douleur, les ſouvenirs qui lui retracent ſans ceſſe l'image qui fuit, forment-ils un état facile à concevoir? C'eſt encore une de ces ſituations qui prouvent que l'ame n'a pas perdu toute ſon honnêteté, malgré l'attrait des vices & le pouvoir de l'exemple ; & c'eſt l'amour qui le lui a conſervé. Le tourment que je peins ſe fait ſentir dans le grand monde même ; là, même plus qu'ailleurs, puiſque l'eſprit y eſt pus éclairé. Combien n'ai-je pas vu des femmes brillantes pleurer amérement ? Combien n'ai-je pas vu l'amour vengé de la coquetterie même ? Aimer eſt l'état naturel de tout être qui penſe : les regrets que fait naître l'infidélité ou l'inconſtance, qu'on peut ſe reprocher, ſont une conſéquence de ce premier état, toujours défendu par la raiſon, toujours rétabli pour le repentir.

Page 31.

Mais de l'amour admirons le miracle ;
Dès que ce Dieu, par ſes charmes vainqueurs ;
Fait naître en lui * de ſincères ardeurs,
A ſa raiſon rien ne fait plus obſtacle ;
Et nos conſeils ſont autant de faveurs.

Généralement la tête des femmes n'eſt légere que lorſque leur cœur eſt vuide ou mal rempli. L'amour qu'on regarde comme un état d'égarement, eſt leur état de raiſon. Je ſçais que ſi elles aiment un fou ou un ingrat, elles font des extravagances, & tom-

* *Dans le ſexe.*

bent dans différens excès ; mais lorſque la tranquillité d'un amour heureux leur permet le bonheur de raiſonner, n'aiment-elles pas à s'honorer de la raiſon ? Mettent-elles de la différence entre penſer & ſentir ? Ne regardent-elles pas un conſeil comme un bienfait ? Croyent-elles ce bienfait aſſez payé par la reconnoiſſance ? Ne cherchent-elles pas à ſe procurer cette perfection que nous leur avons indiquée ? Leurs idées ne vont-elles pas plus loin que nos eſpérances ? Ne les trouvons-nous pas changées en un moment, ſoumiſes pour toujours, jalouſes de l'opinion qu'elles ont alors d'elles-mêmes, ſupérieures à la nôtre, au prix dont nous aimons à payer la flatteuſe docilité ? N'avons-nous parlé qu'à leur cœur ? Leur eſprit ne nous rend-il pas compte de la conviction de leur raiſon ? Souvent ces mêmes conſeils ne font-ils pas naître en elles des idées lumineuſes, dont la clarté nous éclaire à notre tour ? Dans cet état de ſupériorité, voyons-nous diſparoître la diſpoſition de nous écouter encore ? Les écoutons-nous comme elles nous écoutent ? . . . . Je peins ici le général des femmes : qui le croiroit en liſant nos affreux ſarcaſmes ? . . . Nous aimons à les trahir, & nous voulons pouvoir les condamner ? Nous leur cherchons des défauts, & notre amour-propre contraint de recourir à la malignité, nous favoriſe par quelques viſions légeres ; mais nous ne pouvons nous féliciter que de l'excès de notre audace ; & leur raiſon, que nous voulons nier, & que nous formons ſouvent nous-mêmes ſans le ſçavoir, nous fait payer par cent choſes ce tribut d'eſtime qui alterera toujours le plaiſirs des ingrats & le triomphe des tyrans.

Page 32.

J'ai défini cette coquetterie
Dont les appas ſéduiſent aujourd'hui :
Je ſuis fâché d'y voir de l'infamie ;
Mais quand on trompe on eſt très-avili.

Si je me plais à excuſer les femmes, & à défendre leur cauſe, ce ne peut jamais être aux dépens de la vérité. La vérité eſt ce que je cherche dans ces réflexions ; & je ne les eſtime que par ce motif. Je crois ne dire que des choſes communes pour ceux qui ne veulent pas fermer leurs yeux à l'évidence, ou ne ſont pas parvenus à ce triſte bonheur ; mais la trivialité de mes idées peut même ſervir à les rendre utiles aux eſprits qui ne péchent que par le défaut d'inſtruction. Il n'appartient guères qu'à la ſimplicité d'éclairer l'ignorance.

On a penſé de tout tems qu'une coquette, en trompant, méritoit le mépris ; mais c'eſt dans le mépris qu'elle montre pour nous-mêmes que je vois la baſſeſſe de ſon penchant. Quoi ! elle s'honore des ſoins de ceux qu'elle ne croit pas dignes d'être honorés ! . . . Elle doit ſçavoir ce qu'on penſe d'un Grand environné avec orgueil d'une troupe de flatteurs avilis. Elle a l'orgueil de vouloir convertir en eſclaves des êtres que la nature fit naître au moins dans un état d'égalité avec elle ! Quel orgueil ! combien il eſt ſot ! combien il eſt barbare ! Ces ſoins ſi nobles, dont l'eſtime eſt le retour, ne ſont donc point un tribut aſſez doux pour la beauté ! il lui faut ceux de la foibleſſe ? & ſans le plaiſir de les pouvoir mépriſer, elle ne trouve aucune gloire à les recevoir ? Il faut croire que cela eſt poſ-

ſible, puiſque cela eſt ; mais ſans le malheur de l'évidence, qui peindroit une coquette, paſſeroit pour un eſprit bien chimérique ou bien méchant .... Si ce qu'on ne peut pas croire quand on ne le voit pas, doit paroître bien extraordinaire quand on l'a vu, une coquette ſe conſidérant elle-même, doit être bien étonnée de ſon exiſtence ; & ſi elle n'a pas perdu tout ſentiment d'honneur & d'humanité, il doit lui être bien difficile de ne pas rougir devant le miroir que je lui préſente.

Page 34.

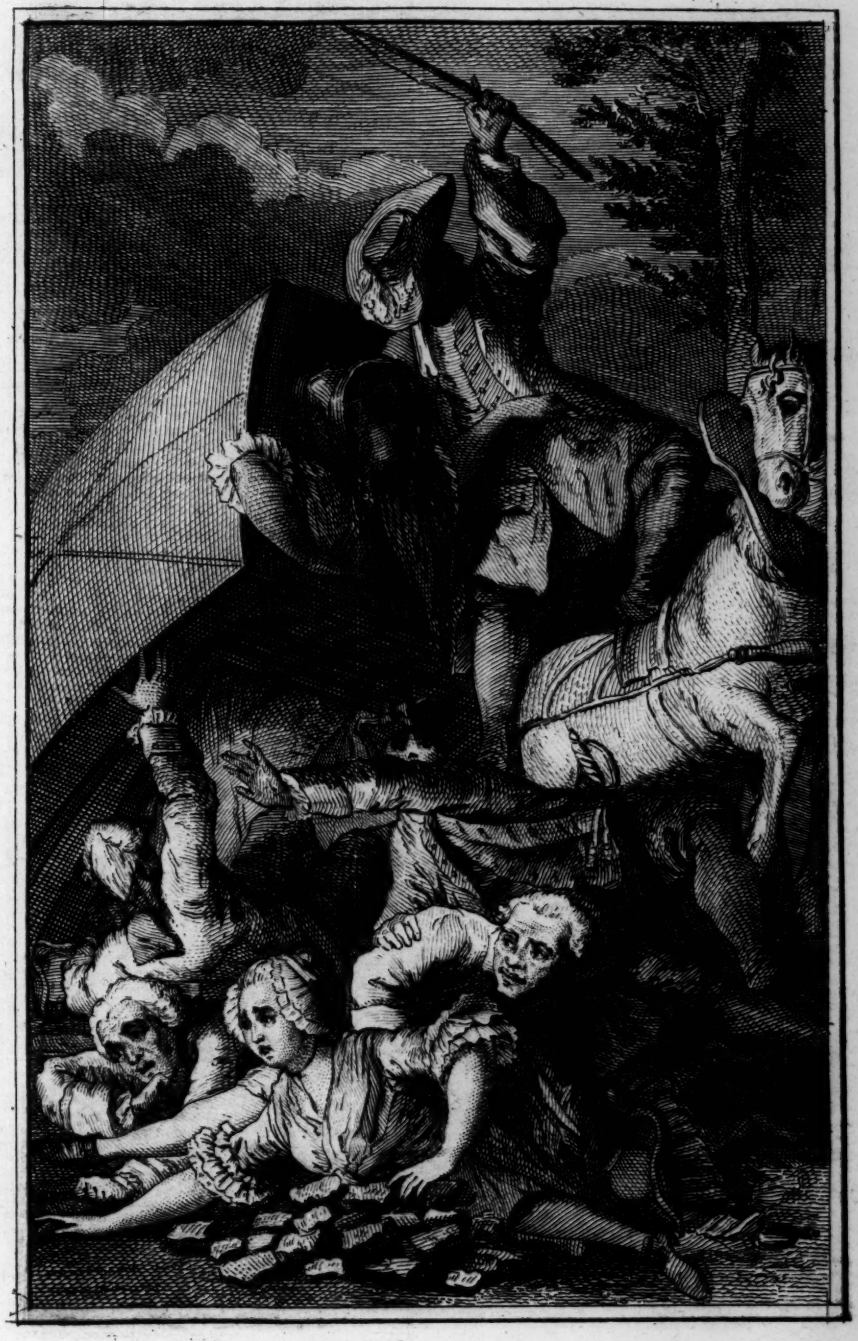
Le repentir marche avec l'eſpérance ;
Et pour les cœurs faits pour ſe corriger ;
Le regret même eſt une jouiſſance.

J'ai vu des repentirs plus touchans que les vertus ; & plus doux peut-être que les plaiſirs ; j'ai ſouhaité d'être lié avec une ame capable de ſi bien ſentir une faute. Une raiſon éclairée ne ſuffit pas pour goûter ainſi le repentir, & pour prêter des charmes à la réflexion qui l'augmente à chaque inſtant : ſans une ſenſibilité extrême, on n'éprouvera jamais ce mouvement intérieur qu'on peut appeller ſenſation délicate ... Qu'on ne ſe plaigne plus que la nature a borné le nombre de nos facultés, par rapport au bonheur de ſentir ; peut-on mieux répondre à ce reproche qu'en diſant, qu'un regret même peut être un ſentiment agréable ; & qu'il eſt des cœurs réſervés pour trouver un charme égal dans la faute, dans la réflexion qui l'éclaire ; & dans la peine qu'on croit devoir s'impoſer après l'avoir commiſe ?... On ne doit pas demander de quelle

nature doit être une faute pour produire un effet ſi oppoſé aux idées communes. Il eſt des fautes de réflexion, & des fautes de ſéduction : les ames honnêtes ont généralement de l'horreur pour les premieres ; & je crois qu'elles éprouvent une triſteſſe ſans bornes & ſans conſolation après les avoir commiſes : les autres ſont plus naurelles, plus innocentes ; elles ont leur ſource dans ce fonds de ſenſibilité où l'imagination va enſuite chercher ſes remédes pour les répandre dans le cœur ; & comme on ne fut capable de les commettre que parce qu'on étoit très-ſuſceptible d'impreſſion, cette même ſuſceptibilité donnant lieu à une impreſſion nouvelle, procure une jouiſſance agréable, lorſque les idées qui y contribuent ſont agréables elles-mêmes. D'après cela, on pourroit preſque conclure qu'une ame très-ſenſible, très-délicate, très-éclairée & très-active, peut être plus heureuſe dans le repentir que dans l'innocence. J'oſe croire du moins qu'elle a dans cet état des jouiſſances plus ſenſibles, & des ſentimens plus animés.

CHANT III.

AU point du jour un carroſſe partoit ;
Avant le jour elles font le trajet.
Dans ce carroſſe étoient des Gens de marque ;
Un grand Monſieur, auſſi ſec que la parque ;
Il parloit peu, mais il ſententioit :
Il s'appelloit M. de *Sanmodire*.
Un autre encor ; mais il étoit bien laid :
Figurez-vous la couleur du porphire,
Faiſant le fond du portrait d'un doguin,
Et ce portrait, dont on ne peut que rire,
Sera celui de M. *Bavardin*.
Ce laid Monſieur eût mieux aimé ſe pendre
Que d'arrêter, pendant quelques momens,
De ſon cliquet les bruïans mouvemens ;
Il diſoit tout, hors ce qu'on veut entendre ;
Il ſavoit tout, hors ce qu'on doit apprendre,
L'art de parler pour amuſer les gens.
Un autre encore étoit dans le carroſſe :
Vous avez vu de ces gens portant boſſe,
Qui pour l'eſprit ſont des Phénix vivans ?
Vous connoiſſez M. de *Fraudenoce* :
Sur celui-ci je ſerai fort diſcret ;



BRITISH
29 JU 76
MUSEUM

C'étoit un Grec pour ſubjuguer les Dames :
Avec ſa taille arrondie en paquet,
Il poſſédoit le grimoire des ames,
Ce fin langage, & ce ſubtil caquet
Qui ſont la fleur de la métaphyſique ;
Sous cet appât cachant mainte rubrique,
Adroitement bientôt il les prenoit
Comme un oiſeau ſe prend au trébuchet.
Parlons encor d'un M. *de Lépée*,
Qui, gros & court, & pourtant Officier,
Se vantoit fort, & tranchoit du Guerrier,
Comme autrefois eût pu faire Pompée ;
C'étoit un chou ſurmonté d'un laurier....
Des voyageurs, l'ame bientôt émue,
Se diſputa d'abord ſecrettement
L'honneur très-doux d'offrir un ſoin preſſant
A la beauté qui brilloit à leur vue.
De Midelton la taille un peu menue,
Les airs légers, & l'œil peu circonſpect,
Leur fit penſer que la belle inconnue
Ne voyageoit que pour faire recrue,
Et diſpenſoit d'un ſervile reſpect.
Pour ſa Maîtreſſe, ou plutôt ſa ſuivante,
On la prenoit pour une gouvernante ;
Le mot eſt noble, & pare ſon haillon.
L'Amour caché dans l'épais d'un buiſſon,

Et redoutant de rencontrer ſa mere,
N'eût pas été dans un cas ſi contraire,
Plus mal à l'aiſe, & plus rempli d'effroi:
Églé trembloit, & l'on ſent bien pourquoi.
D'un feu brutal les vives étincelles
Indécemment brilloient dans tous les yeux:
Un tel éclat peut plaire à quelques belles;
Mais à toute autre il paroît odieux.
Pour Midelton, neuve autant qu'étourdie,
Tout le fracas de cette artillerie
N'eſt qu'un ſpectacle amuſant & flatteur:
Mais pour Églé la choſe eſt moins jolie;
Elle n'y voit qu'un danger pour l'honneur.
Dans tous les tems, la beauté délicate
Ne veut céder qu'à l'objet qui la flatte;
Le droit heureux de ſe rendre à ſon gré,
De tous ſes droits eſt le plus eſtimé.
Églé qui voit ſe former la tempête
Par les éclairs qui brillent dans les yeux,
Fait cent projets, & fierement s'apprête
A diſſiper ce nuage orageux,
En apprenant à la troupe indiſcrete
Son rang, ſon nom, l'éclat de ſes ayeux.
Hélas! peut-être elle eût perdu ſa peine,
Et les galans découvrant quelque honneur
A ſe livrer au feu qui les entraîne,

Auroient rougi d'écouter la terreur.
Telle une meute attachée à ſa proie,
S'enflamme encor, & ſent doubler ſa joie,
Quand la victime oppoſe la fureur
Aux cruautés que ſa rage déploye ;
Telle autrefois la Grèce devant Troye,
A ſon danger meſuroit ſon ardeur.
Heureuſement la Troupe militante
S'appercevant de la rivalité,
Se modéra dans ſa vivacité ;
Et par les ſoins d'une langue éloquente,
Chacun voulut vaincre de ſon côté.
Alors on vit la douceur affectée,
Et la fineſſe, & les mots délicats,
Du choc bruyant d'une ardeur emportée
Faire oublier les effrayans éclats :
Vous euſſiez dit que le Dieu de Cythère
Avoit frappé l'eſprit de nos galans,
Et dans l'accès d'une juſte colere
Les avoit tous transformés en Amans,
Pour effrayer les mortels imprudens,
Plus empreſſés de jouir que de plaire :
Or vous jugez que de cette maniere
Des libertins doivent être plaiſans ?
Il ne faut point forcer ſon caractère ;
Nature veut qu'on ſuive ſes penchans,

Ou que du moins, par un penchant contraire,
On n'aille point en impoſer aux gens :
Le ridicule eſt toujours le ſalaire
Et des faux airs, & des déguiſemens ;
Le Singe ſeul a droit de contrefaire.
Du fin boſſu je conviendrai pourtant
Que les diſcours n'étoient pas ſans mérite.
Je vous l'ai peint comme une chattemite ;
Ces eſprits-là ſéduiſent aiſément.
De Midelton quelle étoit l'attitude ?
Les yeux fixés ſur ſes yeux éloquens,
Elle cherchoit avec inquiétude
A pénétrer ſes ſecrets ſentimens ;
Elle eût voulu demander des garans.
Quand on n'a plus que de l'incertitude,
Le cœur eſt pris, & l'Amour eſt vainqueur.
Des aſſaillans la troupe clairvoyante
Lut aiſément dans le fond de ſon cœur :
Pour un boſſu, c'eſt un trop grand honneur
Que d'être aimé d'une fille charmante.
Tous les rivaux éclatent à la fois ;
De Midelton on fronde la conquête ;
Un tel objet mérite-t'il ſon choix ?
Jamais aſſaut ne fut plus malhonnête.
Le fier boſſu, piqué de ces brocards,
Ménage peu la cohorte ennemie :

Boſſus ſont prompts, & quelquefois hagards,
Même inſolens quand on les humilie :
Nature ju le envers tous ſes enfans,
En les formant écarta le caprice,
Et fit à tous de précieux préſens ;
Aux uns l'eſprit, à d'autres le bon ſens,
Aux uns la force, à d'autres la malice ;
Tout fut doté de dons équivalens ;
Et les boſſus, dévoués à l'injure,
Par le malheur de leur taille en vouſſure,
Furent doués d'un bec fait tout exprès,
Pour appointer d'inévitables traits,
Lorſqu'un peu trop on rit de leur figure.
Dans ce combat, dépourvu de rieurs,
On commençoit à ne ſe plus entendre ;
Eglé tremblante, & Midelton en pleurs,
Crioient déja qu'elles vouloient deſcendre ;
Tous les eſprits ardens à s'échauffer,
Parloient déja de combat, de vengeance ;
Et le carroſſe eût vu briller le fer
Sans le ſecours de la Toute-puiſſance.
Heureuſement l'Intendant du Pays,
Pouſſé par Dieu depuis près d'une année,
Avoit réglé, qu'au bout de la journée,
Tout voiturier revenant au logis,
Apporteroit, au fond de ſa charrette,

De gros cailloux pour paver le chemin :
De ces manans, un, ſurpris par le vin,
Pour faire niche, ou preſſer ſa retraite,
(On ſait aſſez qu'un payſan eſt malin)
Loin des côtés, au centre de la route,
Avoit verſé ſa charge & ſon dépôt ;
Et le cocher cheminant au grand trot,
Dormant peut-être, ou bien n'y voyant goute,
Vers cet amas, en montagne entaſſé,
Ayant conduit & chevaux, & voiture,
Grimpa la cîme, & tout fut renverſé.
Ce doux malheur termina l'aventure
Dont le boſſu ſe voyoit menacé.
Le ciel, pour nous, a des ſoins ſans meſure.

Si je voulois allonger mon récit,
Et devenir narrateur bel eſprit,
Je ferois voir, en cette circonſtance,
Par combien d'art & de magnificence
Un Peintre peut décorer ſes tableaux ;
Je montrerois la figure grouppée
De Bavardin, & de Mons de l'épée,
Et le boſſu porté par ſes rivaux,
Et Midelton, & ſa belle Maîtreſſe,
Criant, diſant qu'elles ſont à la preſſe ;
Et Sanmodire étouffant dans le fond,

Les portant tous, & laiſſant la morale,
Pour s'écrier, avec trop de raiſon,
Maudit cocher! ô voiture fatale!....
Mais tout mon art eſt la ſimplicité,
Et mon plaiſir eſt la briéveté;
Je ne ſais point ſurcharger un ouvrage
Des ornemens d'une inutile image,
Dont tout l'effet ſeroit d'éterniſer
Un récit ſimple, & fait pour amuſer:
Trop d'abondance eſt indigence pure;
Trop d'ornement eſt pur défaut du goût;
L'art eſt le choix; & qui veut dire tout,
Connoit mal l'art, & plus mal la nature....
Chaque Lecteur, ſans faire aucun effort,
Exactement ſe peint la carroſſée:
C'eſt un tableau qui fait rire d'abord;
Mais les rieurs changeront de penſée
En apprenant.... ô Ciel! Églé bleſſée!
Églé, qu'Amour devoit ſur-tout ſauver!
Dans cet état, loin de la relever,
En ſots propos chacun brille & s'épuiſe.
On ne ſait pas quelle femme on mépriſe:
Si pour punir cette férocité,
A leurs regards l'Amour montroit ſes charmes;
Que de regrets vengeroient ſa beauté!
Qu'on ſeroit prompt à ſentir des allarmes!

Loin de gémir, elle ſe plaint tout bas ;
A la pitié dérobant ſes appas,
Elle ne veut le ſecours de perſonne ;
A Midelton voyant qu'on l'abandonne,
Elle applaudit aux rigueurs du deſtin....
Heureuſement à cent pas du chemin
On découvroit la pointe du village ;
Le cocher dit qu'il ne ſeroit pas ſage
De repartir avant le lendemain ;
Et l'on conclut d'arrêter le voyage.

S'il eſt des cœurs ſenſibles au tourment
Qu'au fond du cœur ſent une tendre Amante,
Lorſqu'à bon droit elle pleure un Amant,
C'eſt pour ces cœurs, de trempe intéreſſante,
Qu'ici j'écris cette hiſtoire touchante.
Ils ont compris tout ce qu'Églé ſouffroit ;
Mais dans l'excès de ſa peine accablante,
Ils la voyoient ſoulagée en ſecret
Par l'amitié d'une chere ſuivante,
Qui partageoit les maux qu'elle enduroit.
Je ſuis forcé de combler leur triſteſſe,
En racontant le coup inattendu,
Que va porter à ſa belle Maîtreſſe,
La Midelton, par les mains du boſſu.
Ce ſéducteur, trop certain d'avoir plu,

Pour assurer sa coupable victoire,
Adroitement fait servir son grimoire,
Cet art des mots dont il s'est prévalu.
De Midelton trouvant la porte ouverte,
Lorsque, le soir, chacun fut séparé,
Insolemment il pénetre à son gré,
Et fait trembler une fille inexperte
Qui ne sait pas comment le renvoyer.
J'ose le dire, & ne suis le premier,
Fille qui tremble est à demi perdue;
Et cependant comment, sans être émue,
Voir un galant, qui n'est pas écolier,
Chez soi, le soir, entrer à l'imprévue!
De tels momens sont bien à redouter.
Le fin bossu se met à raconter
De ses grands biens la valeur peu connue;
Tous ses ayeux sont passés en revue;
L'un fut guerrier, l'autre chef de Sénat,
L'autre mourut dans le Généralat:
Par ses exploits leur gloire s'est accrue;
Il finira par le Maréchalat.

Quand on n'a rien qu'une mine gentille,
C'est peu de chose; & la nécessité
Donne un conseil plein de commodité;
C'est de se rendre aux soins d'un homme utile;

Ils font rougir, mais il eſt écouté.
L'Amant boſſu, déguiſant l'artifice;
Lui dit enfin : Puiſſé-je me tromper !
Mais par un mot prompt à vous échapper
De votre ſort j'ai connu l'injuſtice :
Vous êtes belle, & c'eſt tout votre bien ?
» Ce bien ſuffit, dit-elle ſans malice. »
Je le conçois, répondit le vaurien,
Si vous ſavez en faire un doux uſage ;
Mais ſi vos jours coulent dans l'eſclavage
Des préjugés, & de la dignité,
Vous êtes pauvre, & vous n'êtes pas ſage.....
Mille diſcours rejettés & ſentis
Eurent bientôt entraîné ſes eſprits.
Lorſqu'on n'a pas beaucoup de rhétorique,
Sans le ſavoir, on approuve un conſeil ;
Et l'ordinaire eſt, dans un cas pareil,
De devenir un objet méchanique
Qu'un impoſteur tourne & tourne à ſon gré,
Pour le ſuccès de ſon deſſein inique.
» J'ai cent bijoux, je vous les offrirai ;
» J'ai vingt contrats, je vous les donnerai ;
» Un Marquiſat près de Valencienne,
» Vous en ſerez l'aimable ſouveraine ;
» J'y vais paſſer des jours délicieux,
» Si votre cœur y couronne mes feux.

Lorſqu'autrefois ſous la forme animale
Du tentateur l'Aſtuce ſi fatale,
Séduiſit Eve, & nous fit tant de mal,
On fut ſurpris d'un ſuccès ſans égal;
On connoiſſoit alors fort mal les femmes:
Mais aujourd'hui qu'on ſait que dans leurs ames
Coule à longs traits un poiſon dangereux
Quand on les loue, & qu'on flatte leurs vœux,
De Midelton l'aventure croyable,
Paroîtra ſimple, & partant vraiſemblable.
Mais, dira-t-on, écouter un boſſu! ....
Et ce ſera quelque belle plus folle
Qui lâchera, par air, cette parole:
Je répondrai: je ſuis très-convaincu
Que votre ſexe a le goût ridicule,
Et que ſouvent il fait d'étranges choix;
N'exigez pas que je récapitule;
Il s'offriroit cent preuves à la fois;
Je ſuis poli; vous, ſoyez plus crédule.

L'adroit boſſu ſçut ſi bien entraîner
De Midelton l'ame foible & légere,
Qu'avant le jour l'Amour vit couronner
Le noir deſſein qu'avoit le téméraire;
Il l'enleva. Du Lecteur en colere,

J'entends déja les trop juſtes diſcours ;
J'en ſuis fâché ; mais n'y ſachant que faire,
De mon récit je vais ſuivre le cours.

NOTES.

NOTES.

Page 44.

Il diſoit tout, hors ce qu'on veut entendre ;
Il ſavoit tout, hors ce qu'on doit apprendre,
L'Art de parler pour amuſer les gens.

Si la ſottiſe pouvoit ſe connoître, quel ſeroit ſon étonnement en voyant ſes traits fidellement repréſentés ? Le portrait le plus vrai eſt celui qu'on trace de ſoi-même, lorſque quelqu'intérêt bien puiſſant, quelqu'incident bien extraordinaire contraint l'amour-propre à ſouffrir cette violence : la ſottiſe même eſt capable d'y réuſſir. Quel ſeroit, dis-je, ſon étonnement, ſi au lieu de ces traits dont elle eſt ſi ſatisfaite, elle voyoit le ridicule que forment les détails, & la difformité qu'offre l'enſemble ? Que penſeroit ce bavard, malheureuſement inſtruit, dont les connoiſſances ſuperficielles ſe confondent ſans ceſſe dans un babil odieux, dont la fauſſe intelligence ſaiſit tout mal, dont la cruelle mémoire confond tout, dont la langue plus cruelle n'épargne rien ; & dont l'amour-propre ravage, pour ainſi dire, le terrein des ſciences, de l'eſprit, & des arts, avec toute l'audace des conquérans, pour y donner des loix à la raiſon même? Que penſeroit cet incommode bourdon dont une oreille complaiſante anime la ſécurité, & dont une oreille indocile excite la fureur ; qui voulant toujours plus ſe faire admirer, que ſe faire entendre, s'éleve ſur un cercle d'auditeurs patiens, & plane avec une confiance

égale à ſon importunité ? Que penſeroient cet homme qui ne ſait que ce que perſonne n'ignore ; celui qui ne dit que des mots, en répétant les eſprits les plus riches en idées ; celui qui contrarie l'autorité des ſiécles, non pour établir des ſyſtêmes nouveaux, mais pour dire des phraſes impertinentes ; celui qui répand ſa ſtérile abondance dans une ſociété dont chaque mot eſt une penſée, & dont le ſilence même apprend à penſer ; celui qui regarde le doute comme une marque de puſillanimité, & dont l'amour-propre cherche moins à inſtruire qu'à humilier, en décidant ſans ceſſe ; celui qui excéde, outrage, déshonore les femmes par les propos les plus plats, les plus groſſiers, les plus impudens, & ſe croit ſi néceſſaire à leur amuſement & à leur inſtruction ? Que penſeroient enfin tant de gens dont l'eſprit ne s'inſtruiſit que pour choquer les perſonnes inſtruites, & dont la bouche ne s'ouvre que pour déſoler les perſonnes aimables ? Que penſeroient-ils, dis-je, ſi le terrible arrêt de la vérité les obligeoit à ſe connoître, & les condamnoit au remord d'avoir été le fléau de la ſociété qu'ils croyoient embellir ? Il n'y a que le paſſage du ſonge le plus doux au réveil le plus affreux qui puiſſe donner quelque idée de leur cruelle ſurpriſe ; il n'y a que ces hommes qui, dans différens genres de combats, ont reçu des fers après avoir joui léthargiquement des apparences de la victoire, & ceux qui ſe ſont vû précipités en un moment du faîte de la grandeur ou du bonheur dans les abîmes de la miſere, qui puiſſent ſe repréſenter la ſtupide conſternation qui ſuivroit ce moment. Veuille un fois le ciel, par un miracle tout charitable, ordonner cette révolution ineſpérée, &

poſſible à lui ſeul ! L'Art a oſé tout feindre juſqu'à ce jour : le marbre animé, le bois animé, des pierres animées, ont tenté ſon audace ingénieuſe ; il a cru que l'eſprit, forcé d'admirer, cederoit au penchant de croire : il a réuſſi autant qu'il étoit poſſible, & ſon ſuccès ne l'a point ſurpris ; mais il n'a pas encore entrepris de nous perſuader, par des repréſentations, qu'un ſot, un bavard, un ſuffiſant, pouvoient ſe connoître, rougir & ſe corriger. Il connoît les bornes de ſon pouvoir.

Page 54.

Lorſqu'on n'a pas beaucoup de rhétorique,
Sans le ſavoir on approuve un conſeil ;
Et l'ordinaire eſt, dans un cas pareil,
De devenir un objet méchanique
Qu'un impoſteur tourne & tourne à ſon gré
Pour le ſuccès de ſon deſſein inique.

Je me retrace tant d'infortunées qui ont cédé de bonne foi, tant de machines intéreſſantes que le vice anima ſous le maſque de l'amour ; je frémis en conſidérant l'horreur du caractère qui put les tromper . . . Le monde, injuſte par malignité, prononce ſur l'oubli du devoir, en voyant la chûte de l'innocence ; c'eſt ce qui le frappe, l'occupe, l'irrite : mais que n'examine-t'il d'abord les trames de la perfidie ? Que ne conſidere-t'il ces tiſſus adroits, ces piéges ſans nombre, que le deſir de ſéduire emprunte de l'art de tromper, & place ſur toutes les routes de l'innocence, ſur les iſſues mêmes par où elle pourroit ſe ſauver en venant à ſoupçonner ſon danger ? L'être le plus ſévérement jugé

eſt celui que nos déſirs épargnent le moins, & que notre adreſſe attaque le mieux ; & l'arrêt le plus hardiment prononcé eſt cette ſentence inéxorable dont la honte retombe ſur nous-mêmes, puiſque ſans nous, la foibleſſe n'eût pas cédé, & la vertu n'eût pas péri.

» Emilie goûtoit le bonheur de l'innocence, parce » qu'elle ne connoiſſoit pas le dangereux attrait du plaiſir. Ses oreilles fermées juſqu'alors aux doux accens » d'une voix trompeuſe, quoique ſincère, avoient ignoré » ces ſophiſmes vainqueurs que l'amour prête à l'amant qui eſt obligé de détruire les maximes de la » vertu. Lindor la voit, ſoupire, & l'anime : elle le » regarde & l'écoute. Emilie, dit-il, il eſt tems » que la nature vous parle par ma voix ; mon cœur » abhorre l'impoſture ; & ſi vous conſultez le vôtre » en m'écoutant, vous l'entendrez répéter lui-même » ce que la vérité va me dicter.... Vous êtes belle. » Croyez-vous que tant de charmes ſoient deſtinés à l'inſenſibilité ? La nature ſe ſeroit jouée de » votre raiſon, s'il étoit une loi qui vous ordonnât » l'indifférence. Voyez ces fleurs que le printems fait » naître : tant qu'on ne fait que les admirer dans un parterre, on ſent que leur deſtinée n'a pas commencé : » une main ſe préſente pour les cueillir ; & par l'odeur qu'elles répandent, elles ſemblent l'inviter à » ce bienfait. Elles n'avoient que la forme ; ce moment leur donne l'exiſtence.... Il en eſt de même » de la beauté : elle a ſon exiſtence dans nos cœurs ; » ſans notre amour, elle ne ſert qu'à varier les ornemens inanimés dont la terre abonde ; notre amour » lui imprime la vie, lui communique l'utilité, cette » utilité glorieuſe, ſans laquelle on ſentiroit une ſorte

» de honte à occuper une place dans l'Univers. Mais » notre amour n'eſt point un bienfait déſintéreſſé ; » pour notre bonheur même, la nature n'a pas per- » mis qu'il le fût : elle a voulu que nous exigeaſſions » de vous du retour ; & pour vous y containdre, elle » a réglé que nous ne pourrions vous animer, qu'autant » que vous-même nous y inviteriez par les vœux les » plus tendres. Ainſi donc, chere Emilie, vous êtes » condamnée à aimer, ou à poſſéder toujours, ſans » gloire & ſans plaiſir, un tréſor qui eſt la ſource de » tant de plaiſir & de tant de gloire.

» Emilie voulut fuir, Lindor ſçut l'arrêter. Cruelle, » où courez-vous ? où croyez-vous trouver un amant » qui vous aime plus tendrement ?.... Je n'en veux pas » trouver, dit Emilie, je n'en veux pas connoître : » ce n'eſt pas pour le chercher que je fuis.... C'eſt » donc pour l'éviter ? Ah ! cruelle, je me perdois au- » près de vous, quand je vous donnois ces preuves ſi » naturelles de mon amour ! Vous ne fermiez la bou- » che, vous ne baiſſiez les yeux que pour laiſſer à » mon cœur une liberté perfide, & établir un jour mon » déſeſpoir ſur la certitude de ma paſſion ? C'eſt une » cruauté ſans exemple, une trahiſon, un outrage, » que toutes les loix de l'honneur & de l'humanité.... » Mais je vous fais des reproches, & vous n'en mérirez » pas ; non, quand on a pu trahir ainſi l'amant dont » on étoit adorée.... Il n'acheva pas ; Emilie s'at- » tendrit, ſoupira, & fut juſtifiée par un regard. (*Nouveau Spectateur.*)

J'ai entendu ce qu'on vient de lire. J'étois ſeul dans le cabinet de la mere d'Emilie, occupé à écrire une lettre : ſa fille entra dans la piéce voiſine ; Lin-

dor la ſuivoit : je les avois vus enſemble ; j'écoutai malgré moi....O Emilie ! ta crédulité fut naturelle, & le triomphe de Lindor n'a pu déshonorer que lui, s'il t'a trompée !... Tu liras ce que j'écris de toi, tu te rappelleras ce moment qui ne ſe renouvelle plus dans la vie, & ne s'efface jamais de la mémoire ; le battement de ton cœur, l'incarnat intéreſſant qui s'unira au lys de ton teint prouvera que tu fus ſéduite ; & ce ſera un témoignage de plus en ma faveur.

BRITISH
29 JU 76
MUSEUM

C. L. Desfrais inv. L. Saillian scul. 1771

CHANT IV.

LE lendemain, à l'heure où l'on s'aſſemble
Pour déjeûner & s'embarquer enſemble,
La Midelton, & ſon loyal boſſu
Ne venoient point. Quand on eut attendu,
On fait du bruit, on s'enquiert, on appelle;
Le cocher gronde; on court dans la maiſon,
Vingt adjectifs ſont joints à leur beau nom;
Point de boſſu, ni point de Demoiſelle:
Ils ſont partis. On en inſtruit Églé:
Pour elle, hélas! quelle triſte nouvelle!
En l'apprenant, ſon cœur eſt accablé.
Dans cet état ſouffrant de ſa bleſſure,
Elle avertit l'impatient cocher
Qu'elle n'a plus beſoin de ſa voiture.
Son premier ſoin eſt de faire chercher
La fugitive, ainſi que ſon Théſée:
De les trouver la choſe eſt mal-aiſée;
Quand on enleve on ſonge à ſe cacher;
Les pas qu'on fait ne laiſſent nulles traces:
On va de nuit, & l'on ſuit les ſentiers.
O pauvre Églé! quel comble de diſgraces!
Non, il n'eſt point d'eſprits aſſez groſſiers

D'être assez dur, de cœur assez barbare,
Pour ignorer le tourment de son cœur,
Lorsque le sort la prive & la sépare
Du seul objet qui calmât sa douleur.
Dans cet état elle souffre en silence :
Elle aima trop l'objet qui la trahit,
Pour l'accuser, & suivre le dépit :
Des douces loix de l'aimable indulgence
Elle se fait une régle en ce jour :
Elle connoît l'empire de l'amour,
Et Midelton éprouva cet empire,
Lorsque suivant les conseils du bossu,
Elle porta ce coup inattendu
Au triste cœur que son départ déchire :
C'est le bossu qui cause son martyre,
Et Midelton mérite sa pitié.....
Malgré l'effort d'une telle amitié,
Son mal s'aigrit ; la douleur qu'elle endure
Augmente au point qu'on se résout enfin
A recourir à l'art d'un Médecin.
C'étoit au sein qu'existoit la blessure.
On fait venir le Docteur renommé
Du Bourg voisin : on ne l'a point nommé.
Le Docteur vient : son art étoit extrême ;
Il arrachoit des portes du trépas ;
Mais par malheur, ignorant pour lui-même,

Il ſe troubloit, & ne raiſonnoit pas,
Dès qu'il voyoit de ſéduiſans appas.

Quand par haſard la nature volage
Couvre un beau lys d'un étranger feuillage,
Et que Zéphir voltigeant à l'entour
Le reſtitue à la clarté du jour,
De ſes beautés, dont aucune n'échappe,
L'impreſſion ſe fait ſentir au cœur:
C'eſt à-peu-près, dans ce moment flatteur,
Ce qu'éprouva l'Eleve d'Eſculape,
Lorſque d'un ſein voilé par la pudeur,
Et dont déja la ſtructure le frappe,
Il découvrit l'éclatante blancheur.
Un ignorant, de nature inſenſible,
Plus aiſément eût pu la ſecourir.
Notre Docteur fut prompt à le ſentir;
Et s'accuſant d'être trop ſuſceptible,
Il dit: Églé! je vous ferois périr;
A vos attraits je me vois ſi ſenſible,
Que votre ſein, qui vient de m'éblouir,
Eſt en danger ſi j'héſite à ſortir;
De le ſoigner il ne m'eſt pas poſſible;
Il faut un ſot pour pouvoir vous guérir.
Ce mot à peine eſt ſorti de ſa bouche,
Qu'au même inſtant, d'un air preſque farouche,

Il part, il vole hors de l'appartement,
Comme le chien, quand quelque trait le pique,
En s'écriant, d'un ton très-énergique,
Non, il n'eſt point de ſein auſſi charmant.

Cette incartade eut une étrange ſuite.
Églé ſouffroit; ſon hôte très-benin,
La plaignant fort, imagina bien vîte
D'aller chercher un autre Médecin.
S'attendoit-il à ce qu'Églé médite?
Elle l'arrête; & parlant ſans détour,
L'eſprit rempli de ſcrupules d'amour:
» Non, que plutôt je perde ici la vie
» Que d'accepter aucun ſecours humain.
Or, devinez d'où naît cette manie?
Elle a connu la tendre ſympathie
Que l'on éprouve en regardant ſon ſein;
C'eſt à Lindor faire une perfidie
Que de ſouffrir qu'on y porte la main;
Et ſur le champ elle ſe ſacrifie.

Lorſqu'autrefois dans un monde enchanteur,
Quoiqu'elle aimât Lindor avec ardeur,
Elle accordoit à ſa coquetterie
Tous les plaiſirs d'un triomphe flatteur,
Sa gorge alors, à peine aſſez jolie,

Offroit aux yeux ſon attrait ſéducteur ;
Elle en étoit toujours énorgueillie,
Et le remord ne troubloit point ſon cœur.
C'eſt maintenant un excès tout contraire ;
Depuis ſa faute, elle porte le ſoin
Juſqu'aux rigueurs d'un préjugé ſévère ;
Elle voudroit être laide, & déplaire ;
Le repentir ne peut aller plus loin.

Lorſque l'on vit ſa répugnance extrême,
On eut recours à l'oracle éternel ;
On lui prouva qu'être envers ſoi cruel,
C'étoit trahir la volonté ſuprême.
Elle oppoſa d'autres régles du ciel
Aux argumens de ce ſage ſyſtême ;
Elle fit voir que la femme de bien
Doit éviter de provoquer les ames ;
Que ſans ce ſoin, trop négligé des femmes,
Le ciel murmure, & la vertu n'eſt rien.
Bref, on ne put la rendre raiſonnable.
Alors ſon hôte, en homme charitable,
Perſuadé du trouble des eſprits,
Alla chercher le Curé du pays.

Monſieur Baudoin, Curé de ce Village,
Soldat jadis, étoit un peu ſauvage,

Et des beautés mépriſoit les appas;
Froid & groſſier, il ne concevoit pas
Que leur aſpect pût troubler l'homme ſage;
Il en parloit d'un ton fort cavalier,
Qu'aſſaiſonnoit le propos grenadier:
Une voix forte, un ton de perſiflage,
L'œil aſſûré, l'eſprit impérieux,
Formoient, en tout, ſon air & ſon langage:
De la malade il bleſſa les beaux yeux.
Elle avoit vu des Saints en ſoutanelle,
Qui connoiſſant la foible humanité,
Songeoient à plaire en exerçant leur zéle,
Et ne parloient qu'avec aménité:
De leur eſprit la douceur ſéduiſante,
De leurs raiſons la force convaincante
Leur aſſuroient un ſi puiſſant crédit,
Qu'ils entraînoient le cœur avec l'eſprit.
Ce ſouvenir la frappa de maniere,
Que de Baudouin mépriſant l'âcreté,
Elle forma le projet téméraire
De l'écouter avec tranquillité,
Et de répondre à ſa leçon groſſiere,
En perſiſtant dans ſa ſévérité.
L'homme de Dieu, rempli de vanité,
Prit de l'humeur; & faiſant le Prophéte,
Lui déclara que le Dieu de bonté,

Pour la punir de ſa mauvaiſe tête,
La damneroit dans toute éternité.
Vous croyez donc, pourſuivit-il encore,
Que pour avoir quelque peu de beauté,
En vous voyant, le monde tranſporté,
Eſt obligé d'uſer de l'ellébore?
Non, je vous vois avec tranquillité;
Et votre ſein, dont vous êtes ſi fiere,
Me donneroit bien moins de volupté
Que le bouton d'une fleur printanniere;
Sçachez de plus, & croyez, s'il vous plaît,
Que dans nos champs la nature ſauvage
Connoiſſant peu l'artifice coquet
De ſe voiler, pour toucher davantage,
Voit un beau ſein comme un ſimple viſage.
Je vous le dis, pour ne plus inſiſter;
Soumettez-vous, ainſi le ciel l'ordonne;
C'eſt votre orgueil qui vous fait perſiſter;
N'écoutez point les conſeils qu'il vous donne:
Eſtimez moins votre chere perſonne,
Et faites-vous guérir ſans réſiſter.
Il attendit, un moment, la réponſe:
Églé le fixe, & ne lui répond pas;
Il voit l'effet que ce regard annonce;
Et ſe levant avec un grand fracas,
Dit: elle eſt folle; il faut qu'on y renonce.

Vous connoiſſez la curioſité
Des bonnes gens, des femmes de Village;
De tout eſprit enclin au commerage?
C'eſt un tableau mille fois répété;
Et je connois mainte ſociété,
Certain grand cercle, & tel aréopage,
Aveuglément par la foule cité,
Dont ſous le nom, nouveau, de cailletage,
Ce ſot eſprit forme tout l'appanage.....
On attendoit dans l'autre appartement
Monſieur Baudouin, avec impatience;
On avoit fait plus d'un raiſonnement
Sur les motifs de ſa longue ſéance.
On le ſait trop, l'homme toujours méchant,
A ſoupçonner trouve un plaiſir unique;
Églé jolie avoit apparemment
Tenté le cœur de l'homme évangélique.
Pour le propos c'étoit un vaſte champ;
Mais du Curé l'air colere & cynique,
Les fit ceſſer dans le même moment.
Sur ſon récit, l'opinion commune
Eſt que l'on doit la haranguer en corps;
Monſieur Baudoin, que ſon nom importune,
Dit: vous ferez d'inutiles efforts;
Elle extravague, il faut qu'on l'abandonne;
J'ai tout tenté, je vous quitte, & je ſors.

Ce doux conſeil ne ſéduiſit perſonne:
La charité tient fort chez les manans;
Chez gens du monde elle a moins de conſtance...
Dans ce banquet quelques grains de bons ſens
Etoient ſemés depuis quatre-vingts ans;
La mere Jeanne étoit ce phénomène:
Sa tête antique examine, & conçoit
Ce qui d'Églé fait la honte & la gêne:
Vous parlez tous; & mon eſprit prévoit,
S'écria-t'elle, en s'exprimant ſans peine,
Que dans deux jours vous ne concluriez rien,
Si je n'entrois dans ce vague entretien.
Du cher Paſteur la raiſon eſt bornée;
Il vient vous dire, en ſon grave maintien,
Que cette femme a la tête tournée;
Moi je prétends qu'elle eſt femme de bien:
Sa répugnance annonce une ame honnête:
Allez chercher un Docteur à lunette,
Un homme froid, qui n'examine pas
Si ſon blanc ſein poſſéde des appas;
Et vous verrez qu'elle ſera docile;
Je ſais cela, moi qui ſuis de la ville;
Pendant vingt ans je tapiſſai mon ſein;
C'eſt un devoir, lorſque l'on eſt gentille,
De prévenir le regard maſculin.
Telle eſt Églé, mon cœur en eſt certain;

Et le Curé qui la dit imbécille,
Sait moins cela qu'il ne ſait le latin.
A ce diſcours, confirmé par l'exemple,
Chacun voudroit ſignaler ſon ardeur :
On va chercher, fort loin, un vieux Docteur ;
Il n'en eſt qu'un, dans un pauvre Village ;
On le rencontre ayant lunettes au nez,
Expédiant pour l'éternel voyage
Un malheureux qui n'a pas été ſage.
» On a beſoin de vous, Monſieur, venez ;
» Ne quittez point ces verres contournés ;
» Plus que vos yeux ils nous ſont néceſſaires....
Du vieux Docteur les pas ſont entraînés ;
Il veut parler, on ne lui répond guères ;
Il veut quitter lunettes en chemin,
On l'en empêche, & l'on va ſi bon train,
Qu'il croit cent fois qu'au pays des Sorcières
Il eſt conduit par quelque eſprit malin.
Après avoir marché près de quatre heures,
Il vit enfin la pointe du clocher :
N'eſt-ce pas là, mon cher, que tu demeures ?
A quel deſſein viens-tu donc me chercher,
Dit en peſtant notre pauvre Eſculape ?
Vous le ſaurez, répondit le manant ;
Je vois déja que tout ceci vous frappe ;
Raſſurez-vous, c'eſt pour faire du bien ;

Mais

Mais, croyez-moi, ſur ſerment de Chrétien,
Sur votre nez conſervez vos lunettes,
Car ſans cela j'y mettrai des pincettes,
Et vous aurez fait la route pour rien.
Cette menace énergique & cruelle,
Qu'accompagnoit un regard aſſuré,
Devient un ordre odieux & ſacré;
Il faut tout perdre, ou s'y montrer fidele.
Graces au Ciel, ſes tourmens ſont finis;
Bientôt ſon nez, délivré des lunettes,
Se verra libre; & ces globes polis,
Vils inſtrumens de ſes peines ſecrettes,
Avec éclat ſeront anéantis.
Ainſi l'on goûte, au ſein de la ſouffrance,
Le doux plaiſir que promet la vengeance;
Nos paſſions ſont nos conſolateurs,
Et nos plaiſirs naiſſent de nos douleurs....

En arrivant, le conducteur s'avance;
Sa marche fiere annonce ſon ſuccès:
Je tiens notre homme, il a lunette au nez;
Le voyez-vous?.... Ah! c'eſt lui, c'eſt lui-même!
Crient cent voix, dans un tranſport extrême:
Bonjour, Docteur; comment va la ſanté?
Fort mal, morbleu, fort mal, en vérité;
Vous faites donc voyager en lunettes

Les gens de l'Art, ſans rime, ni raiſon ?
Une autre fois, (s'agît-il de vos têtes)
Je ne voudrois ſortir de ma maiſon;
Et je devrois ordonner du poiſon
Pour vous punir des peines que m'a faites,
Ce malotru, qu'on doit mettre en priſon....
Il veut alors arracher ſes lunettes,
Et les briſer.... Ah! Ciel, que faites-vous ?
Docteur, Docteur!... On tombe à ſes genoux;
On le conjure.... Eh! laiſſez ces ſornettes,
Quelle ſottiſe! Etes-vous aſſez bêtes
Pour ne pas voir que je ſuis en courroux?...
Pour l'appaiſer, on lui fait confidence
Des vrais motifs de cette violence;
L'aveu le calme; il ſe plaint cependant
Qu'on a trop loin pouſſé la prévoyance;
Mais il connoit l'eſprit de tout manant:
Il veut du moins entrer dans le moment
Chez la malade; & par ſa délivrance,
Pouvoir bientôt ſe moucher librement.
Églé le voit, ſon âge la raſſure;
Ses yeux d'emprunt, ſon air, ſon encolure,
De ſa froideur ſont le garant certain:
A ſa recherche elle livre ſon ſein.
Sans palpiter, le Docteur conſidére
Ces globes ronds, ces charmes inouis,

Qu'Amour jamais ne vit que chez ſa Mere,
Et qu'à vingt ans je trouvai chez Philis.
Il les obſerve avec un cœur de glace,
Et le reméde eſt preſcrit auſſitôt ;
Puis il remet le mouchoir à ſa place.
Oh ! que n'étois-je à la place du ſot !
Son ordonnance eſt promptement ſuivie.
Quoiqu'ignorant, avant la fin du jour,
Églé ſurpriſe, annonce ſans détour
Qu'inceſſamment elle ſera guérie.
Ainſi le ciel, maître de nos deſtins,
Répand ſouvent ſon influence extrême
Sur les travaux des plus foibles humains,
Pour nous apprendre à juger par nous-même
Que nos talens s'exercent par ſes mains,
Et que tout naît de ſon pouvoir ſuprême....
Églé bientôt ſentant peu de douleur,
Avec bonté ſatisfait le Docteur,
Et lui permet de rejoindre ſes lares :
De leurs momens les Docteurs ſont avares :
Depuis Tronchin, dont on fait tant de cas,
Juſqu'au dernier qui ſaigne le Village,
Aucun ne veut paroître ſans ouvrage :
Églé le ſait ; & ne l'arrête pas.

NOTES.

Page 71.

Je ſais cela, moi qui ſuis de la ville ;
Pendant vingt ans je tapiſſai mon ſein ;
C'eſt un devoir lorſque l'on eſt gentille.

C'eſt une femme de village qui parle ici : (le bon ſens eſt par-tout.) Cette femme moraliſe : la raiſon parle à cet égard comme la morale ; l'une impoſe des loix à la vertu, l'autre donne des conſeils à l'amour-propre.

Un Inconnu m'adreſſa un jour le projet qui ſuit ſous ce titre : *Nouveau Cours de Géographie & d'Aſtronomie.*

» Tandis que l'eſprit de patriotiſme fermente de » toutes parts, que des milliers d'Ecrivains laborieux » conſacrent à l'envi leurs veilles au bonheur de la » France, j'ai rougi d'être preſque ſeul oiſif dans » cette grande ville : je me ſuis frotté le front ; j'ai » mis la main à la plume, & j'ai enfanté le projet ſui- » vant. Il n'eſt pas encore parfait ; c'eſt le ſort de tout » ſyſtême naiſſant : l'ardeur d'être utile m'empêche de » le laiſſer murir davantage ; c'eſt d'ailleurs à l'ex- » périence à découvrir ce qu'il a de défectueux. » Que ſont ſans elle les plus grands efforts du génie ? » J'entre en matiere.

» Il eſt d'un politique profond de ne pas toujours » détruire les abus ; mais de les redreſſer, de les faire » tourner à l'avantage de ceux même pour qui ils ſeroient

» dangereux : tel un Chymiſte habile convertit en » remédes ſalutaires les ſubſtances les plus venimeu- » ſes. Depuis long-tems nos pédants & nos prudes re- » prochent aux femmes l'oubli des loix & des avan- » tages de la modeſtie ; ils trouvent indécent qu'elles » affichent l'indépendance de tout principe à cet » égard .... Ne pourroit-on pas concilier la délica- » teſſe des ſpectateurs avec l'amour-propre du beau ſe- » xe ? Il ſeroit dur, barbare, peut-être inutile de » vouloir contraindre nos Belles à ne point faire valoir » les graces que leur a prodiguées la nature : je voudrois » ſeulement les garantir de la cenſure des gens auſtè- » res, & réduire leur coquetterie en un art utile.

» Il faudroit qu'on rendît une Ordonnance pour obli- » ger les femmes que la *reſpectueuſe* ou le *mantelet* in- » commodent, à faire tracer quelque endroit de la carte » ſur la partie de leur ſein qui reſteroit trop décou- » verte. Cette nouvelle méthode contribueroit beau- » coup au progrès de la Géographie & de l'Aſtrono- » mie : on en ſent la raiſon ſans que je la diſe.

» Comme les couleurs, & même les nuances ſont » néceſſaires pour tracer ſur les globes ce qu'on veut » indiquer, les Dames n'en adopteroient que plus vo- » lontiers mon projet.

» Ce projet eſt eſſentiel pour les militaires ; ils n'i- » gnorent point que l'étude de la Géographie leur eſt » néceſſaire, quoique généralement ils la négligent : » je crois avoir trouvé l'infaillible moyen de la leur » rendre agréable & précieuſe. Déſormais lorſqu'un » de ces enfans de Mars reviendra couvert de lau- » riers, quelle ſatisfaction de retracer ſes exploits aux » yeux d'un objet aimé, de lui faire ſucceſſivement

» parcourir les différens champs de bataille où il ſe ſera » diſtingué pour mériter ſon eſtime ! quelle gloire ! » quel raviſſement, lorſqu'il verra la terre & le ciel » s'émouvoir au récit de ſes combats !

» Je me flatte auſſi que les Petits-Maîtres ne ſeront » pas des derniers à m'applaudir. Cette eſpece reſpec- » table, faite pour donner la vogue à toutes les modes, » doit, par pluſieurs motifs, adopter mon ſyſtême. » D'abord je leur fournis l'occaſion d'acquérir autant » de connoiſſances Géographiques & Aſtronomiques » qu'il leur en faut pour ſoutenir quelques minutes de » converſation avec les Savants, ſorte de compagnie » qu'ils n'aiment guères, mais qu'on ne peut pas tou- » jours éviter. Enſuite il colore à merveille leur lége- » reté & leur inconſtance. Ils pourront faire leur » cour à pluſieurs Belles à la fois, ſans crainte de re- » proche, puiſqu'ils auront toujours le prétexte de » s'inſtruire. Enfin ce ſera pour eux une ſource iné- » puiſable de bons mots, de plaiſanteries ingénieu- » ſes, d'expreſſions riches & fleuries. Un de ces hé- » ros de galanterie s'écriera dans ſon enthouſiaſme, » que Clorinde eſt *un monde de charmes*, qu'elle ren- » ferme dans ſon ſein *tous les tréſors du Mexique & » du Pérou*, qu'elle exhale *tous les parfums de l'A- » rabie* : ou s'il a des diſpoſitions pour la Poéſie, il » pourra célébrer ſa beauté en ces termes :

L'art a pour but de charmer ou d'inſtruire,
De plaire aux ſens, ou d'embellir l'eſprit ;
Votre beauté, Clorinde, réunit
Le double objet d'éclairer, de ſéduire.
Sur votre ſein, où les aſtres divers

Sont plus brillans qu'en leur céleſte orbite,
On ne craint rien de leur aſpect pervers;
A leur recherche ici tout nous invite :
En parcourant ces deux globes divins,
On croit toucher la vérité ſublime;
Epris ſoudain du beau feu qui l'anime,
L'eſprit s'éleve au-deſſus des humains.
Graces à vous, (des Dieux rivale aimable)
Un nouveau monde eſt éclos à nos yeux:
Nous admirons le chef-d'œuvre des cieux;
Il nous inſpire un reſpect véritable,
Mais l'abrégé nous plaît encore mieux.

» C'eſt principalement aux Amans Poëtes que je pré-
» tends être utile. Je juſtifie leurs expreſſions figurées
» qui ſeroient peut-être ridicules ſans mon ſecours.
» Ils pourront brûler raiſonnablement *de tous les feux*
» *de la Zône torride ;* ils effrayeront une cruelle *par*
» *la Zône glaciale.* Faudra-t'il peindre des obſta-
» cles ſurmontés? Les Alpes, les Pyrénées, les Cor-
» dilieres du Pérou s'éleveront tour-à-tour.

» Je ne doute pas que le beau ſexe des autres Na-
» tions n'envie au nôtre cette ſublime découverte,
» ou plutôt ne ſe faſſe honneur d'en profiter. De-
» puis long-tems les Françoiſes, (au-deſſus de toute ri-
» valité, en fait de modes) ſont en poſſeſſion de faire
» la loi au reſte de l'Europe. Nos Dames tempéreront
» ainſi la mâle auſtérité de Minerve par les graces
» de Vénus; & Vénus ſera décente aux yeux même
» de Minerve : la galanterie aura ſervi à l'inſtruction
» du genre-humain.

Il paroît que l'Auteur de cette plaiſanterie a voulu

piquer des traits de la critique, ces ſeins hardis qui cherchent nos regards avec importunité. Leur nudité ne peut être en effet trop attaquée. Il eſt ſingulier qu'un ſexe qui ſçait que la modeſtie l'embellit à tous les yeux, veuille ſe priver de ſa plus touchante reſſource .... Nos écrits clandeſtins, cette Poéſie légère qui oſe tout peindre, en paroiſſant reſpecter la décence, ont conduit inſenſiblement la plûpart des femmes à cet oubli de leur propre intérêt .... Un ſeul portrait de Vénus, trop peu voilé, a troublé cent têtes orgueilleuſes. On avoit les attraits de cette Déeſſe, mais ils étoient cachés ; on perdoit l'honneur de la beauté. On a vu des jeunes gens s'extaſier à l'aſpect d'un ſein d'albâtre ; le lendemain les gazes ont été déchirées .... Oſerai-je dire aux femmes un mot terrible ? En prodiguant vos attraits à nos yeux, vous paroiſſez nous propoſer un défi ; vous reſſemblez à ces brétailleurs qui affectent d'appeller au combat, avec arrogance, en étalant leur bras nerveux, & leur épée à demi-tirée. Cette comparaiſon ne peut pas vous flatter ; elle eſt fidelle.

CHANT V.

BRITISH
29 JU 76
MUSEUM

1770.

CHANT V.

DE Midelton, triſtement occupée,
De ſon départ cruellement frappée,
La belle Églé retrouvant la ſanté,
Plus que jamais ſe ſentit accablée.
Quel parti prendre en cette extrémité ?
L'amour lui dit : brave l'adverſité,
Pourſuis ta route, en amante iſolée ;
Il eſt un terme à tous les accidens,
Il eſt un prix promis à la conſtance ;
Tu reverras l'objet de tes tourmens,
Et ſon bonheur ſera ta récompenſe.
Ce doux conſeil ranima ſon ardeur ;
Mais la raiſon ſe fit bientôt entendre.
On réfléchit, quoiqu'on ait l'ame tendre,
De ſes dangers elle vit la grandeur.
Irréſolue, & n'exiſtant qu'à peine,
Elle ſe fuit, ſe diſtrait, ſe promene ;
Rien n'adoucit la plus juſte douleur.
En ce moment elle porte la vue
Sur la longueur d'une antique avenue ;
Elle demande où conduit ce chemin ?
On lui répond qu'autrefois ſon iſſue

Conduiſoit droit au Château de Salin ;
Mais qu'aujourd'hui ce canton miſérable
N'offroit aux yeux plus rien de remarquable ,
Que le ſéjour d'un Hermite voiſin .....
De cet Hermite avez-vous connoiſſance?
Pourſuivit-elle ; eſt-ce l'indépendance ,
Le repentir , la vertu , le chagrin
Qui l'a conduit dans ce lieu ſolitaire? ....
Pour le ſavoir , il faut être devin ,
Lui répond-on ; ſon goût eſt un myſtère ;
Il ne dit rien , il ne ſait que ſe taire ;
Il ne veut pas qu'on aille le troubler :
Je crois pourtant qu'en le faiſant parler ,
On trouveroit qu'il a l'ame affligée ;
Car , je l'ai vu , ſa mine eſt allongée ;
Et vous ſavez , ou vous ne ſavez pas
Que tous ces gens vivant en ſolitude ,
Quand ils n'ont pas quelque peine bien rude ,
Ne faiſant rien , ſont toujours aſſez gras ....
Églé trouva ce diſcours raiſonnable :
Oui , reprit-elle , & vous n'avez pas tort ;
Il me paroît naturel & probable
Qu'il eſt venu pour ſe plaindre du ſort :
Depuis quel tems vit-il dans cet aſyle ? ...
» Depuis un mois, quelques jours, plus ou moins...»
Depuis un mois ! ... Venoit-il de la Ville ? ...

» C'eſt une énigme ; il marchoit ſans témoins :
» Je crois pourtant, ſans être bien habile,
» Qu'il arrivoit du côté de Paris .....
Depuis un mois ? reprit Eglé ſurpriſe ....
Il arrivoit de Paris, dites-vous ? ...
» A ſon air noble, à ſon œil vif & doux,
» Je l'ai penſé ; ſi c'eſt une mépriſe,
» Ainſi que moi, quelqu'un s'y trompera ....
Je voudrois bien aller voir cet Hermite ;
Je ne ſais quoi pour lui me ſollicite :
J'aime d'ailleurs l'état de ces gens-là ;
Quand ils ſont bons, leur piété mérite
Qu'humainement on leur faſſe viſite :
Ils ſont bien ſeuls. . . . Marton m'y conduira.

Cette Marton étoit une ſervante,
Toujours naïve, & quelquefois plaiſante ;
Elle expliquoit l'intention des gens :
Non qu'elle eût rien de l'eſprit des méchans ;
Mais elle avoit le goût des confidences ;
Elle aimoit fort à ſervir, à parler ;
Et ſaiſiſſant les moindres apparences,
Jugeoit de tout, ſans rien diſſimuler.
Le goût d'Eglé pour aller voir l'Hermite
Fut pris d'abord pour une occaſion
D'interpréter, & de s'offrir bien vîte,

Si par haſard quelque commiſſion
De ce penchant pouvoit être la ſuite.
En la ſuivant, elle la plaiſanta
Sur le ſujet de ſa courſe légere :
Vous détalez, dit-elle, de maniere
Que j'entrevois du myſtère à cela.
» Qu'entens-tu donc avec ton commentaire ? ...
Ce que j'entends ! mais la choſe eſt fort claire ;
Je parirois cet anneau que voilà,
Et ſans riſquer de faire une imprudence,
Que vous avez parfaite connoiſſance
Du beau reclus qui fait hâter vos pas.
Églé ne put s'empêcher de ſourire :
Toute autre eût ri, comme elle, en pareil cas.
Non, mon enfant, je ne le connois pas ;
Un peu d'eſtime eſt tout ce qu'il m'inſpire :
On m'en a dit quelque bien aujourd'hui,
C'eſt le motif qui m'attire chez lui :
Apparemment qu'il eſt d'une figure
A mériter de faire impreſſion ?
Car, à t'entendre ..... Ah ! votre queſtion
Ne détruit pas mes ſoupçons, je vous jure,
Et vous avez de l'inclination ;
J'en ſuis certaine : oui j'y mettrois ma tête.
Églé reprit : tu te trompes, Marton,
Je te l'ai dit, & je te le répéte ;

Je vois déja les murs de ſa retraite,
Tu connoîtras que tu n'as pas raiſon ;
Mais cependant, ou deviens plus diſcrete,
Ou de ce pas retourne à la maiſon.....
A ſes diſcours, Marton prenant mieux garde,
Fait triſtement le reſte du chemin :
Églé la voit, & bravant ſon chagrin,
Malignement ſourit, & la regarde.
Marton tout bas déplore ſon deſtin.....
On ſuit la route, & l'on arrive enfin.

En approchant des Châteaux magnifiques
On eſt ſurpris, & l'on n'eſt point touché ;
En vain les Arts par leurs efforts magiques,
Pour les former ont long-tems recherché ;
L'œil les parcourt ſans que rien le ſéduiſe ;
On réfléchit à ce qu'ils ont coûté :
Après l'inſtant de premiere ſurpriſe,
On penſe, hélas ! que la félicité
N'habite point dans un enclos immenſe,
Dans des vergers, au néant deſtinés,
Sous des berceaux que l'Art a profanés ;
Et que les lieux marqués par l'opulence
Maſquent ſouvent, par leur magnificence,
De vils mortels aux remords condamnés
Que par erreur la multitude encenſe.

Il eſt plus doux cent fois d'enviſager
Le réduit ſimple où réſide le Sage ;
De la nature, ici, tout eſt l'ouvrage ;
Le maître heureux a ſçu l'interroger :
La liberté, maîtreſſe ſouveraine
De ſon eſprit & de ſes ſentimens,
A répandu dans ſes arrangemens
Ce goût champêtre, ennemi de la gêne,
Ce ton des mœurs, dont le coup-d'œil entraîne,
Et qui produit des effets plus charmans
Que tout l'effort d'une recherche vaine.
L'utilité, que l'opulent proſcrit,
Eſt pour le Sage un objet reſpectable :
Ses potagers entretiennent ſa table ;
Dans ſes jardins on ne voit que du fruit ;
Une ombre ſimple ; elle invite le Sage
A réfléchir autant qu'à reſpirer ;
Sous un berceau, que couvre un verd feuillage,
L'eſprit inſtruit, il aime à ſe livrer
Au ſentiment de ſon heureux partage :
A ſa vertu le vice rend hommage ;
On la deſire, en croyant l'admirer.

Un mouvement de douce ſympathie
Saiſit Églé, ſitôt qu'elle apperçut
L'heureux ſéjour de la Philoſophie ;

En approchant, ſon tendre cœur s'émut;
Elle y voudroit pouvoir paſſer ſa vie;
Lindor ſauroit qu'il eſt toujours aimé:
Ce vœu ſecret augmente encor ſa flâme....
En arrivant le jardin eſt fermé;
Elle gémit... Marton lit dans ſon âme,
Et reprenant ſes comiques diſcours,
Naïvement lui dit: je vois, Madame,
Que votre cœur ignore les détours;
Cette douleur que vous faites paroître
Fort aiſément m'apprend à vous connoître;
L'homme reclus que nous venons chercher,
Vous tient au cœur, d'une ou d'autre maniere....
Églé lui dit: vous ſavez le contraire;
Le dire encor, c'eſt vouloir me fâcher:
J'ai ſouhaité de voir ce Solitaire
Sans nul motif que je doive cacher;
Il eſt abſent, (ſi j'en crois l'apparence,)
Nous reviendrons, demain, une autre fois....
Marton répond: j'ai moins de patience,
Je puis ouvrir la porte avec mes doigts,
Laiſſez-moi faire.... Elle avoit dit, à peine,
Que ſans effort la ſerrure obéit.
Églé reſpire, & Marton un peu vaine
Reprend encor ſon langage maudit.
Églé s'avance, en levant les épaules

Sur ce reflux d'ennuyeuſes paroles.
Bientôt l'inſtinct qui conduiſoit ſes pas,
De la maiſon lui fait prendre la route :
La ſcène change ; & l'on croira, ſans doute,
Qu'au merveilleux trouvant beaucoup d'appas,
Je dis ici ce qui n'arriva pas ?
Mais je raconte une choſe affirmée.
De la maiſon, la porte étoit fermée;
Elle en conclut que l'Hermite eſt abſent :
Puis en rodant, la fenêtre entr'ouverte
Frappe ſa vue ; elle y court ſur le champ :
Que devient-elle, ô Ciel ! en cet inſtant !
Une figure à ſes yeux eſt offerte,
C'eſt un portrait, c'eſt celui de Lindor.
Puiſſant Amour, voilà de tes miracles ! . . .
Le cœur rempli du plus doux des ſpectacles,
Pour ſe contraindre Égléfait un effort ;
Mais cache-t'on les tranſports de ſon âme
Lorſqu'un rayon de pure volupté
Joint la ſurpriſe à l'ardeur qui l'enflâme ?
Charme des pleurs que fait verſer l'Amour ?
Charme ignoré de tout Amant vulgaire,
Dans mon Églévous fûtes, en ce jour,
Le prix heureux du repentir ſincére !
Il eſt un prix pour toutes les vertus,
Il eſt des biens pour tout être ſenſible ;

Le

Le ſeul malheur, le ſeul deſtin terrible
Eſt réſervé pour les cœurs corrompus.

Marton qui voit bientôt couler des larmes,
Perd ſon caquet, & conçoit des allarmes.
Elle reçoit dans ſes bras étendus
La belle Eglé tombant ſans connoiſſance ;
Et dans ſes mains frappant à toute outrance,
Rend leur reſſort aux eſprits ſuſpendus.
Eglé ſurpriſe autant qu'on le peut être
De retrouver en ces lieux ſon Amant,
Fixe les yeux ſur le portrait charmant;
Et cet aſpect l'attache à la fenêtre.
Elle ſoupire, elle pleure & rougit :
Ces traits ſi doux qui, jadis, la charmerent,
Semblent chargés des couleurs du dépit :
Elle reſſent l'affront qu'elle leur fit,
Lorſqu'un inſtant, d'autres traits la toucherent.
Ce ne ſont plus ces beaux yeux, où l'Amour
Traçoit l'aveu de l'ardeur la plus pure,
Ni ces regards qu'un deſir ſans détour
Faiſoit briller du feu de la Nature :
L'expreſſion qu'à préſent elle y voit
Eſt le ſerment d'une haîne éternelle ;
A chaque inſtant elle penſe, elle croit
Que le portrait, interprête fidele

Va s'animer d'une couleur nouvelle
Pour prononcer le ſort qu'elle prévoit:
Affreux moment pour une ame livrée
Au ſentiment d'un remord naturel!
Dans cet état triſtement éclairée,
Jugeant très-bien de ſon deſtin cruel,
L'Amour lui dit qu'elle doit fuir la vue
Du malheureux qu'elle a trop outragé.
Marton la voit déſolée, éperdue,
Et tout lui dit qu'elle a très-bien jugé:
Son cœur eſt bon; elle offre ſes ſervices,
Elle n'eſt point de ces filles novices
Qu'une aventure a le droit d'effrayer;
Si ſon ſecours peut être néceſſaire,
Sans balancer on le doit employer;
Elle connoît le train trop ordinaire
De deux Amans; quelque dépit caché
Aura conduit le triſte Solitaire
Loin de l'objet dont il eſt recherché:
Il aime encor s'il eſt encor fâché.
Pour l'éprouver, haſarder une lettre
Eſt choſe ſûre; elle la portera;
Elle eſt au fait de ces miſſives-là;
A ſon ſuccès on pourra le connoître.
Églé l'écoute, & ſe rend au conſeil.
Il faut d'abord retourner au Village;

Elle écrira ; dès demain le meſſage,
Au point du jour, bien avant le ſoleil,
Rendra le calme à l'objet qui l'engage;
Lindor ſaura combien on le chérit.
Ce doux eſpoir l'anime & l'encourage.

Tracer des mots eſt ſouvent le partage
De l'Amour même : un ſentiment languit !
Le cœur n'eſt plus d'acord avec l'eſprit ;
L'aſſéterie, & le ſot perſifflage,
Une épigrame, un médiſant récit,
De faux brillans rempliſſent chaque page :
De tels billets ſont un pénible ouvrage ;
On cherche l'Art chaque fois qu'on écrit.
Mon Héroïne a des choſes à dire
Qu'on n'orne point, & qu'on dit toujours bien ;
Qu'avec plaiſir elle va les écrire !
Avouer tout, ne s'excuſer ſur rien,
Jurer cent fois qu'on eſt déſeſpérée,
Se condamner au ſort le plus affreux,
Solliciter un arrêt rigoureux,
Couvrir de pleurs une lettre ſacrée,
Voilà l'Amour, & voilà le billet,
Qu'avant le jour la chere confidente
Apportera de la part d'une Amante,
Pour le plus digne & le plus tendre objet....

Sans ſe parler elles font le trajet ;
Églé déja s'occupe de ſa lettre ;
Marton ſenſible, a perdu le caquet :
A l'ambaſſade elle rêve peut-être ?
Un tel emploi doit avoir de l'attrait
Pour un eſprit enclin au bavardage :
Quoi qu'il en ſoit, on marche, & l'on ſe tait ;
Une heure après on a fait le voyage.

NOTES.

Page 88.

Il eſt un prix pour toutes les vertus ;
Il eſt des biens pour tout être ſenſible :
Le ſeul malheur, le ſeul deſtin terrible
Eſt réſervé pour les cœurs corrompus.

Rien n'eſt plus vrai. Ce quadre étroit renferme un tableau bien vaſte ; j'y vois toute la grandeur d'un Dieu, & toutes les reſſources de l'humanité. Il n'y a qu'un Être infini qui puiſſe lire dans tous les cœurs, & faire de leurs mouvemens particuliers, (quand ils ſont honnêtes,) le ſujet d'une joie qui conſole de toutes les peines, & récompenſe de tous les travaux. Il n'y a qu'un Être infini qui puiſſe donner à la vertu aſſez d'attraits pour ſurpaſſer tous les biens de la fortune, & toutes les chimères de la vanité. Il n'y a qu'un Être infini qui puiſſe tirer du ſein de l'adverſité, des conſolations, des douceurs, des plaiſirs qui forcent, pour ainſi dire, à le remercier d'être malheureux. Le riche ſe plaint preſque toujours de ſon deſtin ; il a raiſon ; ſes peines naiſſent ſouvent de ſes plaiſirs, & ſes plaiſirs n'ont preſque jamais l'aveu de ſon cœur. L'infortuné vertueux jouit ſouvent de ſon ſort, parce qu'il a ſa propre eſtime ; parce qu'il voit le trouble, les ſollicitudes, l'ennui des heureux qu'on envie ; parce que ſon cœur, ami fidele & éclairé, lui dit, à chaque inſtant, que le bonheur n'eſt que l'abſence des gran-

des peines ; & que quiconque ne peut être ni trompé par le ſonge de la vie, ni tourmenté par l'horreur des remords, eſt le ſeul heureux poſſible : il ſe ſent donc heureux, parce que les événemens de ſa vie n'offrent point un contraſte à ſon imagination étonnée ; parce qu'il pourroit être plus malheureux s'il avoit eu de plus grandes obligations à la fortune ; parce qu'il eſt ſûr que n'ayant point mérité ſes peines, ſi quelque plaiſir vient à s'offrir, il ſera digne de le goûter. Ce plaiſir vient ſouvent. (Un cœur honnête y eſt toujours préparé.) Il nait d'un rien ; un rien ne le fait pas évanouir ; la réflexion le rend plus doux ; la reconnoiſſance le rend plus ſolide. Sans l'infortune & ſans la vertu, un tel état ne pourroit pas exiſter ; l'union des deux fournit à l'objet dont je parle des reſſources d'idées dont l'uſage eſt prompt, & dont l'effet eſt d'ajoûter à la réalité du plaiſir qu'il goûte, la plus douce ſécurité ſur ſon ſort.

Cette ſituation a été enviſagée ſouvent ; & l'on a dit cent fois & beaucoup mieux que moi, ce que je viens d'écrire. Mais je puis y joindre une peinture naïve, où mon imagination m'a peut-être mieux ſervi. Ce qui précéde n'eſt que le prétexte de ce qui ſuit. Le tableau fera peut-être excuſer le quadre.

Au jour de l'an de cette année, on préſenta les Vers qui ſuivent à un très-grand Prince.

Vous êtes Prince, & moi Portier, *
Témoin de cette différence

* Portier de la Comédie à Bruxelles, depuis trente ans. Ce grand Prince adore les Muſes & les beaux Arts ; & eſt bien loin de regarder comme vil

Le vulgaire, ſot & groſſier,
Meſure avec mépris l'exceſſive diſtance
Que marqua la Toute-puiſſance
Entre le chaume & le laurier;
Moi je n'y vois, (loin de m'humilier)
Qu'un ſujet de reconnoiſſance
Envers le ſort, dont l'influence
Me fit naître dans un grenier,
Pour apprendre à ſentir le prix de l'indigence.

Si mon deſtin avoit moins de rigueur;
Lorſque ma Muſe tributaire
Vous voit deſcendre avec grandeur
Vers ce Portier ſexagénaire,
Et lui parler avec douceur
De ſon tribut anniverſaire,
Le plaiſir le plus pur rempliroit-il mon cœur?

Sans les horreurs de la tempête,
Le calme renaiſſant auroit bien moins d'attraits:
Sans les brouillards, & la pluie indiſcrete,
Les rayons du ſoleil ſeroient-ils des bienfaits?
C'eſt quelquefois à l'infortune
Que l'on doit les plus doux momens;
Et du manant, la miſere importune,
Rendant plus prompt l'effet des ſentimens,

---

un objet chargé depuis ſi long-tems de la clef de leur Temple. Cet homme eſt appellé *Galiez*; & il penſe comme je le fais parler ici. Tous les ans il offre des Vers au Prince, & en eſt toujours accueilli avec bonté.

Lui vaut ſouvent de la fortune
Les plus doux dédommagemens.

Ainſi Galiez, Portier pendant l'année,
Infirme, vieux, accablé de travaux,
Voit embellir ſa deſtinée
Par le ſouvenir de ſes maux,
Quand le retour de l'an lui permet de prétendre
A l'honneur d'amuſer un moment ſon Héros,
Par ſon tribut naïf & tendre.

O Prince aimable & généreux!
Qu'aujourd'hui le plus pur hommage,
Par ſon ſuccès apprenne aux malheureux,
Au petit-maître, au noble glorieux,
Au riche ſot, dont le lourd perſiflage,
Et la fauſſe pitié ſont un égal outrage,
Qu'un ſeul moment d'humanité,
Un doux regard, un familier langage,
Conſole, & dédommage
De trente ans de calamité;
Et que, même, l'adverſité,
Perdant ſon nom, devient un avantage;
Lorſqu'un Prince ſenſible & ſage
Trouve ſa gloire, & met ſa dignité
A deſcendre au plus bas étage
Pour y répandre ſa bonté.

BRITISH
29JU76
MUSEUM

CHANT VI.

QUAND je formai le projet agréable
De raconter l'hiſtoire véritable
De deux Amans dignes de m'attendrir,
Je me promis l'honorable plaiſir
D'intéreſſer à leur triſte aventure
Plus d'un Amant fait pour la partager;
Ce doux eſpoir ne fut pas menſonger;
Déja je vois les cœurs ſans impoſture
S'aſſocier à leurs tendres liens;
Et leurs ſoupirs, unis avec les miens,
De mon travail me payer ſans meſure.
Heureux qui peut ſentir ces mouvemens,
Ce doux rapport, cet intérêt ſi tendre,
Qui de l'Amour font ſentir les tourmens,
Au premier bruit qui vient à ſe répandre,
Qu'un ſort injuſte attaque deux Amans!
Mais malheureux, & cent fois mépriſable,
Celui qui voit avec tranquillité
L'Amour en pleurs, une triſte Beauté,
Un tendre Amant, d'un deſtin miſérable
Souffrir l'horreur & l'importunité!
De noirs forfaits, un tel être eſt capable;

Il eſt l'effroi de la Société.

Au même inſtant qu'Églé fut arrivée,
L'Amour l'inſpire ; elle n'a qu'à tracer :
L'expreſſion eſt aiſément trouvée,
Quand on écrit ce qu'on aime à penſer :
Une heure après la lettre eſt achevée.
Marton la porte : elle marche gaiement,
De ſon ſuccès elle eſt très-aſſurée ;
Le doux plaiſir dont elle eſt enivrée,
Ne ſouffre pas un doute inquiétant.
Le Solitaire, en la voyant paroître,
Reſte ſurpris, & cherche à s'échapper :
Elle l'aborde, & lui remet la lettre.
Cette démarche a lieu de le frapper ;
Mais en liſant il éprouve autre choſe ;
Fort aiſément le Lecteur le ſuppoſe ;
C'étoit Lindor : jamais du Dieu d'Amour
Les traits piquans, les flammes dévorantes,
Ne firent naître un ſi parfait retour,
Plus de ſoupirs, des douceurs ſi charmantes :
Regards troublés, interrogations,
Larmes, regrets, ſermens, réflexions,
Tout ce qu'on ſent dans un doux eſclavage,
Tout ce qui fait qu'on aime davantage
Après l'horreur des agitations,

Tel eſt le prix du billet qui l'engage :
Lindor y voit la tendre vérité :
Adieu les bois, les ruiſſeaux, la verdure ;
Il eſt des biens d'une douceur plus pure ;
Leur ſeule attente eſt une volupté ;
Au même inſtant il vole vers leur ſource ;
Jamais ſon cœur ne fut plus agité.....
L'Amour touché du deſſein de ſa courſe,
A ſa rencontre a fait venir Églé :
(Elle marchoit dans la ſeule eſpérance
De prévenir la tardive Marton.)
Quel prix heureux de ſon impatience !
L'Amour l'entraîne ; un éclair eſt moins prompt :
O mon Églé ! doux charme de ma vie !
Je te retrouve & tu préviens mes pas ?
Je te revois plus tendre & plus jolie !
Ta faute même a pour moi des appas ;
Sans tes regrets, qui prouvent ta tendreſſe,
J'ignorerois combien tu m'as aimé ;
Sans mes douleurs qui parleront ſans ceſſe,
Tu ne ſaurois combien tu m'as charmé :
Préſent des Cieux, ô divine Maîtreſſe !
Reçois mon ame, en ce moment heureux,
Je la dépoſe en ton ſein généreux,
Pour diſſiper à jamais ſa triſteſſe....
Églé ravie, écoutoit tendrement :

Ses yeux fixés ſur l'Amant qu'elle adore
Lancent des feux, & diſent plus encore
Que ne peut dire un diſcours éloquent ;
Le repentir dont ſon front ſe colore,
Plus que ſa joie exprime ſon penchant ;
Mélange heureux, qui charme, & qu'on ignore
Dans la langueur d'un amour ſans tourment.
Marton ſurpriſe a perdu la parole ;
On peut le dire ainſi ſans hyperbole :
La bouche ouverte, & l'œil ſans mouvement,
De nos Amans elle voit l'allégreſſe,
Sans concevoir ni pourquoi, ni comment,
Elle ſe taît ſur leur touchante ivreſſe :
C'eſt du tableau l'objet le plus frappant ;

Deux cœurs charmés du beau nœud qui les lie,
S'y livrent mieux quand ils ſont ſans témoins ;
Tout eſt contraint, juſqu'aux plus ſimples ſoins,
Lorſqu'à leurs jeux l'œil d'un tiers s'aſſocie.
Remplis d'eux-mêmes, & voulant être ſeuls,
Églé, Lindor, retournoient au Village :
En avançant, un cercle de tilleuls
Formant berceau, promettant de l'ombrage,
S'offre à leurs yeux ſur des bords écartés :
Lindor l'obſerve, Églé le conſidere ;
Tous deux d'accord, ſans s'être conſultés,

Vers ces tilleuls, tout propres au myſtère,
Qu'Amour exprès paroît avoir plantés,
Tournent leurs pas dans une douce attente:
Marton s'éloigne, & jugé de leurs vœux;
Elle connoît le plaiſir d'être deux,
Et l'Amour rend ſon ame intelligente;
J'ai dit, d'ailleurs, qu'elle étoit obligeante.

De mes Lecteurs c'eſt tromper le déſir
Que de troubler cet aſyle agréable
Par un témoin; je ſens leur déplaiſir;
Mais mon récit doit être véritable.....
Il ne ſe peut, par plus d'une raiſon,
Que Midelton déja ſoit oubliée;
Son aventure a conſacré ſon nom;
Et j'aurois tort de l'avoir publiée
Si je devois ne la pas rappeller.
On ſe ſouvient qu'un Boſſu téméraire,
Pour l'enlever n'eut preſque qu'à parler:
Fille crédule eſt foible, d'ordinaire;
Le repentir ſuit ſa crédulité:
De Midelton c'eſt la terrible hiſtoire.
L'affreux Boſſu, lâche après ſa victoire,
L'abandonnant avec férocité,
L'a condamnée à chercher un aſyle:
Elle revient, honteuſe, ſur ſes pas,

Les yeux en pleurs, & l'ame peu tranquille,
Dans ſa douleur déſirant le trépas :
En cheminant, ſon eſprit ſe rappelle
Que ſa Maîtreſſe, au Village voiſin
Doit être encor, ſi ſa chûte cruelle
A triomphé de l'art d'un Médecin.
Dans cet eſpoir elle a ſuivi la route
Qui du Village eſt le chemin connu :
Non ſans rougir, elle a marché ſans doute :
Vingt jours plutôt, ſon eſprit prévenu,
Dans ce chemin, d'odieuſe mémoire,
Etoit rempli des charmes de la gloire,
Gloire perfide, & que le remords ſuit :
En avançant, l'horreur de ſa conduite
Fidelement ſe trace à ſon eſprit ;
Elle ne peut s'offrir avant la nuit
A ſa Maîtreſſe, aux témoins de ſa fuite :
On craint le jour dès l'inſtant qu'on rougit.
Vers les tilleuls la honte la conduit :
Nos deux Amans ſont frappés à ſa vue ;
Églé ſans doute avoit inſtruit Lindor,
Ne penſant pas qu'elle étoit attendue
Par cet objet qu'elle chérit encor.
Un cri perçant échappe à la Soubrette ;
Puis de ſes yeux ſortent des pleurs amers ;
Puis des ſanglots qui la rendent muette :

Elle voudroit être au fond des déſerts ;
Voilà la honte, & ſa terrible ſuite.
A la calmer Églé ſe voit réduite :
Elle lui parle ; & ſes tendres diſcours,
Ces diſcours vrais, échos de la nature,
Dont on abuſe, & qui plairont toujours,
Que ne connut jamais une ame dure,
Aux ſens fixés ſont reprendre leur cours.
L'infortunée, aux pieds de ſa Maîtreſſe
Se précipite, & ſerre ſes genoux :
» O déſeſpoir ! ô douleur qui me preſſe !
» Sincérement me pardonnerez-vous ?
» Plus que jamais, en des momens ſi doux,
» Je ſens l'erreur de ma foible jeuneſſe ;
» Je ſens mon crime, il déchire mon cœur.....
L'eſprit commun, en cette circonſtance,
Fait des diſcours où bien ſouvent l'humeur
Prend le deſſus, ſous le nom de prudence ;
Et la raiſon dégénere en vengeance :
Un cœur ſenſible obſerve en s'exprimant,
De conſoler, & dédaigne d'inſtruire :
C'eſt-là ſa loi : que reſte-t-il à dire ?
Qu'apprendre encore au cœur qui ſe repent ?

La paix renaît dans cette ame éperdue.
Nos deux Amans qui venoient en ces lieux,

Pour y jouir du charme de leur vue,
Et du plaiſir de confondre leurs vœux,
Ne ſongent plus à ſuivre leur penſée,
Et du village ils prennent le chemin.
Pendant la route une peine effacée
Ne trouble point leur fortuné deſtin :
Tout ce qu'Amour inſpire de tendreſſe,
Eſt exprimé dans leurs diſcours charmans ;
La confiance & la délicateſſe
Ont dans leurs yeux les plus tendres garants ;
Bientôt l'hymen fera briller ſes chaînes,
Ces chaînes d'or qu'Amour forma pour lui :
Que ne peut-il les unir aujourd'hui ?
Leur cœur eſt prêt ; des douceurs ſi certaines
Permettent peu que l'on perde un moment :
Leur trouble heureux confirme ce langage ;
Chaque ſoupir eſt ſuivi d'un ſerment ;
Chaque regard eſt un nouvel ôtage ;
Oh ! qui rendroit un état ſi touchant ?

L'accueil plaiſant que leur fait le village,
Lorſque tous trois il les voit approcher,
Mérite bien d'occuper une page ;
On le préſume, & je vais l'ébaucher.
Déja Marton a répandu l'allarme :
Gens de campagne, ignorans & bornés,

Concevant

Concevant mal, ſont toujours étonnés ;
Un fait d'amour les occupe & les charme ;
Plus compétens dans un pareil ſujet,
Chacun exerce une langue piquante ;
Pendant huit jours le moins étrange fait
Eſt raconté comme choſe étonnante.
Marton d'abord a parlé de Lindor,
De ce Lindor qu'on prend pour un Hermite,
En annonçant qu'il arrive d'abord,
Que pour Églé l'Amour le ſollicite.
Sans écouter ce qu'elle dit encor,
Et ce qui rend le fait plus vraiſemblable,
Tout d'une voix on dit, c'eſt bien le diable,
Un ſeul moment l'avoir vue, & courir !
Elle eſt ſorciere, ou bien c'eſt une fable,
Elle a l'œil tendre & la mine agréable,
On peut la voir avec quelque plaiſir,
Mais enchanter un Hermite, en une heure,
Et le forcer à quitter ſa demeure !
Oh ! le démon s'eſt mêlé de cela :
Et puis de rire, & puis.... & cætera....
Lindor arrive avec ſa ſéductrice ;
On les contemple, & chacun à ſon gré
Goûtant le ſel de la malignité,
A leur beauté rend cependant juſtice :
Mais voici bien un autre évenement :

De Midelton, qu'on avoit apperçue,
Le jour fatal de ſon enlevement,
Et dont l'hiſtoire auſſitôt répandue
A fait jaſer peu charitablement,
De Midelton on revoit la figure;
Et s'attachant à ſa ſeule aventure,
Pour en parler, on laiſſe les Amans:
Ah! voyez-vous? ſe diſent les manans;
Elle revient; je gage que la boſſe
A fait faux-bond en quelque Bourg voiſin;
Foi de boſſu n'a rien de trop certain;
La pauvre fille en portera l'endoſſe,
Dans quelques mois; ! ho le tour eſt malin....
Je dirois trop ſi je voulois tout dire;
Diſcours de ſots ſont bons à rapporter;
Quelquefois même ils peuvent nous inſtruire;
Mais il convient de ſavoir s'arrêter.

De nos Amans, la troupe médiſante
Bleſſe l'eſprit; ils partent auſſi-tôt:
Lindor a pris une forme décente;
Midelton ſuit, hélas! ſans dire mot.
De la gaieté qui la rendoit charmante,
De ce beau teint qui la rendoit piquante,
L'éclat paroît diſſipé ſans retour:
Ce charme heureux renaîtra quelque jour;

Mais pour long-tems ſon ame eſt languiſſante ;
On guérit mal des peines de l'amour.
Lindor touché des vœux de ſon Amante,
Songe à l'Hymen : il écrit à Paris.
Dans un Château que la route préſente,
Et que poſſéde un de ſes chers amis,
Il veut d'Églé remplir la douce attente.
Trop amoureux pour aimer le fracas,
Ils n'iront point dans cette immenſe Ville
Où nul Amant ne peut être tranquille,
Dans ce ſéjour où l'on ne penſe pas,
Où de l'Amour on ne voit plus l'image,
Où tout eſt faux, juſqu'au plus doux langage,
Où l'art vieillit les plus jeunes appas,
Où l'on n'eſt vrai que lorſqu'on ſe dégage,
Où les excès abſorbent le bel âge,
Où le plaiſir amene le trépas,
Où tout eſt fou, pour peu qu'on voye en ſage.
Le nœud charmant qui doit combler leurs vœux
Veut des témoins plus dignes d'être heureux,
Et d'eſtimer le nœud qui les engage.
Dans le Château qui doit les recevoir,
Eſt un autel qu'autrefois la tendreſſe
Fit élever pour couronner l'eſpoir
Et les vertus d'une belle Maîtreſſe :
C'eſt dans ce lieu que Lindor doit jurer

D'aimer toujours celle qu'il a choiſie.
Bientôt l'Hymen voulant le conſacrer,
Charge l'Amour de la cérémonie ;
Pour tout témoins il choiſit des Bergers :
A ſes flambeaux la houlette s'allie ;
Et rarement deux époux ſont légers,
Quand pour témoins ils ont la bergerie.

Ce couple heureux, digne de ſon deſtin,
N'étoit pas fait pour vivre en ſolitude ;
Chacun des deux en forme le deſſein,
Craignant de voir troubler un jour ſerein
Dans le grand monde, où l'on a l'habitude
De regarder l'Hymen d'un œil malin.
L'Amour jouït de leur ſollicitude ;
Mais à leurs vœux ne ſouſcrit pas, enfin ;
Il leur inſpire un projet raiſonnable.
Ils n'iront point ſoupirer dans Paris ;
Leur répugnance eſt trop inſurmontable
Pour réformer un parti ſi bien pris.
Mais près des lieux où l'Amour les enchaîne,
Eſt une Ville, ornement des pays,
Soumis aux loix d'une immortelle Reine ;
Le voyageur en parle avec plaiſir,
Et tous les jours ſa renommée augmente :
De s'y fixer tous deux ont le deſir ;

Un doux ſuccès remplira leur attente.
De ce ſéjour que les Dieux bienfaiſans
Ont regardé d'un œil de complaiſance,
Les environs fertiles & rians,
A chaque pas annonçent l'abondance ;
Vous enviez le ſort des habitans ;
Vous arrivez avec impatience :
Bientôt après, dans des chars radieux,
Vous admirez, d'un œil très-peu tranquille,
Le goût & l'art, accord délicieux,
Et l'opulence en parures fertile,
Et la grandeur, qui plaît à tous les yeux,
Et la beauté qui décore une ville,
Et la gaieté qui la pare encor mieux.
Les plus beaux arts, des monumens pompeux,
De ſages loix, un Théâtre où Thalie
Doit ſe complaire autant que dans les cieux,
Un grand Miniſtre *, un Prince dont la vie
Eſt le préſent le plus digne des Dieux,
Des Magiſtrats juſtes & ſtudieux,
Un Peuple libre, aiſé, laborieux,
Penſant par goût, animé ſans folie ;

---

* M. le Comte de Cobenzl n'eſt plus ; mais la durée qu'aura ſa mémoire autoriſe à le nommer encore après ſa mort. Cet ouvrage fut compoſé il y a deux ans.

Tous ces tréſors ſont offerts au génie,
Au ſentiment, à la philoſophie,
Dans ce ſéjour ſi propre à rendre heureux.
Les deux époux ſentent ſon influence,
Dès le moment qu'ils y ſont établis;
Le jour qui fuit leur donne l'eſpérance
D'un jour plus doux; & leurs vœux ſont remplis.
Pendant long-tems cette Cité chérie
Les vit jouir d'un ſort plein de douceur:
En peut-il être un plus digne d'envie
Que de trouver gaieté ſans frénéſie,
Beaux arts, plaiſirs, opulence, grandeur,
Dans un ſéjour dont on fait ſa patrie,
Quand ce bonheur croît & ſe multiplie
Par le plaiſir mille fois plus flatteur
D'y rendre heureuſe une épouſe jolie
Dont on eſt ſûr de poſſéder le cœur?

NOTES.

Page 109.

Les plus beaux arts, des monumens pompeux ;
De ſages Loix, un Théâtre où Thalie
Doit ſe complaire autant que dans les Cieux ;
Un grand Miniſtre *.....

» Le Miniſtre de Marie-Thérèſe, à la Cour de » Charles de Lorraine, entend & écrit ſi exacte- » ment & ſi élégamment pluſieurs ſortes de Langues, » qu'il juſtifie parfaitement l'expreſſion *poſſéder* les » Langues : ſi ce mot n'exiſtoit pas, il faudroit le » créer pour lui. Il ſait le nom des hommes & le nom » des arts ; ſa Nomenclature eſt univerſelle. Il jouit » d'une mémoire ſi prodigieuſe qu'il n'a jamais ou- » blié que les fautes qu'il pouvoit ſe diſpenſer de pu- » nir. A ces qualités il joint celle de la communi- » cation & de la bonté ; les tréſors de ſon eſprit ſont » des fonds publics ; il permet qu'on le conſulte ; il » s'inſtruit pour inſtruire ; il eſt connu par tous les » genres de ſavoir, comme par tous les genres de » bienfaits.

Cet éloge étoit court ; il dut étonner par ſa brié- veté ceux qui avoient pu admirer ſes étonnantes qua-

* J'ai traeé, avant la mort de M. le Comte de Cobenzl, l'Eloge qui va ſuivre. Il a été imprimé. Je le renouvelle ici pour le confirmer, pour apprendre à beaucoup d'ingrats qu'on doit, dans tous les tems, penſer, écrire, parler d'un protecteur comme on fit pendant ſa vie, & pendant le tems de ſes bienfaits.

lités ; mais M. de Cobenzl abhorroit les louanges, autant qu'il les méritoit ; & les défendoit même ſérieuſement à ceux qu'il daignoit diſtinguer. Dans une Épitre où je faiſois parler les beaux Arts, je m'exprimois en ces termes :

Sous les yeux d'un Miniſtre habile
Notre ſuccès eſt aſſuré :
Le ſoleil peut rendre fertile
Le terrein le moins préparé.

Cette Épitre fut publiée pendant l'hiver, & un brouillard extrême régnoit depuis pluſieurs jours ; M. de Cobenzl qui me parloit toujours avec la plus grande bonté, mais qui me ſavoit mauvais gré de l'avoir loué, me dit, d'un ton tout contraire à ſon habitude : *vous prenez bien votre tems pour me comparer au Soleil !* Je ſuis Provençal, & il le ſavoit ; je lui répondis : *le Soleil luit toujours en Provence.*

Ce Miniſtre avoit une grandeur de mérite, qu'un eſprit ordinaire étoit incapable de meſurer. J'ai mieux ſenti ce qu'il valoit, que je n'ai pu en juger..... L'aimer ne ſuffiſoit pas pour ſoi quand on avoit le bonheur de lui plaire ; il attachoit par un charme extraordinaire ; on vouloit ſans ceſſe & le voir & l'entendre. La probité, toujours d'accord avec ce penchant, invitoit à s'y livrer ; M. de Cobenzl étoit auſſi plein de vos devoirs que vous-même ; ſa protection étoit le prix des talens ; ſon amitié étoit le prix des vertus. Il connoiſſoit le génie & les défauts des Nations ; il n'en parloit jamais qu'avec modération, &, pour ainſi dire, qu'avec ménagement : lorſqu'il voyoit un homme attaché à ſa patrie, il eſtimoit cet homme, & il le diſtinguoit

diſtinguoit. Il préféroit le Patriote au Coſmopolite.... Si les défauts lui étoient connus, les qualités contraires lui étoient précieuſes. Il voyoit avec tranſport les richeſſes de génie que la France poſſéde dans ſon ſein ; il apprenoit aux François même à les apprécier : Ses relations ne lui en laiſſoient ignorer aucune ; ſa ſenſibilité éclairée les ſaiſiſſoit toutes. Il les rendoit préſentes par ſon entretien, ſenſibles par ſon goût, reſpectables par ſon eſtime.

Jamais ſa mémoire ne pourra s'effacer des cœurs qu'il avoit touchés, & des eſprits qu'il avoit inſtruits. Cette idée adoucit le chagrin de ſa perte : Il m'eſt doux de penſer que je le retrouverai quelquefois dans les objets dont il mérita l'amour, & dans ceux dont il obtint la juſte admiration ; & ma patrie en renferme beaucoup. . . . Lorſque les liens les plus tendres, & les plus ſolides uniſſent le Maître auguſte que j'adore, aux auguſtes Maîtres du Protecteur que je pleure, il m'eſt permis de publier la vérité de mon attachement, & la vivacité de ma douleur. Tranquille ſur le devoir que je remplis, pénétré plus que jamais de tous les ſentimens qu'excita en moi ſon illuſtre objet, je ſens que ſes bienfaits, & ſes hautes qualités m'occuperont toute la vie.

FIN.

LETTRES
VÉNITIENNES.

BRITISH MUSEUM

LETTRES VÉNITIENNES.

LETTRE PREMIERE.

Flora a Pompéia.

AH! chere amie, tu as tort de me preſſer de t'écrire ; mon cœur me preſſe encore plus que toi : mes ſentimens confus demandent un confident. Je ne ſais plus me conduire ; le jour de la raiſon eſt obſcurci pour moi : ce nuage qui couvre les cieux, où je liſois mon devoir, ce nuage s'épaiſſit à chaque inſtant. Quel empire eſt celui de l'amour ! Tout eſt confondu en un moment ; il ne reſte rien de ces plaiſirs qui faiſoient l'innocence : les yeux fixés, ſans effroi, ſur le terme où veut nous conduire un Amant, nous avançons toujours, en ſouhaitant machinale-

ment de n'y être pas contraintes par la ſéduction : grimace que cela ; l'ame eſt encore honnête ; mais l'eſprit, l'imagination..... Ah ! ce ſont-là nos grands ennemis. — J'ai raiſonné autant que je l'ai pû, mais avant de connoître le danger : je m'imaginois un trouble extrême, des remords même, à l'aſpect d'un Amant prêt à triompher de nous ; je n'en ai point éprouvé quand je me ſuis interrogée ſur l'excès de mon amour pour lui ; & à préſent, au moment même où je te confie ma foibleſſe, je ne me ſens pas auſſi troublée que j'aurois cru l'être, que je voudrois l'être. Sommes-nous donc nées pour aimer inévitablement ? L'amour eſt-il notre état naturel ? Le retour tendre dont nous payons un Amant, n'eſt-il qu'une fonction indiſpenſable de notre ame ? On peut faire ces queſtions quand on eſt dans l'état où je ſuis : je ſens que quand on les fait le danger augmente ; mais quoiqu'elles m'expoſent, quoiqu'elles entraînent mon imagination ſéduite, je t'avoue que j'y trouve un charme que je ne puis redouter ; j'aime ſi tendrement que la ſeule choſe dont je me ſente réellement touchée, eſt la crainte intérieure de n'être pas aimée de même : ſi cette crainte eſt faite pour punir un cœur trop ſenſible, le ciel n'épargne rien pour ſa vengeance : chaque jour mon inquiétude redouble :

Auguſtino a apporté de France des airs évaporés, un langage étudié qui doivent faire frémir une Amante : il conſulte ſouvent ſa montre lorſqu'il eſt avec moi ; il prétend toujours que la miennne retarde..... On peut avoir des affaires quand on aime ; mais il en doit coûter pour y vaquer ; on gémit de cette penſée, & les traits du viſage s'alterent : Auguſtino n'a rien moins que cet air ; il ne prend pas la peine de le feindre ; bientôt peut-être il en faudra venir aux reproches : je redoute ce moment comme le dernier de l'amour ; cependant je ne ſouffrirai point l'affront cruel d'être négligée ; mon caractère eſt ennemi de cette indulgente douceur dont un homme léger n'abuſe toujours que trop : l'amour n'anéantit point la vanité ; les ſoins d'un Amant animent l'amour-propre ; & lorſqu'il faut renoncer à l'opinion qu'ils nous donnent de nous, ce moment devient affreux, & ne peut guère être ſans orage. Je ſouhaite qu'Auguſtino ſoupçonne aſſez le vif dépit dont je ſerois capable, pour en craindre les ſuites ; je perdrai toujours avec regret les douceurs d'un bonheur tranquille ; mais s'il faut préférer le calme à la gloire ; s'il faut ſouffrir un outrage ſi peu mérité..... Laiſſons ces réflexions qui m'affligent, & vont te troubler : je ne puis écrire plus long-tems aujourd'hui ; on m'in-

terrompt à chaque inſtant ; je ne me ſens pas, d'ailleurs, dans une ſituation d'eſprit à pouvoir réparer ce que je viens de te dire ; c'eſt pour ta tranquillité, ſur-tout, que je m'arrête. Adieu.

LETTRE II.

NOn, je me trompois, je l'outrageois ; je me hâte de lui rendre juſtice, & de te raſſurer : je n'ai dit qu'un mot, & dans l'inſtant mon ame déſabuſée..... Pénible ſoin de déguiſer le tourment des ſoupçons, ah ! que vous êtes bien payé quand la ſécurité commence à renaître !.. Je ſouffrois depuis vingt-quatre heures : dans ma maniere d'enviſager les choſes, j'avois compté plus de dix offenſes dans le même jour ; je ne pouvois plus me contraindre, & je ne craignis plus de m'expliquer. Il me trouva, d'abord, un air de diſſimulation que j'avois pu prendre par haſard : lui qui ſait que jamais je ne diſſimule, fut étonné de me voir cet air-là, & ſe mit à m'interroger. Quelque choſe vous préoccupe ? me dit-il ; j'en ſuis inquiet ; apprenez-moi ce que c'eſt. Pourquoi cette crainte ? répondis-je ; que voulez-vous qui m'affecte ? Ne ſuis-je pas contente de vous ? — Chere Flora, vous me trompez,

trompez ; pour la premiere fois vous n'êtes pas ſincère ; il faut que le cas ſoit bien grave ; ouvrez-moi votre cœur, je vous en conjure.—Je n'y ſens rien qui doive vous allarmer ; n'êtes-vous pas raſſuré par le vôtre ?—Le mien, ſans doute, ne me reproche rien ; mais une femme ſenſible ſe fait des inquiétudes ; l'Amant délicat ſe les éxagere, & s'accuſe ; il en ſouffre horriblement : Flora, daignez vous expliquer.—Je m'expliquerois trop, cruel ; vous apprendriez qu'il n'eſt point de tort caché pour l'amour, qu'il n'en eſt point qu'il ne ſaiſiſſe, & qu'il excuſe.—Vous ?.... vous me croyez des torts ? Ah ! que d'offenſes & pour vous & pour moi dans ces injuſtes mots ! Vous pouvez douter de mon amour ? Eh ! quelle femme ſe croira donc aimée ſi vous ne croyez pas l'être ? Qu'ai-je fait ? Que me reprochez-vous ?—Toutes vos penſées, tous vos ſentimens, tous vos vœux ; oui, tous vos vœux ; vous n'en formez plus qui puiſſent me flatter : quand vous êtes avec moi, vous brûlez de me quitter ; quand vous m'avez quittée, vous craignez de revenir ; quand la pitié ou la fauſſeté vous ramene, l'ennui vous ſaiſit auſſitôt ; vous craignez de reſter, vous avez des affaires : des affaires ! En aviez-vous quand vous voulûtes que l'unique pour moi fût de vous adorer ? En aviez-vous quand vous

étiez occupé de l'incertitude de votre conquête? Les momens alors, les momens ſi doux pour moi, ſi courts pour vous, n'étoient marqués que par les tranſports de votre cœur; aujourd'hui c'eſt votre montre qui les marque: ingrat, voilà le fruit de ma crédulité.—Mais vous me confondez, Flora; vous me déſeſpérez; je n'ai pas la force de répondre; je doute même d'avoir bien entendu: quoi! l'Amant le plus tendre, le plus fidéle?.... C'eſt un ſonge aſſurément; il n'eſt pas poſſible que votre eſprit ſoit devenu ſi ſoupçonneux & ſi injuſte.

Les explications ſont à l'amour ce que le ſoleil eſt à la terre; elles diſſipent l'obſcurité, & écartent les nuages. Nous nous déclarâmes bien ingénuement ce que nous penſions; & les ſoupçons furent détruits. Ces affaires que je lui reprochois avoient été réelles; mais il venoit de les terminer: ces airs françois qui m'avoient allarmée, n'étoient qu'un reſte de la maniere d'être qu'il avoit du ſe faire dans un pays où l'on paſſe pour ſot quand on ne paroît pas fat: enfin ſur tous les points il ſçut ſi bien ſe montrer innocent, que je l'aurois cru préparé à le paroître, ſi ſes yeux ne m'avoient garanti la vérité de ſes diſcours. Tu juges qu'à préſent la douceur la plus pure regne dans nos cœurs! Nous jouiſſons de cette tranquillité d'eſprit, où l'ame,

examinant agréablement ſes ſentimens, les rend à chaque inſtant plus tendres par l'opinion qu'elle a de leur objet & de leur conſtance; elle ſe dit cet état durera toujours; & c'eſt le comble de la félicité; elle ſe promet d'en être toujours digne; elle éprouve que l'amour épure une ame dont il fait le bonheur; & elle trouve l'innocence dans un plaiſir ſur lequel on lui avoit donné de fauſſes idées. Oui, chere Pompéïa, il faut que je m'explique avec toi ſur cette circonſtance de mon bonheur. J'ai perdu, en me rendant digne d'aimer, cette crainte de m'avilir qu'on m'avoit dès long-tems inſpirée. Il entre dans notre éducation des préjugés qui s'enracinent; & notre plus grand étonnement eſt, dans la ſuite, d'en triompher. C'eſt au ſentiment que nous devons cet avantage: j'ai été éclairée par l'ardeur des miens; j'ai ſenti qu'il n'étoit pas poſſible qu'une paſſion, qui d'abord par ſa nature étoit une choſe ſi douce & ſi charmante, pût nous dégrader quand nous n'y cherchions que la perfection, & le bonheur d'un être eſtimable: j'ai vu qu'on généraliſoit trop la défenſe de ſe livrer à ce doux penchant; & que s'il étoit des cœurs corrompus à qui l'intérêt général exigeoit qu'on interdît l'amour, il étoit des cœurs purs, au contraire, à qui ces mêmes vues d'ordre exigeoient qu'on l'ordonnât. Je ne

diſſerterai pas ſur cet objet ; tu m'entendras mieux que je ne pourrois m'expliquer ; & je ne prétends pas d'ailleurs dogmatiſer, & raiſonner philoſophiquement. Il me ſuffit d'être heureuſe ſans trouble, & que tu le ſaches. Adieu, chere amie.

LETTRE XIX.

OUI, quand on ſe complaît à enviſager toute la vérité d'un principe, on en étend bientôt la conſéquence, & l'on peut avoir tort ; quand on raiſonne ſur l'amour, comme je fais, on ſe rend aiſément libre, & l'on peut aller trop loin. Tel eſt mon état, tu l'as deviné ; je ne m'excuſe point ſur ma foibleſſe ; mais je raiſonne pour arrêter le progrès de la honte. La honte eſt le partage des cœurs vicieux ; le mien ne l'eſt point ; j'ai combattu autant que je l'ai pu, j'ai ſuccombé ſans mépriſer le devoir, je me ſuis égarée, & non révoltée ; j'ai le droit de m'eſtimer encore. Je ſais que je dois un tribut d'embarras, de regrets, de confuſion aux perſonnes honnêtes ; mais je ſuis libre, & mon Amant eſt libre ; ſi les convenances, ou plutôt l'orgueil, ne permettent pas à ſes parens de conſentir à notre union, du

moins mes vœux & ma conduite décente me rendent-ils digne des égards ; & c'eſt réparer une faute autant qu'elle peut l'être, que de ſonger à les mériter. S'il eſt des Sages dignes de reſpect, que mon intérêt anime, que la vertu inſpire, qui me parlent de ma faute par un de ces motifs, je leur dirai : il ne manqueroit rien à mon innocence & à votre édification, ſi mon Amant & moi avions l'heureuſe liberté de vous ſauver l'irrégularité qui vous choque ; ne me puniſſez point des torts de la fortune, & ne vous trompez point aux ſentimens de mon cœur. A l'égard de ce tribut de honte que le monde, moins innocent que nous, exigera inſolemment de moi, je ne le payerai point, & ne croirai pas devoir m'y ſoumettre. Je montrerai hardiment mes enfans, ſi j'en ai, à ces hommes libres, dont le barbare orgueil ou l'infâme avarice proſcrit les leurs malgré l'autorité d'un choix honnête ; je les montrerai de même, & plus hardiment encore à ces meres mépriſables, qui, ſous le beau nom de l'Amour, n'ont prêté leur flanc qu'à la débauche, ou au vil intérêt : plus juſtement encore oſerai-je braver ces femmes infidelles qui ſouillant ſans remord le lit d'un époux, impoſent les remords à qui pourroit leur dire, *vous me ſcandaliſez*. Repaſſerai-je ici tant d'êtres criminels, tant de monſtres des deux

ſexes, qui s'arrogent audacieuſement le droit de la ſévérité contre toute foibleſſe pardonnable, parce que leurs forfaits ſont inconnus ou impunis ? Non, je les mépriſerai aſſez pour ne t'en pas parler ; mais je ne m'avilirai pas juſqu'à m'humilier devant eux.

Je te fais connoître mon cœur tout entier ; je te peins une ſituation qui ne peut pas exiſter ſans douceur, & une ſécurité qu'on ne peut pas éprouver ſans vertu ; tu me vois ſoumiſe à la Loi, dévouée à l'amour, eſtimable malgré la foibleſſe, heureuſe malgré le regret. Ne me condamne pas ; & défens à ton cœur de changer pour moi ; éloigne des idées rigoureuſes qui nuiroient à l'amitié ; épargne-moi des reproches qui ne me feroient pas changer, & des conſeils qui me feroient ſouffrir : je veux être ce que je ſuis, penſer comme je penſe, aimer comme j'aime, t'être toujours également chère ; jouir enfin de mes ſentimens & des tiens.

LETTRE IV.

LA réponſe renferme préciſément les choſes que je deſirois & que j'attendois : tu ne pouvois m'en dire moins, & je n'en dois pas exiger davantage. Contente de toi, tranquille ſur la ſituation de ton eſprit, je vais continuer à te faire part des moindres détails dignes de t'intéreſſer.

Je me reproche plus que jamais mes premiers ſoupçons, & je te prie de les oublier à jamais. Rien de ſi tendre & de ſi aimable qu'Auguſtino. Ce n'eſt point cette vivacité des cœurs qu'enflamme notre climat ; c'eſt de la tendreſſe plus que de la paſſion; c'eſt un ſentiment formé pour ne jamais connoître de diminution. Ma pétulente imagination n'en ſeroit pas tout-à-fait ſatisfaite, ſi j'avois les moindres raiſons de croire qu'il ne m'aime pas ſans partage; mais raſſurée, comme je le ſuis, par mille choſes touchantes, j'adopte volontiers le préjugé de conſtance qui s'établit dans mon cœur, de cette façon d'aimer. Je n'ai jamais tant compris, que depuis quelques jours, combien il eſt naturel qu'un feu ardent cauſe des inquiétudes pour ſa durée ; & je crois que ſi dans notre patrie nous ſommes ſi ſenſibles à

l'inconſtance, c'eſt que nous ne nous donnons pas la peine de penſer que par la nature de nos violens ſentimens, nous devons être difficilement fidéles. D'autres réflexions s'uniſſent à celles-ci, pour l'entiere juſtification d'Auguſtino; car il n'eſt rien de raiſonnable qui ne s'offre ſans ceſſe à mon eſprit pour embellir encore ſon caractère. Il a voyagé avec fruit; il a étudié le bon de chaque Nation, & ſe l'eſt approprié; il a ſoumis ſon ame aux loix de l'imitation; & il eſt devenu un compoſé d'excellentes choſes, parce qu'il a vu d'excellens modeles. Or il n'eſt pas étonnant qu'il ait ſongé à modérer la vivacité Italienne, qui réellement a des inconvéniens que moi-même je ne puis me diſſimuler, quoique je ne vouluſſe point n'aimer pas comme j'aime. Ainſi je ſuis ſatisfaite; je ſuis tranquille; je jouis du bonheur d'être aimée d'un homme aimable; & j'ai encore le plaiſir de le juſtifier.

Hier il vint me voir de bonne-heure, & il m'aborda avec ce ſourire tendre & gracieux, qui forme le plus charmant coup-d'œil pour une Amante ſenſible. Je viens vous propoſer une partie avec moi qui ne vous déplaira pas, me dit-il..... En eſt-il qui puiſſent me déplaire quand je dois être avec vous? répondis-je.—Non, chere amie, toujours ce plaiſir te prévient en faveur de ce que je te propoſe;

poſe ; mais aujourd'hui tu ſeras avec moi d'une façon plus particuliere : nous irons à la campagne ; nous chercherons quelque allée retirée ; nul bruit n'interrompra nos ſoupirs; nous n'aurons d'autre témoin que l'Amour. Puiſſe-t'il te rendre heureux autant que je te trouve aimable, répondis-je ! c'eſt le vœu que je forme tous les jours, en m'attachant plus tendrement à toi : mon bonheur ne m'eſt rien ; mais le tien ! .... Ah ! Auguſtino, je ne puis te rendre ce que je penſe à cet égard ; & tu ne peux l'imaginer ſi tu n'aimes pas comme moi.

Il m'embraſſa, & nous partîmes bientôt. Le jour ſembloit préparé par l'Amour. Des nuages légers arrêtoient la pointe des traits du ſoleil ; une brillante tranſparence invitoit nos yeux à ſe promener dans les airs ; nous les ramenions ſur la verdure, qui doucement agitée par le Zéphir, nous invitoit à nous repoſer ſur chaque pelouſe. Les oiſeaux ſembloient chanter notre tendreſſe. Cette allée qu'Auguſtino s'étoit promis de chercher, s'offrit bientôt à nos regards, & ce fut lui qui la découvrit le premier. Nous y entrâmes avec ce doux frémiſſement qu'éprouvent deux ames embrâſées, quand elles vont être ſans témoins. La ſolitude excite & développe tous les ſentimens d'un amour mutuel ; l'ame alors parle un langage plus tendre, plus ingé-

nu, & plus intéreſſé ; tout ce qu'on dit eſt animé par le deſir ; en marchant on ſonge qu'on arrive vers le terme qu'on a vu de loin ; en s'aſſeyant on ſent qu'on y touche, & qu'il eſt tems d'arriver. Je te peins ici une ſituation que j'ai éprouvée ; & ma franchiſe ne t'étonnera pas après mon premier aveu. On va aux champs, & l'on ſe dit l'un à l'autre, nous marcherons ; mais ce n'eſt pas véritablement ce que l'on penſe ; l'ame eſt inſtruite, d'avance, des ſentimens qui la ſaiſiront à l'aſpect du premier gazon ; elle laiſſe parler la bouche, parce qu'elle eſt aſſez honnête pour craindre de s'expliquer ; mais elle ſeroit bien fâchée qu'un jour heureux finît ſans qu'elle eût été devinée.

C'eſt ce que j'ai éprouvé. Juge du jour que nous paſſâmes enſemble ! Nous nous promenâmes peu ; c'eſt t'en dire beaucoup. Je fis une foible attention à ce qui m'environnoit. Une fois arrivée à cette allée charmante, je ſentis que le grand intérêt pour moi n'étoit pas dans la beauté du lieu. Reſter où j'étois, & toujours penſer qu'on ne viendroit pas nous y interrompre, fut l'unique vœu de mon ame, & l'unique penſée de mon eſprit. Auguſtino, moins concentré que moi dans cette ſituation, en écoutant languiſſamment les oiſeaux, me vantoit la beauté des orangers qu'il, vouloit aller admirer.

Ah ! lui dis-je, nous les verrons tantôt ; ces oiſeaux ſemblent s'épuiſer pour nous, ils méritent la préférence ; qu'ils ſont heureux, & que je ſens bien leur bonheur ! .... J'en voyois qui l'étoient en effet par leur tendreſſe ; je ne les perdois point de vue ; j'eſpérois qu'Auguſtino tourneroit les yeux ſur eux ; il étoit occupé d'un papillon. Qu'ils ſont charmans ! m'écriai-je pour le diſtraire ! qu'ils ſont intéreſſans ! Ah ! mon ami ! .... Il les regarda ; il me regarda enſuite : ah ! Flora, me dit-il tendrement, je conçois pourquoi vous aimez mieux les oiſeaux que les orangers ..... Une rougeur aimable colora ſes joues de lys ; ſes yeux plus animés inſtruiſirent les miens du trouble de ſes ſens ; un mouvement tendre, un mot plus expreſſif ..... Qu'on eſt heureux quand on s'entend ſi bien !

Fortune qu'on vante, & que je connois peu ! plaiſir de régner, toujours pénible, ſouvent cruel ! non, vous ne pouvez valoir un moment de cette ivreſſe. Momens uniques, enflammez tous les jours mon cœur par le ſouvenir de vos charmes ; ſoyez toujours préſens à mon eſprit, toujours fidéles à me peindre l'ardeur de mon Amant ; & ſi vous devez jamais ceſſer d'être pour lui-même un objet de bonheur, que ma vie s'éteigne, que le tombeau s'ouvre ſous mes pas.

Je voudrois pouvoir te dire à quoi nous employâmes l'après-dînée ; mais je me ſuis épuiſée à te tracer les charmes de la premiere moitié du plus beau jour ; acheve toi-même le tableau ; tu le peux, en connoiſſant ma tendreſſe : repréſente-toi une Amante cherchant ſon deſtin dans les yeux qu'elle adore, & dans les réponſes aux plus tendres queſtions ; marchant à côté d'un Amant, avec cette vivacité que donne le plaiſir de le ſuivre ; admirant de belles choſes qu'il voudroit pouvoir lui offrir, & dont aucune ne vaut le moindre des cheveux qui voltigent ſur ſon front ; badinant ſur le ſérieux avec lequel il contemple ces riens indifférens ; ſe plaignant de n'être pas tout pour lui ; & pourtant appréciant les connoiſſances qu'il montre dans l'explication des beautés, des grandeurs & des difficultés de l'art, qu'elle lui demande quelquefois : enfin repréſente-toi une folle (bien ſage) qui ne voit qu'un objet, n'a qu'une penſée, & ne peut ſonger qu'à ce moment où elle éprouva quelque choſe de bien ſupérieur au plaiſir de l'admiration. Voilà ton amie, ſon hiſtoire, ſon cœur, ſon eſprit. Tu concevras mieux ce qu'elle fut, ce qu'elle ſentit, la nuit qu'elle a paſſée, & ce qu'elle deſiroit peut-être encore en ſe rappellant ſon bonheur, ſi jamais tu deviens ſenſible.

LETTRE V.

VOICI une de ces Lettres faites pour amuſer l'imagination plus que pour intéreſſer le cœur. Tu la compareras à un de ces momens de la vie la plus remplie, où il n'eſt pas poſſible d'éviter la végétation. On prétend aſſez généralement que la nature s'eſt comportée avec prudence, en ménageant des repos à notre ſenſibilité ; & que ſi l'activité de notre ame étoit toujours en exercice, les reſſorts en ſeroient bientôt uſés. Je laiſſe dire, & Phyſiciens, & Métaphyſiciens ; mais combien tout bas mon cœur les contrarie ! Je ſens que mon ame immortelle ne doit pas être comparée à de viles machines faites pour s'uſer par le trop grand uſage. Te dirai-je plus ? Si je pouvois concevoir que cet état d'épuiſement fût à craindre, je ne l'enviſagerois qu'avec horreur, & je n'aimerois plus qu'avec effroi. Quoi ! il ſeroit poſſible qu'un jour ces ſentimens & ces plaiſirs qui m'occupent ſi tendrement, qui me tranſportent hors de moi, toutes les fois que l'idée de leur objet, & l'eſpoir de leur durée frappe mon imagination ; il ſeroit poſſible, dis-je, qu'une ardeur ſi vive, & des vœux ſi remplis perdiſſent un jour

le charme & l'heureux pouvoir qui ſont aujourd'hui le deſtin & le bonheur de mon ame ! Il ſe pourroit que cette ame qui ſe ſent ſi ennoblie par une paſſion où tout eſt pur, élevé, digne de la contemplation des regards les plus ſévères, perdît, un jour, cette idée de perfection qu'elle a d'elle-même, & de ſa fidélité ; & qu'élevée ſi haut aujourd'hui par la main de l'Amour & des plaiſirs, elle tombât dans l'abîme profond du ſommeil & de l'indifférence ! Non, je ne puis le croire ; je ne puis penſer, du moins, que ſi cette révolution étoit poſſible, je fuſſe capable d'en ſupporter l'humiliante horreur. De toutes les penſées que peut me donner cette affreuſe ſuppoſition, la moins triſte, c'eſt que la confuſion & la douleur auroient bientôt abrégé le tems de mon opprobre, & de mon ennui : oui, chere amie, je ne pourrois vivre long-tems avec tant de raiſon de me mépriſer, & de regretter des jours ſi heureux ; j'y ſuccomberois & par l'excès de mon ennui, & par l'effort de ma volonté.... je ne veux pas prévoir tout ce que je ſerois capable d'inventer pour me ſauver du ſpectacle de moi-même : ces confidences ne ſe font point, ces preſſentimens ne s'avouent pas ; mais réellement je m'imagine, j'oſe penſer, je crois ſentir..... Ah ! chere amie, écartons ces triſtes idées, diſſipons ces noires vapeurs.

Que je ſuis loin des choſes que j'avois à te dire ! que j'ai perdu de vue mon objet ! Effet ſenſible du pouvoir de l'Amour ! On dit ſans deſſein un mot ; & tout de ſuite ce mot, ſemblable au foible nuage qui commence au loin la plus affreuſe tempête, nous jette dans des écarts épouvantables, & nous entraîne dans des diſſertations dont l'ame reſte plus affectée qu'elle ne voudroit. Je crois que c'eſt mon état. Pour m'en tirer, je me hâte de ſuivre le projet que j'avois quand j'ai commencé.

Je voulois te faire part d'une converſation que j'eus hier avec Auguſtino, ſur quelques particularités de ſes voyages ; particularités qui ne touchent que le ſentiment & les mœurs ; car tu juges bien qu'un eſprit comme le mien n'eſt guères capable de s'occuper de politique, art de tromper ; ni de ſcience, art de mentir !

Nous nous étions entretenus pendant quelques momens du caractère général des Nations qu'il avoit parcourues, & ſur-tout des femmes de ces mêmes Nations ; car j'avois mon intérêt à l'interroger à cet égard ; & j'allois l'écouter avec plus d'attention ſur la maniere de penſer des François & des Françoiſes, lorſqu'il me dit : c'eſt ici la partie la plus eſſentielle de mes voyages, & la plus difficile à bien rendre. Ce n'eſt que par hazard, pourſuivit-il, ou que par l'étude la plus ſuivie qu'on peut ſoupçon-

ner qu'ils penſent ; mais quand on eſt une fois parvenu à percer l'enveloppe, qui d'abord les dérobe aux regards de la ſimple curioſité ; quand le jugement qu'on cherche à porter d'eux eſt devenu facile par l'uſage & la communication, alors on apperçoit des qualités qui font deſirer de les connoître davantage, & de ſe les attacher. Je ſuis perſuadé que la raiſon d'un François eſt intéreſſante, éclairée, douce & ſolide, & que ſon amitié eſt agréable & ſûre : je n'ai pu m'en convaincre autant que je l'aurois deſiré, parce que j'ai d'abord craint leur attachement ; & qu'il m'a fallu ſonger à les quitter quand j'ai été perſuadé que le goût qu'ils commençoient à m'inſpirer, pouvoit être un bonheur pour moi .... Et les femmes, lui dis-je, les avez-vous également définies, & quittées ſans les aimer ? Les femmes ! reprit-il avec un embarras qui ne m'échappa point, les femmes ! Pluſieurs ont les qualités d'un homme, quelques-unes ſont au-deſſus ; & bien peu ont les plats défauts qui dégradent leur ſexe dans les autres climats.—Ainſi vous les avez diſtinguées ? Vous vous êtes plu dans leur commerce ? & ſans doute vous n'avez pu vous empêcher d'en aimer quelqu'une ?—Je n'aurois pu m'en défendre, ſi j'avois écouté le penchant qui m'y portoit ; mais j'eus ſoin d'abord de me faire

faire des craintes, quoique j'aimaſſe à les eſtimer ; & celle ſur-tout de les trouver trop aimables me ſauva, parce qu'elle me défendoit contre ma foibleſſe, ſans les avilir.—Vous voulez que je croye que vous n'en avez diſtingué aucune, quand vous en parlez avec tant de complaiſance ?—Non, j'en ai diſtingué pluſieurs, & c'eſt pourquoi j'en parle avec cette complaiſance : je ne le diſſimule point, parce qu'il ne faut jamais cacher qu'on fut capable de juſtice.—Qu'entendez-vous par diſtinguer ? mon ami ; il me ſemble que vous craignez de vous expliquer clairement ; ah ! certainement vous avez aimé en France.—Je l'avouerois, ſi cela étoit, reprit-il en rougiſſant ; ou plutôt je n'aurois pas à vous l'avouer, car je ſerois reſté auprès de celle que j'aimois : non, pluſieurs goûts incertains m'ont ſauvé d'un ſentiment plus tendre ; & je n'en ai préféré aucune, parce que j'accordois à pluſieurs l'hommage d'empreſſement que leurs différentes qualités méritoient à mes yeux.—Auguſtino ! tu me trompes ; à ton âge voir pluſieurs femmes qui plaiſent, & n'en aimer aucune ! Cela eſt impoſſible.—Cela eſt poſſible, & même vraiſemblable quand on n'éprouve point cette fougue des ſens dont mon âge eſt trop ſouvent l'eſclave & la victime ; ce ſont eux qui occaſionnent ces déciſions

promptes qu'on attribue au ſentiment ; & je crois que quand on n'a point cette incommode vivacité qui dédaigne les plaiſirs de l'eſtime & du goût, comme chimériques ou froids, on peut être heureux ſans choix & ſans paſſion, pendant quelque tems du moins, auprès de pluſieurs femmes dignes tour à tour d'êtres choiſies.

Je trouvois aſſez plauſible ce qu'il me diſoit ; & ſans cet embarras que je lui voyois, ou que je croyois lui voir, je n'aurois pas eu le moindre doute de ſa ſincérité. Je lui avouai que je ne le croyois pas tout-à-fait, & que c'étoit ſa faute. Je ne ſuis point ſurpris, me dit-il, qu'il te reſte de l'inquiétude, & que ce ſoit ma faute ; l'objet de la converſation eſt important pour toi ; car on aime à inſpirer les premiers ſentimens ; & lorſqu'on a goûté le plaiſir de s'en flatter, on craint de le perdre, & on le perd ſouvent par un mot mal interprété. De mon côté, je craignois cette révolution, je tremblois de répondre à tes queſtions, je voyois combien tu ſerois prompte à t'affliger ſi tu venois à m'entendre mal ; & je balbutiois juſqu'aux choſes que j'aurois du dire avec plus d'aſſurance.—Ah! lui dis-je, tu définis mon cœur, & je vois les ſentimens du tien: jamais je n'oublierai ni l'inquiétude que tu m'as donnée, ni la maniere dont tu me raſſures : que

l'une & l'autre deviennent, pour tous deux, le gage éternel de nos ſentimens.

Tu vois, chere amie, tu vois combien j'aime cet homme-là! Ma paſſion ſaiſit tous les prétextes pour ſe déclarer : un mot me cauſe des allarmes; un mot me donne des tranſports. Une tête froide craindroit de voir augmenter un mal ſi doux ; pour moi je ne deſire que d'aimer un jour davantage ; je ſens que cela n'eſt pas poſſible ; & c'eſt la ſeule eſpéce de chagrin que je puiſſe avoir quand je ſuis ſi ſûre d'être aimée.

LETTRE VI.

TU te ſouviens qu'avant notre ſéparation, ta gaieté ſouriant à tout, me reprochoit de ne jouir de rien? Tu ne concevois pas qu'une rêverie continuelle, accompagnée de beaucoup de froideur extérieure, me rendît ſolitaire au milieu du monde & du tumulte. L'énigme s'explique à préſent. Tu juges que deſtinée à aimer comme j'aime, une profonde méditation devoit conſtamment m'occuper; qu'une attention non interrompue aux objets faits pour intéreſſer, ne pouvoit me laiſſer goûter ces riens qui ſont tout pour les eſprits légers. L'ame ſenſible ne

ſauroit ſe diſtraire de l'examen d'elle-même; ſes qualités, ſes vœux, ſes beſoins, ſon avenir, abſorbent toutes ſes penſées. Toujours ramenée à cet état de méditation, de privation, de fermentation; attendre & chercher un objet, s'interroger & ſe connoître, corriger ſes défauts, jouir de ſes diſpoſitions, ſont ſon unique ſoin & ſon unique plaiſir. L'eſprit ſuperficiel, l'homme inſenſible ou ſans idées, ne ſauroient concevoir combien dans cet état une ame eſt occupée: un extérieur d'indifférence les abuſe; le néant ſe peint à leurs yeux; ils refuſent juſqu'à la penſée à cet être ſi ſupérieur à eux par l'activité ſecrette de ſon eſprit: c'eſt ce que tu vois de quelques filles tendres & ſilentieuſes, traînées dans le monde par l'uſage, importunées par les Petits-Maîtres & les oiſifs, inſenſibles à la plaiſanterie même qui les inſulte poliment, jugées impitoyablement ſur la plus trompeuſe apparence: on les dédaigne ne pouvant les aimer; on les mépriſe n'ayant pas l'eſprit de les connoître.

Tel fut mon ſort pendant long-tems. Oh! combien j'offre aujourd'hui de ſujets de réflexion à ces hommes qui crurent me définir! Combien tu dois être étonnée toi-même, en comparant ton amie à cette Flora dont tu t'étois fait une ſi fauſſe idée!

Tu conçois qu'un cœur qui put ſentir ſi bien le beſoin d'aimer, doit être aujourd'hui dominé par l'Amour ! Rien n'égale en effet le pouvoir qu'il exerce ſur moi. Un feu brûlant me ravit juſqu'à la liberté d'eſprit néceſſaire à la contemplation de mon bonheur : imagine-toi un tourbillon de flâme ſans ceſſe agité par les airs ; c'eſt ma ſituation : toujours conſumée, & toujours agitée, je ne trouve du repos que dans les bras du ſommeil. Ce calme même dure peu ; des ſonges, des mouvemens intérieurs trompent ſans ceſſe la nature qui croit ſe repoſer : quand je m'éveille, ſouvent un accablement inconcevable m'apprend combien peu mon ſommeil a été tranquille.

Tel eſt mon état. Tu croiras devoir me plaindre ! Ah ! laiſſe-moi te raſſurer. Il n'eſt rien de réel, d'agréable, de néceſſaire, d'important que l'Amour : tout trompe, ou tout laſſe bientôt dans le monde ; on s'attache à des chimères qui humilieroient l'amour-propre ſi leur courte durée laiſſoit le tems de raiſonner ſur le vil plaiſir qu'elles procurent ; on eſt toujours dans un état d'illuſion ou de baſſeſſe ; nulle ſolidité dans les plaiſirs, nulle nobleſſe dans les peines ; il faut rougir également & des vœux que l'on forme, & des regrets qu'on éprouve. Que l'Amour nous donne une exiſtence

différente ! Juſqu'aux couleurs dont on le peint, tout eſt charmant, tout eſt vrai, tout eſt ſublime. S'il vient à s'éteindre pour un objet, bientôt il renaît pour un autre ; les intervalles ſont remplis par un ſouvenir où l'on ſent plus de réalité que dans les plaiſirs les plus préſens ; juſqu'à la mort, l'Amour ſe reproduit dans des attachemens nouveaux ; & toujours, pour peu qu'on l'éprouve, on eſt plus véritablement & plus noblement occupé que dans toute autre ſituation.

Laiſſe-moi donc à moi-même & à mon Amant. Je m'éloigne de tout pour lui, ſans ſacrifice ; je ne regrette que les jours qui s'écoulent. Crois que je ſuis ſans illuſion ; en peut-il être quand, chaque jour, on ſe ſent & plus liée & plus heureuſe ? Je ne ſais ſi le ſort me deſtine un bonheur toujours durable ; quelquefois de triſtes preſſentimens, de noires penſées mêlent une ſombre couleur au plus beau jour ; & tu as vu déja cette obſcurité ſe répandre dans quelques-unes de mes Lettres ; mais tu peux croire que, quoi qu'il arrive, jamais le pouvoir qui m'enchaîne ne ſera l'objet de mes regrets : contente d'avoir bien aimé, je deſirerai que mes jours finiſſent avec mon bonheur ; & ſi la trempe de mon ame m'eſt bien connue, je crois que mes vœux ſeront remplis. Adieu.

LETTRE VII.

JE ne te ravirai point l'honneur que te fait ta pénétration : ſur quelques mots tracés ſans deſſein, dans un Billet fort court, tu as jugé que j'étois triſte; tu exiges que je confirme ou que je détruiſe tes idées ! Il faut t'avouer que tu n'as que trop deviné : je ne ſçais en effet ce que j'ai, & pourquoi j'éprouve quelque choſe que l'amitié exigeroit que je diſſimulaſſe. Auguſtino ne m'a donné aucune raiſon de me plaindre, ni même de m'allarmer ; il ne fut jamais plus aſſidu ; jamais il ne parut m'aimer davantage ; cependant je ſuis mélancolique, & même agitée : l'eſprit ne peut pas dire ce que je ſens ; mais le cœur ne peut pas s'empêcher de le ſentir : je veux lui impoſer des loix, il ne les reconnoît point ; des battemens & des ſoupirs ſont ſa maniere de m'apprendre ſa révolte ; un trouble inconnu s'empare de moi ; la ſécurité ſe détruit ; je me ſens menacée, pénétrée ; je ne reſpire point. Tantôt en fixant le portrait d'Auguſtino, j'ai preſque ſenti couler des larmes ; je me ſuis levée, j'ai voulu me diſtraire, j'ai couru dans le jardin ; l'air le plus pur n'a pu m'aider à reſpirer librement ;

j'ai cru qu'une incommodité, prête à ſe déclarer, cauſoit mon état : j'ai fait appeller le Médecin ; ſa réponſe a achevé de m'inquiéter ; ſuivant les régles de l'art, je ne ſuis menacée d'aucune maladie: le ſerois-je donc de quelque malheur ? C'eſt ce que je penſe, en ſecret, depuis ce moment ; & je m'attache à mon idée, même en ſongeant qu'elle offenſe mon Amant..... L'Amour eſt quelquefois injuſte, quelquefois cruel ; je l'éprouve en ceci, & je t'ai mis à portée d'en juger ; car je t'ai déclaré d'abord que je n'avois aucune raiſon de ſoupçonner le cœur où je regne : je n'en ai aucune, en effet; & je ne conçois pas comment je puis, ſans honte & ſans remord, me prêter un moment au caprice de ma ſoupçonneuſe imagination. Je quitte la plume de peur d'aller trop loin, & de convertir une ſimple erreur en crime volontaire, en adoptant enfin les idées qui, malgré moi, naiſſent dans mon eſprit.

LETTRE

LETTRE VIII.

AH! Dieu! que viens-je d'apprendre! Quelle horrible clarté diſſipe le nuage qui environnoit mon eſprit! quel ſort affreux m'eſt réſervé! Chere Pompéia! chere amie! pleure avec moi; pleure ſur la plus malheureuſe créature: tes larmes ſont dues à ma ſituation; que ne peuvent-elles couler dans mon ſein pour adoucir la cruelle douleur qui le dévore! Je ne ſuis plus à moi-même; tout eſt fini pour moi; je ne deſire plus que la mort; la mort, qui fait frémir, eſt tout ce que j'enviſage; il n'eſt point d'illuſion qui puiſſe me donner de plus douces penſées; il n'eſt point d'éloquence qui puiſſe me perſuader de vivre..... On m'interrompt..... Je ne puis continuer..... Je reprendrai bientôt la plume..... Un effroyable récit..... la plus horrible nouvelle... Ah! Dieu! Dieu! méritois-je d'être condamnée?... On m'appelle encore; je te quitte; ce ſoir, ce ſoir tu ſeras mieux inſtruite.

LETTRE IX.

TOUTES les idées de tourment & d'horreur naiſſent de ma ſituation : je vois que ceux qui m'approchent, frémiſſent à mon aſpect ; je dois être changée autant que mon ſort..... On n'oſe me parler de conſolation, de courage ; on voit, on ſent que ce ſeroit irriter ma douleur..... Quel courage pourroit ſurmonter la force accablante du coup qui m'écraſe ? Quelle conſolation peut-il reſter à une infortunée dont le plus cruel ſerpent dévore le cœur, ſans pitié ? Non, je fus trop heureuſe pour pouvoir me conſoler ; j'ai trop perdu pour pouvoir deſirer quelque choſe ; je ne veux que la mort ; je l'appelle, je l'invoque ; mes vœux ſont de finir..... O douleur ! que mes ſanglots, que mes larmes, que mon égarement ne peuvent repréſenter, augmente encore, abrége mes jours, ôte-moi la raiſon, la raiſon qui n'eſt plus qu'un tourment..... Tu vis comme j'étois heureuſe ! tu vis comme je méritois de l'être ! Eh bien, le plus lâche mortel trompoit le cœur le plus tendre ; ſon amour n'étoit qu'apparent ; au fond de ſon ame perfide il exiſtoit une paſſion, un engagement....

Un engagement !.... Il oſoit me jurer qu'il m'aimoit ; & ſes ſermens le lioient à une autre ! Il ſe donnoit à moi, & il ne pouvoit diſpoſer de lui ſans être un ſcélérat !.... Un ſcélérat ! Hélas ! il ne croit pas l'être, ſans doute ; ce n'eſt point avec cette ſainte horreur du crime qu'il enviſage les forfaits de l'Amour ; il eſt fait pour ſe complaire dans le parjure ; il eſt heureux en m'immolant.... Je n'en puis plus..... Mes yeux ſont obſcurcis.... Ma main ne peut ſoutenir la plume..... Laiſſe-moi reſpirer ; laiſſe-moi reprendre une force que je perdrai bientôt en te racontant mon malheur.

LETTRE X.

JE conçois ta tendre curioſité ; & je reſpecte le devoir de la ſatisfaire : malgré mon accablement je me hâte de reprendre la plume ; & tu n'auras pas achevé ma derniere lettre que tu recevras celle-ci : celle-ci eſt la plus terrible de toutes ; celle qui coûte le plus à mon cœur : il faut que j'y rappelle tant de ſermens trompeurs, tant de plaiſirs évanouis ſans retour, un ſi beau ſonge diſſipé par un réveil affreux : il faut que j'accuſe, que je dégrade un homme que j'élevois tous les jours au rang des

êtres les plus parfaits ; que je me diſe : » il étoit » indigne de moi ; tandis que je m'épuiſois à mé- » riter ſon amour, il ſongeoit à une autre, il étoit » à une autre ; au ſein de ces plaiſirs qui, pour un » moment, rendent du moins ſincère, il jouiſſoit » de toute la fauſſeté de ſon cœur » .... Je t'avoue que c'eſt l'effort de l'Amour que de pouvoir penſer à tout cela ſans mourir.

Je l'avois quitté un peu avant minuit ; & j'allois me coucher dans cet état délicieux où nous laiſſe un Amant ſatisfait de nous, lorſque l'on frappa à la porte de ma maiſon : un moment après on me remit une lettre..... Une lettre ! .... Ai-je pu la lire ſans expirer ? Ai-je pu en parcourir les horreurs ſans aller les punir ſur l'ingrat dont elles me dévoiloient l'indigne artifice ?.... La voici ; tu juges que je l'ai conſervée ! conçois ce que j'ai pu ſouffrir en la liſant.

» Belle Flora, je ſors de mon caractère pour cau- » ſer du chagrin à une perſonne qui ne m'a jamais » fait de mal : c'eſt pour la premiere fois de ma » vie que j'accuſe, & que j'afflige ; toujours je fis » le bien, toujours j'aimai à le croire ; & ce n'eſt » pas ſans beaucoup de douleur qu'aujourd'hui je » me vois obligée de prendre d'autres idées, & » d'avoir une autre conduite..... vous êtes trom-

» pée, comme moi, par un Amant bien peu di-
» gne de vous, & de moi-même : Auguſtino.....
» Ah ! Mademoiſelle, daignez m'entendre, & le
» le connoître ; daignez apprendre le ſort qu'il
» nous a deſtiné à l'une & à l'autre .... J'ai atten-
» du qu'il fût ſorti de votre maiſon pour vous écri-
» re ; les heures qu'il y a paſſées m'avoient été pro-
» miſes ; il a pu être heureux tandis qu'il me ſa-
» voit dans les larmes ! Combien de fois ne l'a-t'il
» pas été avec la même inhumanité ?.... Vous
» pleurez, à préſent, les plaiſirs qui vous ont abuſée !
» Nous les pleurerons enſemble ; daignez me re-
» cevoir : vous apprendrez ma mort, ſi vous mé-
» priſez ma douleur. »

La mépriſer ? m'écriai-je ; ah ! Dieu ! eſt-il un ſentiment en moi qui ne concoure à me la faire partager ? La mépriſer ? mépriſer une infortunée dont je ſens ſi bien le droit & le chagrin ? ... Qu'on voye quelle eſt la perſonne qui a apporté cette lettre ; qu'on la faſſe entrer, qu'elle vienne ; je veux lui parler, je veux..... Je ſentis que je me trouvois mal, je ne pus continuer ; je perdis connoiſſance : je reſtai près d'une heure ſans pouvoir revenir à moi ; je repris enfin mes ſens ; & en ouvrant les yeux, je vis, je vis à mes genoux la plus belle créature, l'objet le plus touchant..... Il faut ai-

mer, être juſte, & trahie, pour concevoir ce que j'éprouvai dans ce moment.

Je fis relever l'inconnue en l'embraſſant; je la plaçai moi-même, autant que j'avois de force, dans un fauteuil que j'approchai du mien. Je lui pris les mains, en lui diſant: je devine que vous êtes la perſonne qui vient de m'écrire? Raſſurez-vous; votre lettre vient de pénétrer mon cœur; je n'abuſerai point de l'avantage d'avoir été aimée la derniere, car je juge que cela eſt ainſi; je ne ſerai point jalouſe de vous; vous m'inſpirez de l'amitié, je vous crois digne de tous les ſentimens; les miens ſont affreux, mais vous n'en ſouffrirez point; je vous les rendrai utiles; j'en vois le moyen; le tems vous expliquera ce que je ne puis vous dire; raſſurez-vous, & ſoyez ici chez vous-même.

Elle avoit les yeux baiſſés: elle les porta ſur moi. Qu'ils étoient beaux! qu'ils étoient tendres! que les larmes qu'ils avoient verſées les embelliſſoient encore! Je la parcourois avec un intérêt, avec une avidité .... Il l'avoit aimée avant moi; c'étoit là qu'il avoit dépoſé ſes premiers ſermens, c'étoit avec elle qu'il avoit goûté ſes premiers plaiſirs! combien de douleurs m'accabloient à la fois!.... Que je le haïſſois! que l'inconnue me paroiſſoit belle! que les réſolutions que je prenois.... Mais

ne prévenons point les événemens; tu ne ſauras que trop tôt ce qui ſe paſſoit dans mon ame.

Vous ne me paroiſſez point née dans nos climats, dis-je à l'inconnue; je m'imagine, à votre accent & à votre air, que vous êtes Françoiſe. —Oui, Mademoiſelle, je le ſuis: pourquoi ai-je quitté ma patrie? J'y jouiſſois du bonheur, & de l'innocence; j'étois l'eſpoir de mes parens honnêtes; je les abandonnai pour ſuivre un impoſteur; le ciel m'en a punie.—Ne faites pas ces réflexions, lui dis-je, ne ſongez qu'au préſent; Auguſtino peut vous être rendu, & c'eſt à quoi je penſe; vous le poſſédiez avant moi; il eſt juſte que vous ſoyez..... Vous ne ſavez pas de quoi je ſuis capable.... L'aimez-vous autant que vous l'aimiez?—Je l'aime davantage; je n'en ſais pas la raiſon; il s'eſt rendu mépriſable à mes yeux, & je devrois le haïr; mais je ſens le contraire; je ſens qu'il m'eſt plus cher que la vie; & je demande au ciel de m'ôter cet amour, qui n'eſt plus qu'un ſujet de chagrin pour moi.

Chaque mot me pénétroit; chaque inſtant débrouilloit le cahos de ſentimens que malgré moi-même l'amour formoit encore en moi: je voyois que je m'intéreſſois réellement au bonheur de cette fille; & que j'étois aſſez irritée contre Auguſtino

pour le lui céder ſans effort. J'aimois à voir mon état ſe décider ; je me plaiſois à lire au fond de mon ame indignée ; j'aurois rougi d'y trouver de l'oppoſition aux mouvemens de généroſité & de fureur, qui tour à tour la déterminoient au parti qu'elle avoit à prendre. Pour prévenir toute irréſolution, je fis de nouvelles queſtions à l'inconnue ; je ne lui avois pas fait les plus eſſentielles pour moi. Tu vas voir dans quels détails je fus capable d'entrer ; & combien un cœur trompé aime à ſe nourrir de la peine qui le déchire.— Lorſqu'il vous rendit les premiers ſoins, demandai-je, avoit-il cet air empreſſé qu'on peut deſirer dans un Amant? Reſtoit-il long-tems auprès de vous ? Son ardeur étoit-elle toujours égale ? Ne conſultoit-il jamais ſa montre? —Non, jamais ; il ſe plaignoit, au contraire, de la fidélité de la mienne ; j'étois obligée de la conſulter quelquefois, parce que je ne jouiſſois que d'une liberté bornée ; il ne m'y voyoit jamais porter les yeux qu'il ne me reprochât de l'aimer moins que le repos de mes parens ; ſouvent il la retardoit ; toujours il auroit voulu la ſouſtraire à mes regards. Ses ſoins étoient auſſi tendres que ſa vivacité pouvoit le permettre ; car le feu de ſon imagination ne lui laiſſoit pas cette tranquillité qui prévient, ſaiſit, invente les occaſions de plaire : mais

dans

dans les choſes même que j'avois à lui reprocher, combien je voyois de raiſons de me croire aimée! ah! Mademoiſelle, que ce tems fut différent de celui qui lui a ſuccédé!—Lorſque vous vous fûtes rendue à ſes vœux, lui vîtes-vous ſaiſir les occaſions de faire renaître ces momens ſi doux? Les tranſports qui avoient été le premier prix de votre complaiſance, couronnerent-ils les autres momens de ſon bonheur? Imaginoit-il lui-même les moyens de ſe retrouver avec vous dans cette premiere ſituation?—Oh! toujours; il ne ceſſoit d'imaginer; il me forçoit quelquefois de m'en plaindre: il m'expoſoit: il étoit d'une imprudence..... Mais ſes tranſports étoient ſi tendres, quand je cédois, qu'il ne m'étoit plus poſſible de murmurer.—Ne vous eſt-il jamais arrivé d'aller à la campagne avec lui pour y jouir du plaiſir d'être libres?—Nous nous y rendions ſouvent dès le matin, pour y paſſer la journée; & cette journée lui paroiſſoit toujours bien courte.—Aimoit-il les allées couvertes & retirées?—Je ſens, Mademoiſelle, toute la conſéquence de la queſtion que vous me faites; il les aimoit aſſez pour m'y attirer toujours, & pour me faire ſouhaiter quelquefois de l'y laiſſer ſeul.—Il ne vous vantoit pas les beautés de la maiſon, les piéces d'eau, les orangers?—Il avoit la plus grande indif-

férence pour tout cela ; il n'aimoit que le ramage, & le jeu des oiſeaux.

Quelles réponſes ! quelles idées, & quel courroux elles firent naître en moi !.... Des ſentimens trop confus demanderent que je reſtaſſe ſeule..... Le beſoin de rêver fut-il jamais plus naturel ?.... Je fis ſentir à l'étrangère que je ſerois bien aiſe qu'elle me quittât ; pour la faire ſortir plutôt, je lui dis que j'allois m'occuper d'elle, que j'y conſacrerois la nuit ; qu'elle pouvoit compter ſur les ſentimens qu'elle m'inſpiroit. Elle ſe leva pour ſortir : Dieu ! quel coup-d'œil acheva de m'accabler ! Je m'apperçus qu'elle étoit enceinte.... Il faut aimer avec fureur pour ſe faire une idée de mon tourment..... Je dévorai ma rage & mon déſeſpoir pour ne pas retenir cette infortunée ; je la congédiai enfin ; je me vis libre. Hélas ! quelle mer de douleurs s'ouvrit à mes yeux ! & quelle nouvelle ſcène je vais t'offrir ! Je ſuis obligée de m'interrompre, je n'en puis plus : demain je reprendrai cet effroyable récit ; & les premiers rayons du jour éclaireront le fond de mon malheureux cœur à l'amie la plus digne de me plaindre.

LETTRE XI.

JE n'attends pas le jour pour t'écrire : hélas ! eſt-il des nuits pour celles qui ont ſi juſtement perdu le repos ? O chere Pompéïa, que ma vie eſt changée ! que mon ame eſt flétrie ! que je reconnois peu ce ciel qui faiſoit naître pour moi de ſi doux momens ! Lis, lis ; & juge ſi mon ſort eſt tel que je cherche à te le faire enviſager.

A peine fus-je reſtée ſeule, que je ſentis un torrent de larmes inonder mon viſage : je me jettai dans un fauteuil. Les triſtes détails que je venois d'entendre déchiroient mon cœur plus que la perfidie qu'ils me confirmoient : je n'y pouvois penſer ſans me ſentir hors de moi, & prête à mourir.... Il eſt donc capable de vivacité, me diſois-je, & ce n'eſt que pour moi qu'il a connu cette langueur que je prenois pour de la tendreſſe ? Ce n'étoit qu'auprès de moi qu'il avoit des affaires ? Avec elle l'unique ſouci dont il fût capable étoit la crainte de voir diſparoître les momens de ſon bonheur ? Il alloit aux champs avec elle ? Il ne lui vantoit que l'amour de ces oiſeaux qu'avec moi il remarquoit ſi peu ? Elle porte le fruit de ſon amour, elle ſera

mere? Elle aura un gage éternel de ſa tendreſſe? Elle pourra dire, j'ai les premiers droits à ſon cœur, c'eſt moi ſeule qu'il a bien aimée!... Non, tout ce qui peut déchirer un cœur, tout ce qui peut faire abhorrer la vie, tout ce qui peut porter au plus grand déſeſpoir n'approche point de l'horreur de ce que j'éprouvois. Je ne concevrai jamais que cette nuit n'ait pas commencé pour moi la nuit éternelle; je dois à l'excès même de mon déſeſpoir d'avoir pû vivre: l'agitation ſoutient; ſi j'avois eu un moment de calme, j'étois perdue.... Je ne formois point de projet; je ne me demandois point ce que j'avois à faire; je ne voulois rien, je ne penſois point; je changeois de place, à chaque inſtant; je marchois dans ma chambre; je me jettois par terre; je reliſois ſes billets; je me retraçois les traits de l'inconnue; & cet enfant, cet enfant qu'elle portoit dans ſon ſein..... Je paſſai huit heures dans cette ſituation; j'y fus trouvée encore par ma femme de chambre que j'avois renvoyée, ſans lui rien apprendre: Silvia, dont tu connois l'attachement, me demanda, avec effroi, ce que j'avois. Je n'ai rien, lui dis-je, je n'ai rien, du moins, qui puiſſe durer: il faut envoyer chercher, dans l'inſtant, Mario mon couſin; j'ai beſoin de lui, qu'il ſe tranſporte ici, qu'on lui diſe que je l'en conjure.

Il venoit de ſe préſenter une idée à mon eſprit ; je voulois la ſuivre : tu conçois qu'on n'en rejette aucune dans l'état où j'étois ? Je ne m'en promettois rien ; je ſentois que j'étois ſans reſſource, que tout étoit décidé pour moi ; mais c'étoit agir que de m'attacher à quelque choſe ; & l'action conſole, dans ces momens d'horreur.

Mario vint. Je paſſe ſur ce qu'il me dit en me voyant. Vous allez connoître les hommes, lui dis-je, vous allez les connoître. Vous me vîtes heureuſe ? Vous me crûtes adorée ? Le ſort nous trompoit l'un & l'autre ; le plus abominable des hommes ..... Il faut aller chez lui ; il faut lui dire que je ſais tout, que je veux qu'il s'explique entre ma rivale & moi, que j'attends ſa réponſe, que ma porte lui ſera refuſée tant qu'il ne ſe ſera pas expliqué, que ce n'eſt que par vous que je veux ſçavoir le parti qu'il veut prendre ; qu'enfin il ne me reverra plus, s'il me refuſe l'aveu ſincère de ſes ſentimens.

Mario, qui l'avoit cru eſtimable, ne put comprendre ce que je lui diſois ; je le lui expliquai mieux ; je lui appris ce que j'avois ſçu, la veille ; je lui dis tout ; & je le vis auſſi pénétré que moi. Il partit en me faiſant eſpérer d'heureuſes nouvelles : il voulut que je penſaſſe que l'étrangère pouvoit être renvoyée dans ſa patrie avec un ſort aſſuré ;

que ſans doute Auguſtino ne balanceroit pas à s'y réſoudre ; que c'étoit moi que vraiſemblablement il préféroit dans ſon cœur, puiſqu'il m'avoit aimée la derniere; enfin il me dit tant de choſes que je ſentis la confiance tromper, un moment, ma douleur.

Que ces momens ſont payés cher par les ames comme la mienne ! Le moment le plus affreux de ma vie ſera, ſans doute, celui où le voyant revenir, je jugeai, par ſon air conſterné, qu'il falloit perdre toute eſpérance. Je n'ai pas beſoin que vous m'inſtruiſiez, lui dis-je; le coup eſt déja dans mon cœur..... Je tombai dans un fauteuil ; je n'y perdis pas connoiſſance; le ſentiment de ma douleur étoit ſi grand qu'il m'empêcha de m'évanouir. O chere Flora, me dit Mario, en me ſerrant la main, chere Flora ! que deviens-je en vous voyant dans cet état ? ..... Il eſt plus cruel que vous ne l'imaginez, lui dis-je; ce que je ſens ne peut ſe concevoir; je ſouffre un tourment horrible..... Mais apprenez-moi ce qu'il a répondu ; peut-être n'eſt-il pas inexcuſable; peut-être le parti qu'il prend eſt-il plus juſte que je ne crois ; je ne ſuis pas aſſez tranquille pour lui prêter de bonnes raiſons ; mais s'il en donne, s'il ne céde qu'à des motifs dont la juſtice ſe cache à mes yeux, je pourrai peut-être lui pardonner ce qu'il me fait ſouf-

frir..... Voici ſa réponſe, dit Mario, puiſque vous la voulez ſçavoir. Il aima cette fille en la connoiſſant ; un ſentiment profond l'attacha à elle, il l'enleva à ſes parens, il lui fit mille ſermens de ne jamais l'abandonner, il l'amena ici ; il vous vit, il fut frappé de vos charmes, il ne put en combattre l'empire ; il ſe flattoit que ſon amour pour vous ſeroit aſſez fort pour pouvoir s'arracher à Julie ; il y travailloit, après s'être aſſuré de votre tendreſſe ; il alloit oublier ſes ſermens, & l'éloigner de lui, lorſqu'il s'eſt apperçu qu'elle étoit enceinte : il étoit trop tard pour renoncer à vous, ou pour renoncer à elle ; la nature & l'amour lui preſcrivoient de vous conſerver toutes deux ; il en avoit pris la réſolution, & vous euſſiez été toujours aimée ; mais puiſque vous éxigez qu'il ſe décide, qu'il préfére Julie ou vous, il prend malgré lui ſon parti ; la nature eſt ſa loi ; & il ſe flatte de votre eſtime en renonçant à vous..... Renoncer à moi, m'écriai-je, renoncer à moi ? ... Il peut le penſer ? Il a pu le dire ?..... Miſérable mortel !..... Fille infortunée !.... tant de ſermens ? tant de ſoins pour me ſéduire ? .... Je ne pourſuivis pas ; je ſentis mon eſprit s'égarer.

Vouloir que Mario me laiſſât ; & lui permettre, pour l'obtenir, de travailler à ma guériſon, fut ce

que je fis, & ce que je dis. Il ne s'obſtina point à me donner d'inutiles conſeils ; il ſentit qu'il falloit laiſſer agir mon eſprit ſeul ; il me quitta, & je pus contempler à loiſir toute l'horreur de ma deſtinée. Ici tu vas voir à quel excès peut nous entraîner un amour malheureux ; tu remercieras le ciel de ne t'avoir pas fait naître plus capable d'aimer. Mais laiſſe-moi reprendre haleine : je ſuis ſi foible, ſi accablée, que je ne concevrois pas que j'aie pu écrire deux heures de ſuite, ſi ce n'étoit à toi que j'écris, & ſi j'étois moins attachée au triſte ſujet que je traite.

LETTRE XXI.

LEs viciſſitudes de la vie laiſſent-elles concevoir qu'on puiſſe avoir une ame ſi capable de s'affecter ? Cette ſcène d'inconſtance & de révolutions qui ſe renouvelle ſans ceſſe à nos yeux ne devroit-elle pas être ſi accoutumée, que rien n'étonnât plus l'eſprit ? Il faut que la raiſon ſoit bien vaine : mais je réfléchis vainement ſur cela ; l'ordre de notre foibleſſe eſt établi ; & la nature eſt ce qu'elle peut être. Fatalité ! fatalité ! ma chere amie ; ta Flora éprouve ſon influence ; & l'épreuve ira plus loin. . . . Je

ne

ne condamne pas l'excès de ton affliction ; je ſens que tu dois me plaindre ; je te dirai plus ; je ne ſuis pas fâchée qu'il y ait un être qui ſouffre avec moi ; c'eſt une ſociété dont je me ſens flattée. Quand je ſuis abandonnée de celui qui m'aimoit, quand je me vois ſeule, réduite à penſer que rien ne tient plus à moi, j'entends avec ſatisfaction des gémiſſemens dont je ſuis l'objet, & qui m'apprennent que ce vaſte déſert contient encore un être attaché à ma deſtinée. Ce ſentiment n'eſt pas généreux; il n'en eſt que plus naturel. Tu concevras la nature dans ſes défauts ; hélas ! elle ſe manifeſte à nous, aujourd'hui, d'une façon bien cruelle : quel tableau ſa difformité n'offre-t'elle pas par-tout ? Les malheureux la repréſentent ſans ceſſe avec une fidélité effrayante ; & c'eſt d'eux qu'il faut apprendre à la connoître.

Mais revenons au récit que j'ai à te faire. Dans l'accablement où j'étois, je ne pouvois penſer qu'à ce qui étoit capable de l'augmenter. Je me plus à repaſſer dans ma mémoire tout ce que Mario m'avoit dit. Cette réſolution priſe de me quitter ; cette eſtime que l'ingrat ſe flattoit de conſerver en m'abandonnant..... Mon eſtime ? m'écriai-je, en frappant ma poitrine ; J'aimai à croire que je te la devois ; j'aimai à penſer que tu la mériterois tou-

jours ; tu pus alors te flatter de la poſſéder, tu pus croire que rien ne ſeroit capable de me la ravir ; mais aujourd'hui, aujourd'hui que tu me contrains à la haine, que tu m'apprends à déteſter ces fauſſes vertus qui me ſéduiſirent ; le ſentiment que je t'accorde, la juſtice que je te dois, c'eſt.... Malheureux ! crains que je ne conçoive trop bien le prix que méritent tes forfaits..... Une idée de vengeance commençoit à me pourſuivre. Je t'ai dit que j'avois ſenti mon eſprit s'égarer ? Bientôt je ne m'apperçus plus qu'il y avoit du dérangement dans la fureur dont j'étois agitée ; tout ce que j'imaginai me parut raiſonnable ; je me fis des maximes : punir un perfide, & l'empêcher de commettre de nouveaux crimes ; venger ma gloire outragée, & ne pas ſouffrir qu'un barbare eût l'honneur de faire couler impunément des larmes ; toutes ces idées, qu'on écrit trop hardiment, & que le déſeſpoir adopte, s'offrirent à mon eſprit, & le rendirent égal au ſalpêtre enflammé. Il y avoit ſur ma table de longs ciſeaux que lui-même m'avoit donnés ; je les pris avec fureur : voilà, me dis-je, l'inſtrument de ma vengeance ; je l'ai reçu de toi ; il ſemble que le ciel, qui prévoyoit ton crime, a voulu que toi-même concouruſſes à m'en venger..... Je ſentis une douce joie couler dans mon cœur ;

ma tête s'embarraſſoit de moment en moment ; je pris ma réſolution; je ſongeai à me rendre chez lui; il étoit minuit ; l'heure & l'obſcurité favoriſoient mes deſſeins ; mes domeſtiques furent écartés ; je deſcendis à la hâte ; j'ouvris la porte, & me ſauvai avec une rapidité incroyable. Je connoiſſois ſa maiſon ; il ne m'y avoit menée qu'une fois ; mais la maiſon de ce qu'on aime a ſes routes tracées dans le cœur..... Tu frémis en me voyant dans les rues, ſeule, au milieu de la nuit, expoſée à tout, des ciſeaux à la main, le déſeſpoir dans le fond de l'ame..... Ce tableau eſt affreux..... J'approche du lieu fatal; une lumiere que j'y vois briller détermine la rapidité de mes pas ; je ne marche plus, je vole..... Une puiſſance céleſte fait retentir des ſons touchans ; mon ame eſt cent fois vaincue par les charmes de cette harmonie ; j'écoute, je diſtingue ; c'eſt Auguſtino qui chante, c'eſt ſa guitarre que j'entends : tu ſais comme il la fait obéir à ſes doigts ? Ici elle paroît obéir à ſon cœur ; ce cœur paroît ſenſible à mes tourmens ; il peint ſa ſituation & la mienne dans les vers qu'il prononce ; ces vers s'impriment dans mon cœur : ils ſont encore gravés dans ma mémoire ; je puis les tranſcrire ici ; juge de ce que je ſentis en me les rapportant !

O ciel ! à quel tourment m'as-tu donc condamné ?
Il faut quitter l'objet aimable
Par qui j'étois ſi fortuné !
Lance ſur moi la mort ; ta main impitoyable,
Ta main qui me ravit ce qu'elle m'a donné,
En me laiſſant le jour me rend trop miſérable.

Tu concevras ce que je devins en écoutant ces ſons, cet aveu, & ces regrets ſi tendres. Je me ſentis affoiblir par l'excès de l'attendriſſement ; je m'appuyai contre le mur de la maiſon ; je verſai un torrent de larmes. Ces larmes n'étoient plus amères ; j'étois encore aimée ; mais il étoit décidé que je n'avois plus rien à attendre de lui ; & je devois penſer qu'en le voyant, qu'en lui parlant, qu'en lui diſant : » je t'ai donc perdu pour jamais ! » je lui cauſerois un tourment trop égal au mien. La généroſité devint mon génie : je ne me trouvai plus de diſpoſition à entrer chez lui ; je déſirai de revenir chez moi, de rêver à ce que je venois d'entendre, de m'occuper de ſon repos, de lui écrire..... Ces penſées ſont douces après les fureurs ; en te les traçant, j'éprouve encore le pouvoir charmant qu'elles eurent ſur moi.

Je rentrai ; & ſans m'embarraſſer de ce que j'avois à dire à mes domeſtiques, je montai dans mon

appartement ; j'ordonnai qu'on m'y laiſſât ſeule ; & j'écrivis cette lettre, dont les caractères ſont bien mieux tracés dans mon cœur que ſur ce foible papier.

» Je vous ai trop eſtimé pour ne vous pas ſup-
» poſer les ſentimens qu'éprouve un honnête-hom-
» me dans la ſituation où vous êtes ; je dois croire
» que vous avez beſoin de conſeil, & d'aveu de
» ma part pour vous rendre au devoir affreux qui
» exige que vous m'abandonniez. Recevez ce con-
» ſeil, & cet aveu que rien n'eût été capable de
» m'arracher ſi vous m'aviez aſſez peu épargnée
» pour me les demander. Soyez heureux loin de
» moi ; mais ſouvenez-vous toujours d'un cœur
» qui fut aſſez généreux pour conſentir à vous per-
» dre, en prévoyant tous ſes regrets. »

Il y avoit deux jours que je n'avois connu un état auſſi doux que l'étoit celui où je me trouvai après avoir écrit cette lettre : j'étois contente de moi, & c'eſt la plus grande douceur quand on a à ſe plaindre du ſort. Tu devines les conſolations que je trouvai dans le libre examen d'un procédé qui me rendoit ſi ſupérieure à ma cruelle deſtinée ! J'envoyai cette Lettre avec un empreſſement non moins facile à deviner. Lorſqu'elle fut partie, je voulus m'occuper de la réponſe qu'il y pourroit faire : je

m'apperçus bientôt que ce ſoin étoit intéreſſé; que je lui traçois ſes devoirs en contemplant mes vertus; & j'eus honte de mon peu de délicateſſe. Je cherchai à me diſtraire ; tour-à-tour vingt moyens de diſſipation furent eſſayés ; le dernier fut de relire ſes lettres, ſes lettres dont les ſentimens, ſi différens de ceux qu'à préſent je pouvois attendre de lui, devoient aſſurément fixer toutes les idées de mon eſprit, & l'empêcher de ſe porter ſur tout autre objet. L'expédient réuſſit ; & je fus, pendant une heure, ſi accablée de l'exercice que je prenois, que nulle autre penſée ne put m'en détourner. Enfin on m'apporta ſa réponſe ; elle étoit conçue en ces termes :

» L'eſtime que vous eûtes pour moi augmente » les horreurs de ma ſituation ; il m'eſt affreux d'en» viſager le prix honteux dont je la paye. Vous » abandonner eſt le ſupplice le plus capable de me » punir des torts qui m'y contraignent ; & quand » vous m'en donnez le conſeil, vous vous vengez » de moi plus que vous ne croyez..... Je ne pour» rai ni être heureux loin de vous, ni oublier le » bonheur que je perds pour jamais : mon devoir » eſt de me faire des peines ; & j'en trouve de tou» tes formées dans le fond de mon cœur. Soyez » moins malheureuſe vous-même, s'il eſt poſſi-

» ſible, par l'idée des tourmens que je vais ſouf-
» frir. Adieu, chere Flora. »

O pouvoir de l'amour ! ô charme du ſentiment le plus noble, quoique le plus intéreſſé !.... Il me ſeroit difficile de te dire ce que je devins après avoir lu ce billet ; je crois que j'aurois été capable de conduire moi-même ma rivale dans ſes bras. Illuſion, cependant, ma chere, pure illuſion ; la nature n'eſt point aſſez parfaite.... Mais je ne veux pas te prévenir ſur ce qu'il me reſte encore à t'apprendre : attens la lettre que je t'écrirai demain matin ; tu la recevras avant dix heures ; je ſais comme je dois ſervir ton impatience ; l'unique conſolation de ma vie eſt de t'en connoître pour ce qui me touche ; toi ſeule m'as aimée, chere Pompéïa ; toi ſeule as mérité les ſentimens d'un cœur trop capable de s'attacher : hélas ! je ne crus pas être ſi étrangère à celui des autres.

LETTRE XIII.

JE reçois ta lettre, elle me perce le cœur; je vois ta ſenſibilité. Cette fiévre que tu me cachois, & qui te conſume, s'unit à mes horribles maux; tu veux que je la nourriſſe du récit de mes nouveaux tourmens? Je crains l'effet qu'il doit produire ſur toi; je ne me ſoucie pas d'être plainte aux dépens de tes jours; tes jours & ta tranquillité ſont tout ce qui me reſte: chere amie, n'exige pas..... Mais voilà un nouveau billet; tu me grondes! tu me menaces de venir dans l'état où tu es! Non, reſte, reſte loin de moi; tu ſouffrirois trop à me voir; ne nous revoyons plus: je vais t'obéir; ſois contente; mais dévore loin de moi le trait affreux que je vais porter dans ton cœur.... Je ne t'ai pas écrit hier comme je te l'avois promis, parce qu'après avoir commencé ma lettre, je craignis de te cauſer trop de peine. Hélas! ce ménagement va te rendre plus ſenſibles les nouvelles circonſtances dont tu veux être inſtruite.

J'avois écrit une nouvelle Lettre à mon ingrat; je me flattois avec raiſon, ſans doute, de recevoir une nouvelle réponſe. J'avois joint à la lettre un joli

préſent pour Julie, préſent pour la parer, pour l'embellir encore : (vois les ſoins de mon cœur), je me faiſois un doux plaiſir de penſer que tous deux, ſenſibles à mon attention, s'empreſſerent à me montrer leur reconnoiſſance. Vaine attente : à ſept heures du ſoir, lorſque je t'écrivis, je n'avois encore reçu aucune honnêteté de leur part : voilà pourquoi la fin de ma lettre étoit ſi triſte : je prévoyois qu'ils ne m'écriroient pas ; & je ſentois déja le ravage. A minuit, comme j'allois me mettre au lit, je reçus un mot d'Auguſtino. Ce mot étoit froid en le comparant à mon billet ; il s'excuſoit de ne m'avoir pas répondu plutôt ; il avoit paſſé la journée à la campagne ; & ce n'étoit qu'à ſon arrivée qu'on lui avoit remis & mon préſent & mon billet : il me remercioit laconiquement de l'un & de l'autre.

Quelle froideur ! quel retour ! quel prix du procédé le plus tendre ! Il ne falloit pas une imagination bien vive pour ſe frapper d'une conduite auſſi peu conforme aux ſentimens qu'il m'avoit témoignés la veille. Deux torts eſſentiels fondoient le murmure de mon cœur : répondre ſi mal, & avoir été à la campagne ! m'écriai-je ; il a pu ſonger à s'amuſer, & il me ſavoit dans les larmes ! Il a pu oublier la promeſſe de s'affliger de mes peines, de ces peines qui ſont ſon ouvrage ! Il a voulu prouver à Julie

qu'il revenoit à elle avec tout l'amour qu'elle lui avoit inſpiré autrefois ! Il a pu revoir tranquillement des champs, de la verdure, des oiſeaux amoureux, tandis que mon ame accablée avoit à dévorer le tourment de ne pouvoir plus revoir tout cela avec lui !.... Ces réflexions me firent paſſer la plus cruelle nuit : je ne voulus ſeulement pas me coucher ; c'étoit me diſtraire ; c'étoit prendre ſur un tems deſtiné à mes triſtes méditations..... Hier matin j'envoyai chez lui avant neuf heures ; je ne pouvois plus réſiſter au beſoin de le voir ; je voulois me plaindre, je voulois gronder, je voulois mille choſes qui ſont inutiles quand on n'eſt plus aimée, mais qui conſolent. On m'apprit qu'il étoit retourné à la campagne : j'envoyai chez Julie ; elle étoit partie avec lui : ſur le champ, dans la fureur que m'inſpiroit cette nouvelle, j'envoyai chercher une voiture, & j'y montai, une heure après, perſuadée qu'ils pouſſoient l'outrage juſqu'à ſe rendre dans cette allée conſacrée par mon amour. Je m'y traînai ſans réfléchir davantage ; je ne les y trouvai point. Le dépit qui me ſoutenoit diminuant à meſure que j'avançois, je fus contrainte de m'aſſeoir. Je m'aſſis préciſément à l'endroit où peu de jours auparavant j'avois eu un ſort ſi différent. Mon cœur ſe gonfla à l'aſpect de ce lieu, une ſueur froide

couvrit mon front ; je ne pouvois reſpirer ; mes yeux voilés ne diſtinguoient rien. J'uſai, à pluſieurs repriſes, d'une liqueur très-ſpiritueuſe que j'avois eu ſoin d'apporter : mes ſens ſe raſſurerent ; mes yeux purent diſtinguer juſqu'au penchant que le gazon conſervoit encore, depuis quelques jours. C'eſt ici, me dis-je, ici que je reçus les preuves d'un amour que je croyois ſincère ; celles que je donnai du mien ont été bien mal reconnues ; l'infidélité les oublie ; elles ne ſont plus qu'un ſujet de remord pour l'ingrat qui les reçut..... Mes yeux ſe tournoient de tous côtés ; je les élevois juſqu'à la cîme des arbres ; je les portois dans la profondeur des jours ménagés par les eſpaces..... Tout ce qui m'entoure fut témoin de mon bonheur, continuai-je ; aujourd'hui ma peine eſt le ſpectacle que j'y viens offrir ; une félicité trompeuſe n'y laiſſera plus ſubſiſter que les larmes que j'y répands ; l'ingrat y reviendra, peut-être, quelque jour, & ces arbres verront que je fus effacée de ſon eſprit..... Ma triſteſſe augmentoit, à chaque mot ; les ſanglots arrêtoient ma voix : je ne prononçois preſque plus que des ſyllabes : quel état !... Je pénétrois dans l'avenir ; je me voyois abandonnée, étrangère à tout, indifférente à tout le monde : pardonne, chere amie, on croit avoir tout perdu quand on a perdu ce qu'on

aime. Enfin je me levai, je voulus ſuivre l'allée, je formai encore quelques pas ; & j'allois me détourner, lorſque portant les yeux ſur un boſquet peu écarté, j'apperçus..... grand Dieu ! ſi ma foibleſſe fut un crime, ce moment m'en a punie pour jamais. Tu devines, chere amie, tu devines ce que je vis ? Jamais ſpectacle affreux n'a cauſé un pareil ſaiſiſſement..... Un impoſteur, un barbare pouvoit, au mépris des égards dus à ma mémoire, ſonger ſitôt à des plaiſirs ſi capables de m'outrager ? Il pouvoit choiſir le lieu même où il m'avoit juré de n'en connoître jamais qu'avec moi ? Il avoit pu les prévoir, les déſirer, les préparer ?... Qu'on ne s'étonne pas ſi quelquefois la paſſion nous porte à de cruels excès ; il eſt des procédés affreux ; il eſt des hommes qu'aucun excès ne peut punir comme ils méritent de l'être ; & ſans doute, indignée comme je l'étois, irritée au point de ne me plus connoître, je me ſerois avancée, & j'aurois porté ſur lui la main la plus aſſurée, ſi le dépit d'avoir fait un ſi indigne choix n'avoit tourné, ſur le champ, mes réflexions contre moi-même. Ce fut à moi que j'en voulus ; ce fut de moi que je me plaignis ; un homme auſſi coupable ne méritoit plus que mon mépris dès l'inſtant qu'il m'avoit été mieux connu ; & ma ſenſibilité étoit

baſſeſſe. Ce furent ces reproches intérieurs, & ce dépit ſi juſte, qui arrêterent les effets de ma rage. Je ne voulus pas penſer plus long-tems à lui ; j'aurois cru m'avilir tout-à-fait ; je ſentis l'amour-propre me prêter des aîles : je rejoignis, en un moment, ma voiture ; & en rentrant dans ma maiſon, je crus qu'au regret près de ma foibleſſe, qui devoit encore m'occuper triſtement, rien ne ſeroit capable de troubler la tranquillité dont je voulois jouir. Mais, vain eſpoir ! J'éprouvai bientôt que l'amour ne ſe déracine point ; & que ce ne ſont pas les outrages qui peuvent en affoiblir le pouvoir.

Ici je m'interromps ; je t'effrayerois trop ſi je continuois. Ce qui ſe paſſe dans mon cœur, ce que j'y ſens d'affreux doit être épargné à l'amitié déſolée. Le détail des événemens ſoutient ; mais la peinture des douleurs ſourdes eſt toute accablante, toute cruelle ..... Laiſſe-moi dévorer mes tourmens ; laiſſe-moi toute entiere à mes penſées ; tu les condamnerois ; & je ne veux pas que rien puiſſe altérer l'eſpéce de douceur que j'y trouve. Je ſuis réduite à vivre de larmes, & à me faire des images ſombres ; leur couleur, aſſortie à ma ſituation, flatte la triſteſſe de mon eſprit ; je te conjure de ne pas exiger que je t'écrive davantage. Adieu,

chere amie, adieu ; pardonne-moi de n'être pas ſupérieure à une douleur qui va me priver de tes lettres ; je ne ſuis plus à moi-même ; je ne puis plus jouir de rien ; & c'eſt à moi de renoncer à tout ce qui pouvoit me flatter dans des tems plus heureux.

LETTRE XIV.

JE me ſuis attendue à tes vives inſtances ; j'étois d'avance réſolue à y réſiſter ; & ce n'eſt pas à ta lettre que je réponds ; c'eſt à toi, pour t'apprendre que tous tes efforts ſont vains ; j'ai prié le ciel de faire durer ta maladie, & de te retenir loin de moi : il me ſeroit affreux de te revoir ; oui, & c'eſt parce que je t'aime encore que j'éprouve cette répugnance invincible, & facile à concevoir. je ſais comme je ſuis ; & quelle confidence mes yeux pourroient te faire. Que ne puis-je exercer ſur tes penſées l'empire que la fièvre exerce ſur ta perſonne ! Tu ne ſongerois plus à moi. Au nom de Dieu, tâche de te diſtraire ; oublie que je ſuis au monde ; je n'y vis plus que pour me détacher de tout ; hélas ! j'y ſuis trop condamnée.

LETTRE XV.

AUGUSTINO A POMPÉIA.

AH! Mademoiſelle, quelle nouvelle! quel malheur! je ſuis obligé de déchirer votre ame; aurai-je la force de lui porter un ſi terrible coup! ma main ne ſoutient point ma plume; je ſuis anéanti, écraſé.... Elle s'eſt empoiſonnée; elle a trompé la vigilance de ſes fidéles domeſtiques.... J'apprends cette nouvelle; je vole, je la vois dans les bras de la mort..... Dieu! c'eſt à moi de mourir, c'eſt à moi..... Ah! Mademoiſelle, que ce moment eſt affreux pour l'Amant de votre amie!.... Raſſurez-vous cependant; elle reſpire encore, elle vivra peut-être; les ſecours, ſa jeuneſſe, mes larmes, mes ſoins, mes vœux ardens..... Hélas! hélas! faut-il trembler pour des jours ſi précieux?... Que la ſimple eſpérance eſt un cruel état quand on ſent le prix de l'objet qu'on peut perdre!

LETTRE XVI.

Du même à la même.

AH! ne vous fatiguez pas à m'ecrire des billets auſſi preſſans; ne me faites point l'injure de les croire néceſſaires: me croyez-vous un barbare? Mon ame attachée à Flora ſent trop le devoir de conſoler ſon amie. Hélas! tout eſt devoir pour moi, à préſent; j'ai cauſé ſon malheur, & ce malheur accable tout le monde: miſérables circonſtances de ma vie!.... Je ne puis ſupporter les penſées qui m'aſſiégent; tout ce que je vois, tout ce que je me rappelle, tout ce que j'ai à craindre eſt ſi cruel.... Se pourroit-il que le ciel ne la rendît pas à mes remords? Les Médecins veulent me flatter du contraire; peut-être qu'ils ne s'abuſent point. Ce n'eſt pas par mes idées que je juge de ſon état; mes idées ſont affreuſes, & je ne mérite pas de me flatter: mais le bonheur d'une perſonne comme elle me paroît ſi juſte, ſi néceſſaire à la gloire du ciel..... Elle vivra peut-être pour me confondre & m'éclairer à jamais. Adieu, Mademoiſelle; j'aurai ſoin de vous informer des moindres détails.

LETTRE

LETTRE XVII.

Du même à la même.

LE voile eſt déchiré ; l'eſpérance s'enfuit, & la mort ſe préſente. O Dieu ! Dieu que j'implorois par des vœux ſi ſincères ! ..... Pleurons, Mademoiſelle, pleurons & honorons les derniers momens de celle qui nous fut ſi chère..... Elle m'ordonne de vous préparer à une lettre qu'elle va vous écrire ; c'eſt moi qui dois tracer ces caractères précieux ; ma main lui ſera encore une fois utile.... Chere Flora, quel ſervice! quel ſervice quand on t'adore !.... Je me ſens emporter par le plus cruel déſeſpoir ; je tourne les yeux ſur elle, je les vois s'éteindre par dégrés ; je ſuis prêt à profiter de la clarté qui leur reſte pour m'immoler à ſes pieds : je ne ferai rien que de juſte ; je ſuis un malheureux, un monſtre déteſtable ..... Remords, remords affreux ! déchirez-moi, durez toujours, faites-moi mourir comme elle meurt ! ..... Ah ! Mademoiſelle, que mon état eſt cruel ! Je ne deſire pas qu'il vous touche ; je ne mérite pas d'être plaint..... Elle m'appelle ; elle veut me dicter ſa lettre ; puiſſé-je expirer en l'écrivant !

LETTRE XVIII.

Flora a Pompéia.

JE dois le dernier moment de ma vie à ton amitié, & à ton édification ..... Je voudrois pouvoir m'exprimer comme je ſens ; mais tout ſe détruit en moi, tout meurt, tout finit ..... Je me rappelle des idées criminelles répandues dans mes premieres lettres ; j'en frémis devant le Dieu qui va me recevoir ..... Brûle ces lettres ; donne-moi cette marque d'amitié ..... Que j'étois inſenſée, & coupable ! que la paſſion m'avoit égarée ! Peut-il y avoir un ordre ſans vertu, une ſociété ſans loix, une Religion ſans pudeur ? .. Je m'étonne d'avoir pu penſer ainſi. N'aime jamais ; tu vois les ſuites de l'amour !..... J'ai beſoin de croire que tu me pardonneras mon ſcandale ; promets-moi, dans ton cœur, d'oublier ces lettres ; je voudrois preſque être oubliée moi-même ..... Que j'ai à rougir Combien de crimes j'ai commis ? .... J'ai oſé me donner la mort ! j'ai oſé braver Dieu ! .... Je vais paroître devant lui ; je le vois ; il me juge..... Adieu, chere amie ; ſouhaite qu'il ait pitié de moi

BILLET D'AUGUSTINO.

ELLE ne disoit que trop vrai! elle expira en signant sa lettre. Pardonnez au désordre de la mienne; je ne puis écrire, je ne fais que pleurer.

FIN.

BRITISH
29 JU 76
MUSEUM